

VOYAGES HUMANISTES

Les quêtes de
Bilel, François, Carlos, Niro, Léo, Brigitte, Rachida et Bianca

VOYAGES HUMANISTES

*Les quêtes de
Bilel, François, Carlos, Niro, Léo, Brigitte, Rachida et Bianka*

par
les élèves de 4^e F

du collège Bracke-Desrousseaux de Vendin-le-Vieil
Année scolaire 2024-2025

avec le concours de :
Maryline VILAIRE, professeure de français
et Sophia DRISSI, professeure documentaliste

Un atelier d'écriture animé par :
le romancier Michaël MOSLONKA
www.michael-moslonka.com

Un recueil de nouvelles

écrit par

Eva B., Louis B., Ilyes B., Camélia G.,
Mattéo G., Zélie K., Maélo K., Anaëlle L.,
Mya L., Lilou L., Melyne L., Sarah L.,
Clem M., Nathan P., Kéylan P., Lyna S.,
Aubin T., Édén V., Célia V.,
Lena W., Fiorenzo W. et Arthur Z.

Avec la participation d'Enzo S. et de Nathan L.

Couverture :

Maryline VILAIRE et Sophia DRISSI
à partir d'un modèle *Canva*

Maquette et mise en page du livre :

Michaël Moslonka
M.M. Faiseur d'Histoires
www.michael-moslonka.com

SOMMAIRE

<i>Préface</i>	p. 11
Destination de rêve	p. 13
Le guerrier peureux	p. 33
Le feu du désespoir	p. 53
Le garçon perdu dans la forêt	p. 67
La persévérance de Léo	p. 81
Les opposés s'attirent toujours	p. 101
Mon pigeon et moi	p. 117
La peur de Bianka	p. 139
 <i>Le mot de la fin</i>	 p. 157

Préface

À une époque où l'individualisme s'impose, où le sentiment de solitude n'a jamais été aussi présent et où l'isolement se renforce, il est bon de se plonger dans des histoires humanistes.

C'est ce que vous proposent les élèves de 4^e F au travers de leurs personnages qui endurent bien des épreuves mais qui, par la rencontre avec l'Autre, sauront non seulement les surmonter mais aussi, en sortiront grandis.

Sophia Drissi
Maryline Vilaire

DESTINATION DE RÊVE

par

Anaëlle L., Éden V. et Mya L.

Chapitre 1

Ras-le-bol !

*Wingles, Lycée Voltaire,
Mai 2023,*

Bilel est devant sa copie. Âgé de 15 ans, métisse, Bilel est un garçon aux yeux verts comme la forêt et aux cheveux bruns. Il est plutôt drôle, bienveillant et, surtout, impatient. Il bouge beaucoup, il est très curieux et il a tendance à s'énerver vite, car les choses ne vont pas assez vite.

Comme il n'a pas pu réviser, il décide de rendre copie blanche même s'il sait que son professeur de mathématique, Monsieur Casteur, va lui crier dessus. L'adolescent a peur de lui : Monsieur Casteur est quelqu'un de très sévère qui ne l'apprécie pas, car il ne travaille pas.

Bilel jette un regard vers lui.

Je ne sais pas comment il va réagir, pense-t-il. Est-ce qu'il va me disputer ?

Il regarde à nouveau son DS de mathématiques et gribouille dessus. Ce devoir est trop difficile !

Rien d'étonnant, se dit-il, pris par le stress. Je n'ai pas appris ma leçon...

Mais comment faire autrement ?

Il ressent de la tristesse : on lui met beaucoup de pression au lycée pour le préparer au bac. Lui, il aimerait passer ses journées à rire, à jouer aux jeux vidéo et à sortir avec ses potes. Il préfère profiter de la vie avec ses copains plutôt que de se concentrer sur le lycée.

Oui, mais voilà, s'il ramène une mauvaise note à la maison, ses parents le puniront de console de jeu, de téléphone et de sorties. En plus, il est clair qu'il ne va pas réussir son année et qu'il va sûrement redoubler.

J'en n'ai rien à faire ! se dit-il. Quand je serai majeur, j'irai vivre en Espagne !

Il pense à l'Espagne où il est né. Il avait 7 ans quand ses parents ont déménagé pour la France, plus précisément pour Vendin-le-Vieil. Sa mère, française, voulait se rapprocher de ses parents très malades.

Depuis, huit ans sont passés. Ses grands-parents maternels sont toujours malades et souffrent beaucoup. Dès lors, sa mère est souvent absente, car elle va les voir pour s'occuper d'eux.

Bilel ressent de la peine pour elle, mais il la cache. Il est peiné aussi pour ses grands-parents et triste pour eux... Il les aime tant !

Il commence à rêver de l'Espagne.

Là-bas, la vie est meilleure..., songe-t-il. *Il y a moins de pression scolaire...*

Il rêve d'y retourner. De vivre là-bas, de retrouver ses camarades d'enfance et le reste de sa famille. Bien sûr, les amis qu'il s'est fait ici – Lucas et les autres – lui manqueraient beaucoup, mais il veut tellement revoir ceux d'Espagne : Mia, sa meilleure amie, très sympa, et Pedro, un garçon avec qui il s'entendait très bien ; tous trois faisaient du foot ensemble.

Lucas étant en train de se balancer sur sa chaise, leur professeur intervient :

— Lucas, cesse de jouer avec ta chaise, sinon, tu vas tomber. Et travaille, ou tu n'auras pas d'avenir !

Voulant se montrer drôle, Bilel intervient :

— Monsieur a raison, Lucas. Si tu ne bosses pas, plus tard, quand tu verras le travail que tu auras, tu en tomberas encore de ta chaise !

Toute la classe rigole, et Lucas se marre avec elle. Monsieur Casteur s'approche de Bilel, jette un œil à son devoir puis lui dit :

— Tu auras une heure de colle pour avoir perturbé la classe et pour ton gribouillis sur ta copie !

* * *

Bilel arrive devant sa maison. Il sort ses clefs et ouvre la porte. Il entre, enlève ses chaussures et tend l'oreille.

Est-ce que papa est rentré ? se dit-il. *Si ça se trouve, il est déjà au courant pour mon heure de colle... Aïe ! Aïe ! Aïe ! Je suis mal...*

Son père, qui était dans la cuisine, vient le voir, très en colère.

Abdel Bakir est un grand brun aux yeux verts, très gentil et un peu maladroit.

— Pourquoi as-tu eu une heure de colle ? exige-t-il de savoir.

Quand il est fâché, sa gentillesse s'envole et il devient très sévère.

— Parce que je n’ai pas réussi mon devoir, lui dit Bilel. et parce que j’ai fait rire toute la classe...

Son père le dispute très fort :

— Tu aurais pu réviser, hier soir, plutôt que de jouer à la console et de t’amuser avec tes amis, ce Lucas, là, et les autres !

Bilel se met à pleurer.

— Je n’arrive pas à me concentrer, dit-il à travers ses larmes. Et puis, les cours ne m’intéressent pas. Mais personne ne me comprend...

Abdel Bakir fronce encore plus les sourcils et souffle sèchement :

— Je ne veux pas le savoir ! Tu n’as qu’à faire plus d’efforts ! Si tu continues, tu n’auras pas ton bac !

Ceci dit, il quitte le couloir de l’entrée en criant « Tu es puni d’écrans et de sorties ! », laissant, derrière lui, un Bilel très triste.

L’adolescent monte les escaliers qui mènent à l’étage et rejoint sa chambre, les larmes aux yeux : qu’est-ce que ça lui fait mal de se disputer avec ses parents !

Plus tard, dans son lit, Bilel pense à réaction de son père.

Peut-être que je devrais m’intéresser un peu plus aux cours pour les rendre fiers, lui et maman ?

Justement, sa mère... En rentrant du travail, elle est venue le voir dans sa chambre et elle en a remis une couche. Elle était très énervée, elle aussi. Elle lui a redit que s’il ne se mettait pas au travail, il n’aurait pas de diplôme et son avenir sera raté... L’adolescent soupire.

Elle a raison... Comment je vais faire pour obtenir mon bac ?

Il hausse les épaules.

— De toute manière, je n’ai pas envie de travailler ! déclare-t-il.

Il cesse de réfléchir. Sa décision est prise.

— Puisque je ne réussis pas ici, je ne resterai pas ! Cette nuit, je repars en Espagne !

Chapitre 2

En route pour l'Espagne !

Le soir venu, Bilel quitte son lit en vitesse.

Il faut que je parte avant que mes parents ne rentrent !

Son père et sa mère sont sortis dans un bar pour boire un verre.

Ensuite, ils iront dans un restaurant pour leur anniversaire de mariage.

L'adolescent vide son sac à dos et met, dedans, une petite couverture pour la nuit, un sweat à capuche, un jogging et un caleçon. Puis il quitte sa chambre. Il rejoint le meuble d'entrée où il prend de l'argent dans le porte monnaie de sa mère qui est posé dessus.

Il va dans la cuisine où il prend des gâteaux, des boissons et des sandwichs. Il referme son sac. Le voici prêt ! Il fonce mettre ses chaussures, prend son manteau et sort. Après avoir verrouillé la porte, il laisse ses clés sous le paillason pour ses parents. De toute façon, il n'en a plus besoin !

Je ne risque pas de revenir en France !

Il prend son vélo, direction l'aéroport qui se trouve à une quarantaine de minutes en voiture de chez lui. Il compte prendre l'avion pour rejoindre l'Espagne.

Très stressé, il se dépêche ! Il a peur que ses parents le voient avant qu'il ne se sauve et l'oblige à rentrer. Il se met alors en route et pédale à toute vitesse.

Il commence par prendre un raccourci en passant par les bois. Ce qui lui fait gagner 15 minutes de route. L'option *torche* de son téléphone, qu'il a accroché sur son guidon, lui permet de mieux voir en pleine nuit.

Il se sent libre, super excité. Il n'avait qu'une envie : partir de chez lui !

Pour rattraper l'autoroute, de l'autre côté de laquelle se trouve l'aéroport, il passe à travers champs. Puis, il fait un détour pour trouver le pont, qu'il a déjà vu, quand il était avec ses parents, sur le chemin pour aller au football.

Enfin, il arrive à destination !

L'aéroport – un grand bâtiment dont les lumières l'éblouissent – est là devant lui. Il est impressionné.

Ça y est, sourit-il. C'est le grand jour !

Puis, il a un doute et s'inquiète :

Vais-je réussir à prendre l'avion ?

Alors, il s'encourage :

Tu vas y arriver, se dit-il. Rien, ni personne ne t'en empêchera !

Il entre dans l'aéroport, s'installe sur des sièges d'attente pour y dormir. Quelques minutes plus tard, un agent de sécurité lui dit de partir, sinon il appelle la police.

Bilel s'éloigne des sièges, sort de l'aéroport et va sur l'un des parkings. Il s'installe entre deux voitures, s'allonge, sort sa petite couverture et la pose sur lui. Son sac lui sert de coussin. Il ressent beaucoup de soulagement, car il est arrivé. Il s'imagine acheter son billet au réveil et manger ses sandwichs puis il se voit dans l'avion...

Enfin, il s'endort...

Dans ses rêves, il se voit arriver en Espagne devant son ancienne maison où il retrouve ses amis d'enfance, Mia et Pedro...

— Qu'est-ce que je vais m'amuser, murmure-t-il dans son sommeil.

* * *

Bilel entend un bruit très fort et comme un énorme souffle de vent. Il se réveille, perdu.

— Où... où est ma chambre ? s'exclame-t-il.

Puis il réalise : il est à l'aéroport !

Il saute sur ses pieds et range vite ses affaires dans son sac. Alors, il voit l'avion qui vient de décoller. L'adolescent reste plusieurs longues minutes à le regarder s'envoler. Il le trouve magnifique...

Il sort ses derniers sandwichs de son sac et les mange en regardant les avions s'envoler un par un. Puis, il traverse le parking, passe les portes automatiques et entre dans l'aéroport. Il prend l'ascenseur pour monter au premier étage et arrive dans le hall des départs.

Quand il voit tous les voyageurs avec leurs bagages, il ressent une très grande tristesse. Qu'est-ce qu'il aurait aimé avoir ses parents avec lui !

Son père, pourtant Espagnol, n'a jamais voulu retourner en Espagne, car il s'est disputé avec sa famille.

Bilel évacue sa tristesse d'un geste. Peu importe ! Lui, il ira là-bas !

Il s'approche du comptoir d'une compagnie et demande :

— Bonjour, Madame. Est-ce que je pourrais avoir un billet pour l'Espagne, s'il vous plaît ?

— Bonjour, jeune homme, lui dit la dame de l'agence, très étonnée. Vous avez quel âge ?

— Euh... 15 ans. Pourquoi ?

Elle fronce les sourcils.

— Où sont tes parents, dis-moi ?

— Chez moi, Madame... Je vais en Espagne, rejoindre mes grands-parents...

— Ça ne sera pas possible de vous vendre un billet. Vous êtes mineur et sans vos parents...

— Ah... D'accord. Pas de problèmes, Madame. Je vais prévenir mes parents. Au revoir...

— Au revoir..., dit la dame d'un air désolé.

Elle baisse la tête puis prend son téléphone tandis que Bilel s'éloigne du comptoir, très énervé. Il s'arrête, se calme et se met à réfléchir sur la manière de réussir à obtenir un billet avant le départ de l'avion.

Il voit alors un agent de sécurité se diriger vers lui. Bilel décide de quitter l'aéroport au plus vite.

Il se retrouve sur le parking, déçu, car il n'a pas réussi sa fugue...

Soudain, il a une idée !

Il prend son téléphone. Pianote dessus.

— Super ! s'exclame-t-il. Il y en a un qui part aujourd'hui !

Il se dépêche de retrouver son vélo, qu'il a caché dans un petit coin discret, monte dessus et fonce vers Lille.

Chapitre 3

Plan B

Arrivé à la gare des trains de Lille, Bilel sort son sweat de son sac, l'enfile et met sa capuche sur la tête pour ne pas être reconnu et pour que l'on ne voit pas qu'il est mineur. Certaines personnes le regardent, puis elles se désintéressent de lui. Dans la gare, il y a beaucoup de bruits et de gens. Il se faufile entre ces derniers et s'approche d'une borne automatique de vente où il compte s'acheter un ticket de train jusqu'à Bordeaux.

Il remarque qu'on ne peut payer qu'avec une carte bancaire. Sauf qu'il n'a que du liquide sur lui. En plus, il n'a pas assez d'argent : les billets sont trop chers... Dégoûté, il serre les poings. Il a envie de frapper la machine, mais il se retient.

— J'ai fait tout ça pour rien, gronde-t-il.

Il songe, un instant, à abandonner et à retourner chez lui...

Oui, mais si je rentre, se dit-il, je vais me faire engueuler...

Il repense à son objectif et décide qu'il trouvera une solution pour aller en Espagne !

Il cherche le train pour Bordeaux. Une fois qu'il l'a trouvé, il monte dans le wagon le plus éloigné, sa capuche toujours remonté sur sa tête pour cacher son visage. Il n'a pas acheté de billet, mais il s'en moque !

Il s'installe à une place dans le fond où il patiente. Mal à l'aise car il fraude, il regarde les voyageurs qui viennent s'asseoir. Il stresse, car il aperçoit des contrôleurs sur le quai.

Ses pensées le mènent vers ses parents qui ont dû découvrir son absence.

Ils vont s'inquiéter, se dit-il en ressentant de la peine pour eux.

Bilel ressent aussi de la tristesse à l'idée de laisser ses grands-parents, seuls et malades, derrière lui. Quant à ses amis, Lukas et les autres, ils ne le verront plus pendant un moment.

Ils vont s'inquiéter, eux aussi..., se dit-il.

* * *

Bilel guette sans cesse si le contrôleur arrive, se demandant, à chaque fois, de quelle façon il va lui échapper. De temps à autre, il regarde les jolis paysages qui défilent. Cela l'apaise beaucoup...

Non loin de lui, une petite famille de quatre personnes regarde un film. Cette famille lui fait penser à la sienne. A sa droite, des enfants sont avec leurs grands-parents qui lui font penser aux siens...

L'adolescent les regarde beaucoup. Il se rappelle plusieurs souvenirs avec son grand-père et sa grand-mère.

J'espère qu'ils vont bien..., pense-t-il.

Il se sent alors très bizarre. Ils sont malades et il les a laissés seuls... Brusquement, il se dit qu'il a fait une bêtise, mais il veut quand même aller jusqu'au bout !

Je suis déjà allé trop loin pour retourner chez moi !

Il songe à l'Espagne...

La vie, là-bas, sera beaucoup plus agréable. Il y retrouvera Pedro et Mia ainsi que sa maison d'enfance. Et, surtout, la vie sera plus agréable. Ses amis et lui étaient sur la même longueur d'onde. Qu'est-ce qu'il est pressé de les revoir ! En plus, on cessera de lui demander de travailler au lycée.

Une annonce retentit à cet instant, rappelant aux voyageurs que le train est à destination de Bordeaux. Bilel sait qu'à partir de là, il lui faudra prendre un autre train pour rejoindre les Pyrénées et passer en Espagne.

Soudain, il voit arriver le contrôleur... Bilel se lève et se hâte, mine de rien, vers les toilettes des wagons suivants. Il ne claque pas la porte entièrement et laisse la lumière éteinte, faisant comme s'il n'y avait personne. Se tenant immobile, il ne fait pas de bruits.

Le contrôleur arrive ! Bilel l'entend saluer les gens et leur demander leur titre de transport. Puis il l'entend passer les portes automatiques, s'approcher et s'arrêter à son niveau.

Il ouvre la toilette d'en face.

L'adolescent ne fait plus aucun bruit.

À cet instant, le contrôleur est appelé par un voyageur du wagon suivant. Il referme machinalement la porte du toilette avant de s'en détourner et de rejoindre la personne qui l'a interpellé.

Une fois le contrôleur parti, Bilel soupire de soulagement.

Il l'a échappé belle !

Il passe la tête et vérifie que le contrôleur ne regarde pas dans sa direction. Puis, il s'installe dans le wagon qui a déjà été contrôlé.

Chapitre 4

Problèmes en vue

Bilel est sur le quai de la gare de Bordeaux. Il s'était endormi dans le train et l'annonce au micro l'a réveillé. Il s'est levé directement et a suivi les voyageurs jusqu'à la sortie. Malgré qu'il soit si loin du nord de la France et de sa maison, l'adolescent se sent bien. En sécurité. Il va bientôt arriver en Espagne où il reverra ses amis !

Il ressent les rayons du soleil du Sud sur lui. Il a chaud, il sue. Malheureusement, son ventre lui fait mal. Il n'a plus de sandwichs et il a très faim. Il est assoiffé, aussi. Il a fini sa bouteille d'eau dans le train.

Se sentant très faible, il se démotive.

Je dois me trouver de quoi manger et boire, au plus vite..., se dit-il.

Il hésite à quitter le quai pour s'engager vers la gare. S'il fait ça, arrivera-t-il, ensuite, à temps pour le train suivant ?

Il prend son téléphone pour trouver l'épicerie la plus proche. Alors, il voit 28 messages et 12 appels de sa famille.

Il consulte l'un des premiers messages : « Bilel, où es-tu ? Nous te cherchons depuis des heures. Nous nous inquiétons fortement. Réponds-nous, s'il te plaît ! » Dans les derniers messages, il lit : « Tu es passé où ? Tu nous manques. » Même ses grands-parents l'ont appelé... 37 messages et 18 appels manqués ! Ils sont très inquiets !

Lukas, aussi, lui a téléphoné car, d'abord, il ne l'a pas vu au lycée, aujourd'hui. Puis, les parents de Bilel l'ont contacté pour savoir s'il était avec lui. Alors, Lukas a compris qu'il s'était passé quelque chose.

« Tu es passé où ? lui demande-t-il, lui aussi, dans son message vocal. Pourquoi tu es parti ? »

L'adolescent ressent de la honte envers lui-même et de la peine envers ses proches, car il les a laissés loin de lui.

Il a envie de retourner chez lui, de se retrouver, à nouveau, entouré de sa famille et de ses amis, mais il sait qu'il n'abandonnera pas !

Il range son téléphone. Il restera à Bordeaux et se rendra en Espagne. Il ira jusqu'au bout ! Il quitte le quai, traverse la gare et part dans le centre-ville à la recherche d'une épicerie.

* * *

Bilel trouve une épicerie très rapidement. Il y repère deux sandwiches et une grande bouteille d'eau. Il s'en approche et, mine de rien, met tout dans son sac, le plus discrètement possible. Il préfère garder son argent pour le train. Il a eu de la chance dans celui qu'il a pris jusqu'ici, et cela l'étonnerait qu'il ne se fasse pas repérer, cette fois, par le contrôleur.

Au moment de sortir, il entend le vendeur lui crier :

— Jeune homme ! Viens-là !

Sans un regard derrière lui, Bilel se met à courir à toute vitesse dans les ruelles. Mais une main lui attrape la capuche.

— Je te tiens, sale voleur !

C'est le vendeur ! Il s'est lancé à ma poursuite ! stresse Bilel.

L'adrénaline monte en lui. Il se débat. Sa capuche se déchire, et il réussit à s'échapper. Il court encore plus vite et arrive dans une impasse fermée par un mur de deux mètres de haut que Bilel escalade.

Une fois de l'autre côté, il reprend sa course folle et ne s'arrête qu'une fois certain que le vendeur a perdu sa trace.

Bilel se rend alors compte qu'il s'est égaré. Il consulte son téléphone.

— Oh, non ! se récrie-t-il. Je suis trop loin de la gare pour avoir mon train !

Chapitre 5

Arrivé à la frontière

Bien décidé à rejoindre l'Espagne, Bilel a quitté Bordeaux à pied et marche en direction des Pyrénées qu'il peut apercevoir au loin. Sa nouvelle vie l'attend de l'autre côté, et il fera tout pour y parvenir, coûte que coûte !

Malheureusement, il commence à avoir mal aux jambes, aux pieds, et à ne plus pouvoir marcher. Finissant par boiter, il s'arrête et s'assoit sur le bas-côté de la route où il sort son téléphone.

En cherchant sur Internet, il découvre qu'il est à 193 kilomètres de la frontière espagnole !

— 193 kilomètres ? lâche-t-il. Ce n'est pas vrai ! Je ne réussirai jamais à parcourir toute cette distance !

Épuisé, énervé, il se prend la tête dans les mains.

À cet instant, une jeune fille âgée de 17 ans stoppe sa voiture à son niveau. Il s'agit d'une belle blonde, très souriante, aux cheveux lisses et aux yeux bleus. Très vite, son agréable sourire disparaît.

Inquiète, elle descend et lui demande :

— Tu vas bien ?

— Non, pas trop..., lui répond-il.

— Veux-tu que je t'emmène quelque part ?

Il retrouve aussitôt le sourire.

— Oh oui, s'il vous plaît ! s'exclame-t-il. J'ai besoin d'aller jusqu'à la frontière espagnole... J'ai raté mon train, alors je me suis mis en tête d'y aller à pied.

Elle réfléchit :

— La frontière, c'est à deux heures d'ici... Ça fait loin...

Elle le regarde longuement.

— Monte, j'y vais aussi, lui dit-elle avec bonne humeur.

Heureux de ce hasard, Bilel la suit et grimpe dans sa voiture.

La jeune fille démarre et les voilà partis pour l'Espagne !

Durant le trajet, ils font connaissance et apprennent à se connaître. Elle s'appelle Romane et habite Bordeaux. Elle vient d'avoir le permis et a décidé d'aller rendre visite à ses amis espagnols.

Elle a le sourire contagieux, et, Bilel, grâce à ce sourire, se sent heureux. En confiance. Tous deux ont également beaucoup de points

communs et ils s'entendent plutôt bien. Mais Romane finit par lui demander comment il a fait pour atterrir sur cette route.

Bilel réfléchit.

Si je lui dis la vérité, je risque d'avoir des problèmes. Autant mentir..., décide-t-il.

— J'habite aussi à Bordeaux, et je vais rendre visite à des anciens amis qui sont partis vivre en Espagne.

— Oh, trop cool ! Tout comme moi ! Si ça, ce n'est pas marrant ! On pourra même se revoir à Bordeaux, un de ces jours !

* * *

Dans une ambiance agréable, ils arrivent en vue des Pyrénées qu'ils commencent à traverser. Impressionné, heureux, Bilel contemple les immenses montagnes. Tout en haut, à leur sommet, il aperçoit de la neige.

Pendant un moment, ils longent un petit courant d'eau, de chaque côté duquel, poussent de jolies fleurs.

L'adolescent ouvre sa vitre et respire l'air frais des montagnes.

Il se sent emporté par un puissant sentiment de liberté.

Il se revoit, lui, petit, de l'autre côté, en Espagne...

J'ai laissé mon ancienne vie derrière moi, se dit-il...

Alors, ils arrivent enfin en Espagne.

Bilel donne, à la jeune fille, son ancienne adresse. Romane l'y emmène, toujours joyeusement, sans poser de questions croyant qu'il s'agit-là, de la ville et de la rue où habitent les amis du garçon.

Redécouvrant son pays d'origine, Bilel a l'impression de recouvrer son enfance, sa vie d'avant... Une fois arrivés à destination, Romane et lui s'échangent leur numéro de téléphone.

La jeune fille dit à Bilel que s'il a besoin d'elle, pour l'emmener quelque part ou pour autre chose, il peut l'appeler. Alors, son gentil sourire disparaît et un air préoccupé le remplace.

Bilel a un instant de panique.

Elle a compris ! se dit-il. Elle va me livrer à la police !

D'une voix douce, Romane lui dit :

— Tu sais, ce n'est pas en fuyant ses problèmes qu'on peut se créer une belle vie ailleurs.

Chapitre 6

Retrouvailles

Je suis enfin arrivé, se dit Bilel, les larmes aux yeux.

Des souvenirs pleins la tête, ému, content, il contemple son quartier. Néanmoins, il se rend compte que ses parents lui manquent...

Il les écarte de ses pensées et, après s'être essuyé les yeux, part à la découverte de son quartier.

Il ne reconnaît pas son école primaire qui a été repeinte et refaite entièrement. Il ne reconnaît pas le parc où il allait, petit, avec ses parents. Le stade, où il jouait au football avec Mia et avec Pedro, n'existe plus. À la place, il y a un immeuble. Ce que le lycéen vit mal...

Il est perdu. Plus rien n'est pareil !

Il se retrouve devant son ancienne maison où il voit un homme qui jardine. Sa maison est totalement transformée. Elle est peinte en un bleu très clair avec des encadrements de fenêtre en noir. Il n'y a plus sa balançoire...

Triste et déçu, Bilel a, de nouveau, les larmes aux yeux.

Il était venu pour revivre son enfance, mais tout a changé.

Il décide d'aller sonner chez Mia.

J'espère qu'elle habite toujours au même endroit...

Il arrive devant sa maison qui, elle, n'a pas du tout changé.

Un formidable espoir lui redonne le sourire. Tout va redevenir comme avant ! Content, il sonne à la porte.

Une belle brune d'un mètre soixante, à la peau brune et aux yeux verts, lui ouvre. Bilel la reconnaît aussitôt, car il avait vu des photos d'elle sur les réseaux sociaux. Malgré cela, il n'a jamais repris contact avec elle. Il craignait qu'elle ne sache plus qui il est, et que, le prenant pour un fou, elle ne le bloque...

— Tu es Mia ! lui dit-il sans même la saluer et se présenter.

— Bonjour, lui renvoie-t-elle. Je ne pense pas te connaître, moi. Tu es qui ?

— Je suis Bilel..., lui dit-il d'une petite voix.

Elle fronce les sourcils.

— Bilel ?

Le garçon comprend qu'elle l'a complètement oubliée.

— Mais, si, c'est moi : Bilel ! lui dit-il. Ton ancien meilleur ami !
— Oh, mais oui ! s'exclame-t-elle, très émue. Je suis très surprise de te voir ici. Qu'est-ce qui t'amène en Espagne ?
— Je suis revenu voir le pays et les amis, lui dit-il avec un large sourire avant de soupirer : Vous me manquiez tant....

* * *

Mia a fait entrer Bilel et ils se retrouvent, assis, dans le salon des parents de l'adolescente. Il se souvient du canapé rouge rebondissant et des meubles anciens en bois. À présent, il est sur un canapé gris, très dur, et l'ameublement est moderne, métallique.

— Pedro n'habite plus ici, est en train de dire Mia. Ses parents vivent toujours là, mais, lui, il a déménagé, car les études, qu'il voulait suivre, étaient trop loin d'ici.

Bilel grimace de déception. Pedro et lui ne se retrouveront plus, et leur trio ne sera plus jamais comme avant.

Tellement de choses se sont passées en mon absence..., se dit-il.

Mia lui sourit.

— Comment est la vie en France ? lui demande-t-elle. Et tes parents, ils sont où ?

— La vie ? Tu parles, ce n'est pas une vie. C'est un enfer. Le lycée, c'est trop dur. Tu rentres, tu n'as pas une minute à toi, car on a une tonne de devoirs. Les profs nous demandent d'être des robots : travailler, toujours travailler. Je n'y arrive pas. Du coup, je n'ai que des mauvaises notes. Alors, mes parents me disputent, car ils ne savent pas à quel point c'est difficile pour moi. C'est pour ça que j'ai décidé de partir et de revenir ici...

— Tu as fugué ? réagit Mia, déçue. Ta famille doit être inquiète...

Il baisse la tête.

— Oui... J'en suis peu fier, dit-il en répétant : mais c'était dur là-bas...

Il a peur. Peur qu'elle n'appelle la police ou qu'elle ne le mette à la rue. Peur qu'elle ne veuille plus jamais entendre parler de lui...

Mia pose une main compatissante sur la sienne.

— Tu sais, Bilel, lui dit-elle, la vie, ici, n'a pas grand-chose de différent. Mes parents aussi veulent que je travaille bien pour que je puisse réussir ma vie. C'est pareil dans mon lycée : mes professeurs sont exigeants. Ils me demandent d'augmenter ma moyenne. Comme ça, je

pourrais avoir le travail que je veux... Et, je suis d'accord. Pour moi, c'est important, car je veux être vétérinaire. Les animaux, tu le sais, ç'a toujours été ma passion, et je veux les aider.

Bilel reste sans rien dire.

Il est perdu... D'autant plus qu'il se rend compte que si l'Espagne lui manquait, la France lui manque aussi. Ainsi que Lucas et ses autres copains. Il ne peut plus jouer et rigoler avec eux... Son club de football, également... Et puis, il est à l'autre bout de ses parents. Que va-t-il faire sans eux ? Il n'est même pas aux côtés de ses grands-parents malades...

Il ressent du vide en lui...

Je dois accepter la France..., pense-t-il.

Il a d'y retourner ! Mais qu'en sera-t-il de l'Espagne et de Mia ?

Il aime l'Espagne, car c'est un pays qui lui a donné de la joie de vivre quand il était enfant. Il aimerait y repasser de bons moments avec Mia, et il voudrait tant retrouver Pedro : il est comme son frère...

Sentant son trouble, Mia lui dit :

— Je serais ravie de garder contact avec toi. Je suis sûre que Pedro aussi et qu'il aimerait avoir de tes nouvelles. Je vais te donner son numéro et le mien. Et on pourrait se revoir également. Sortir, boire un verre. Jouer au foot comme avant ! Tu pourrais demander à tes parents qu'ils viennent en vacances ici ? Ou de te laisser venir. Mon père et ma mère seraient ravis de t'accueillir plusieurs jours...

Elle lui serre la main.

— Et plus tard, une fois que tu auras terminé tes études, tu pourrais venir t'installer et travailler ici, non ?

Le cœur de Bilel bondit de joie.

— Tu as raison ! s'exclame-t-il, très excité. Pourquoi n'y ai-je pas pensé avant ! Mia, tu es géniale !

Alors, il téléphone à la fille qui l'a pris en auto-stop et lui demande, gentiment, s'il lui serait possible de venir le chercher pour le ramener en France. Ensuite, il appelle ses parents pour les rassurer, les informer de son retour et, surtout, pour s'excuser. Et, en attendant que Romane termine de passer sa journée avec ses amis et vienne le chercher, il reste avec Mia.

Ensemble, ils vont visiter les endroits où ils ont passé leur jeunesse ; ils vont manger une glace à leur glacier d'enfance, qui est toujours au même endroit ; ils discutent de tout et de rien, de la vie, du futur, de leurs souvenirs. Ils rient beaucoup, et Bilel se sent enfin heureux.

Épilogue

Bilel retrouve ses parents, les larmes aux yeux. Sa mère et son père, qui se sentent coupables, sont heureux et soulagés de le serrer dans leurs bras. Ils étaient tellement inquiets, ils ont eu tellement peur pour leur fils !

Son père lui demande des explications. Pourquoi est-il parti de cette manière ?

Bilel leur explique tout. Qu'il en avait marre, qu'il voulait retourner en Espagne près de ses amis et de sa famille paternelle.

Il leur dit qu'il est désolé, qu'il aurait dû leur en parler. Il leur promet qu'il ne fuera plus jamais et qu'au lycée, il va se mettre au travail, même si c'est difficile.

Son père et sa mère lui promettent, à leur tour, de faire plus attention à lui, d'être plus à l'écoute et de l'aider dans ses études.

— Ce n'est pas tout, dit-il à sa mère. Je vais t'aider à t'occuper de papi et de mamie...

Puis, il leur demande :

— Est-ce qu'il serait possible d'aller en Espagne pendant les vacances scolaires ?

Ses parents acceptent volontiers, son père lui disant même :

— Je t'emmènerai voir tes grands-parents, mon grand. Il est important que vous vous voyez, et il est temps, pour moi, de renouer des liens avec eux...

Bilel pense à Mia, à Pedro. À sa nouvelle amie, Romane.

Je me sens beaucoup mieux, songe-t-il, dans les bras de sa mère et de son père. Et je suis prêt à faire des efforts pour mes études. Peut-être même irai-je étudier en Espagne. Et comme l'a dit Mia, plus tard, j'irai vivre là-bas !

FIN

LE GUERRIER PEUREUX

par

Lilou L., Lyna S. et Nathan P.

Chapitre 1

Mauvais pressentiment

François court à travers le village vers la menuiserie où il travaille.
Il se dépêche car il est en retard.

François est un paysan de 23 ans, vivant dans une petite maison avec sa femme. Il a des cheveux blonds et de beaux yeux verts. Sa peau est aussi blanche que la neige. Il mesure 1 mètre 62 et son corps est musclé. Pour finir, il a aussi une moustache blonde.

Le village où il vit est assez pauvre. Il y a peu de boutiques et d'ateliers. Quelques enfants courent car, eux aussi, sont en retard. Pour l'école. En effet, ce village dispose d'une église et d'une petite école.

François doit s'arrêter.

— Ce n'est pas vrai, râle-t-il, je vais être encore plus en retard !

Michel, le fermier, est en train de guider son bétail vers les prés, ce qui ralentit le jeune menuisier. Le fermier le salue :

— Bonjour, François ! Comment vas-tu par cette belle journée ?

— Ça va, et vous, Michel ?

— Je vais bien, merci ! Mes bêtes vont pouvoir profiter de ce magnifique soleil, aujourd'hui. Oh ! Tu sais qu'une guerre serait en train de se préparer ?

— Oui, je suis au courant : tout le monde en parle en ce moment, même si on évite d'y penser...

— Eh bien, j'espère qu'elle se finira au plus vite ! lui renvoie gravement le fermier. Et ton épouse, elle va bien ?

— J'espère aussi qu'elle se terminera vite... Quant à Charlotte, elle va bien, malgré les nausées.

— Tant mieux pour ta femme si elle se sent bien, lui dit Michel avant de conclure avec bonne humeur : Allez, à plus tard ! Passe une bonne journée, François !

Ceci dit, le fermier continue son chemin. François, lui, nerveux et angoissé, n'attend pas. Il court à travers le bétail pour pouvoir poursuivre son chemin.

Tout en se hâtant, il se dit qu'il voudrait arrêter son travail...

Il ne se sent pas accepté par les autres.

Ces autres, ce sont ses collègues qui travaillent, eux, dans menuiserie depuis toujours et qui s'y connaissent bien mieux que lui !

Sensible, François n'a pas le courage de leur faire face. Il a peur des moqueries qui en résulteraient s'il les affrontait.

Le menuisier en chef, lui, pense qu'il n'est pas fait pour ce travail, mais il l'a accepté car il manquait de mains. En vérité, François le sait : il l'a pris, car il a eu pitié de lui... Maître Carron savait qu'il avait des problèmes à trouver du travail. François en ressent de la tristesse.

Ce n'est pas très valorisant, se dit-il même s'il sait que cela l'aide beaucoup.

Sinon, comment sa femme et lui, ainsi que leur futur enfant, feront-ils pour vivre ?

Il rêve de rester à la maison avec Charlotte afin d'être là pour accueillir leur enfant à venir. Ensuite, ils pourraient faire tourner leur ferme et ouvrir un commerce pour gagner de l'argent en famille.

Malheureusement..., soupire-t-il en continuant de se hâter.

S'il s'est retrouvé dans cette menuiserie, c'est parce qu'ils n'avaient plus d'argent. Malheureusement à cause des fortes chaleurs de l'été, ils ont dû arrêter leur commerce, car le sol était trop sec. Leur maïs ne poussait plus. Leur petite ferme ne permettait plus de les nourrir et leur terrain leur coûtait trop cher par rapport au faible rendement qu'il leur rapportait... Comme il s'inquiétait pour l'avenir de son épouse et de leur futur bébé, François a dû se résigner à quitter sa ferme.

J'aimerais tant arrêter, se répète-t-il.

Il ressent de la peine pour Charlotte.

Elle doit bientôt accoucher et, pleine de courbatures, elle ne cesse d'avoir la tête qui tourne et de vomir. Et puis, il a peur aussi de ne pas être là pour son futur enfant. Ce qui le stresse...

Il voit la menuiserie au loin.

Enfin !

Non loin de l'atelier de Maître Carron, des soldats circulent.

François s'arrête et les observe. Pas très à l'aise, il se dit qu'ils vont être méchants avec lui comme ses collègues à la menuiserie.

Et s'ils s'en prenaient à moi ? panique-t-il. *Et s'ils me tuaient d'un coup d'épée ?*

Il a peur de mourir et veut voir son enfant grandir !

Il repense alors aux propos du fermier. La guerre...

Ils sont peut-être là pour recruter des soldats ? s'interroge-t-il avant de se dire : C'est le pire métier qui puisse exister ! Il faut combattre et tuer des gens. On voit du sang et des cadavres...

François secoue la tête.

Non, non, tente-t-il de se rassurer, je me fais des idées. S'ils sont là c'est pour vérifier qu'il n'y a pas de troubles à cause de la guerre à venir...

La mine sévère et sérieuse, les soldats s'en vont.

François sent que quelque chose de désagréable va se passer dans la journée. Il secoue la tête pour chasser cette sombre idée, et rejoint en vitesse la menuiserie.

Il ouvre la porte puis, stressé, il rentre en regardant tout autour de lui. Personne ne se préoccupe de lui. Même pas un « Bonjour » !

Toutefois, le patron s'avance et demande :

— Bonjour François, pourquoi es-tu si en retard ? S'est-il passé quelque chose chez toi ?

— Euh... non. Bonjour, chef menuisier. J'ai juste eu une panne de réveil...

À cet instant, du fond de l'atelier, des propos désobligeants fusent à son égard : « Il n'est même pas capable de se réveiller à l'heure ! », « Ce n'est pas professionnel, pourquoi Maître Carron le garde-t-il ? »

Le jeune homme en a assez de ces remarques. Il voudrait tellement rentrer chez lui, au plus vite. Mais il sait qu'il ne peut pas. Alors, il baisse la tête. Ce faisant, il entend d'autres moqueries : « Regardez, il ne réagit pas, ce peureux ! », « C'est à se demander comment il peut être marié ! », « Il finira seul pour toujours ! », « Sa femme va finir par ne plus l'aimer, c'est sûr ! ».

Désespéré, le chef menuisier fait taire ses employés et ordonne, à tout le monde, de se remettre au travail. Puis, il s'adresse à François :

— D'accord, ça passe pour cette fois, lui dit-il en secouant la tête comme dépit. Va te mettre au travail.

Il a bel et bien pitié de moi..., se désespère François en rejoignant son établi, épaules voûtées.

Chapitre 2

Le départ

C'est la fin de journée, François retrouve sa belle fermette en bois où poussent plein de fleurs. En passant le seuil, il voit sa femme, grande et blonde, aux beaux yeux bleus en train de cuisiner une soupe préparée avec les quelques légumes que produit encore leur petite ferme.

Une bonne odeur de carottes embaume l'air et donne encore plus d'appétit à François. Charlotte quitte les fourneaux. Elle s'approche de son mari et lui fait un câlin.

— Bonjour, mon amour, lui dit-elle. Comment s'est passée ta journée ?

Il hausse les épaules.

— Une journée comme une autre... répond-il d'un ton las.

Elle pose sur lui un regard inquiet.

— Il s'est encore passé quelque chose à l'atelier, n'est-ce pas ?

— Rien d'important, ne t'en fais pas, ma chérie répond-il en lui rendant son câlin.

Petite, leur maison n'a qu'une seule pièce. Tout est au même endroit. Le jour où le bébé arrivera, ils feront avec ce problème, car Charlotte et François voulaient plus que tout cet enfant. Un foyer brûle au milieu de la pièce, sur un côté se trouve les fourneaux pour cuisiner et, dans un autre coin, il y a leur petit lit.

François quitte la douce étreinte de son épouse et se pose à leur unique table. Aujourd'hui, il était en train de poncer du bois, quand Moah, l'un de ses collègues, s'est approché de lui et s'est moqué de ce qu'il était en train de faire. De petite taille, Moah a les yeux bleus et des cheveux bruns. La cicatrice, qui lui barre la joue, lui donne l'air d'être plus fort que tout le monde.

« — C'est trop bizarre, ce que tu es en train de faire, a-t-il rigolé. Ça ne ressemble à rien. Tu es vraiment trop nul. Tu n'aurais jamais dû venir travailler ici ! »

François n'a pas réagi. Il est resté muet.

Moah a éclaté de rire et a ajouté qu'il n'était qu'un peureux !

François s'est contenté de baisser la tête, à deux doigts de pleurer. Par honte, il a gardé ses larmes en lui. Il se sent toujours aussi blessé en repensant à ça.

Charlotte le contemple, attristée de le voir comme ça.

Elle apporte le repas à table. Tous deux commencent à manger.

— Ton travail s'est mal passé, n'est-ce pas ? insiste Charlotte. Tes collègues se sont encore montrés désagréables ?

Au courant de ce qu'il vit, elle a de la peine pour lui, et ne veut pas qu'il soit dans cet état. François lui raconte, enfin, sa mauvaise journée.

— Ils ne veulent pas de moi et me rejettent. Moah s'est moqué de moi, aujourd'hui, parce que je fais mal mon travail et que je suis peureux...

— Tu devrais en parler à maître Carron, non ?

— Il est déjà au courant, tu sais. Il intervient, mais ce n'est pas pour autant que mes collègues se calment...

Sa femme lui sourit avec tendresse :

— Ne t'inquiète pas, ça s'arrangera avec le temps. Ils finiront bien par voir que tu es quelqu'un de bien.

— Oui, tu as raison, lui dit-il avec le plus de conviction possible.

Tout ça lui fait tellement de mal au cœur...

Triste, Charlotte s'inquiète pour son mari.

— Peu importe ce qu'ils racontent, tu es un homme fort et courageux, je ne doute pas de toi !

François lui sourit, les larmes aux yeux.

— Merci de croire en moi, ma chérie, dit-il en lui tenant la main. J'ai beaucoup de chance de t'avoir épousée.

L'air de Charlotte devient grave. Elle change de sujet.

— Aujourd'hui, j'ai encore entendu parler de la guerre...

Ces derniers jours, les rumeurs, qui circulaient depuis longtemps, se sont précisées : une guerre entre leur pays – le pays de Carotie – et celui de Baltryar aurait été proclamée. En cause : un conflit. Le roi de Baltryar voudrait voler des terres de leur monarque.

— Et moi, j'ai vu des soldats dans le village. Peut-être qu'ils sont venus recruter ? J'espère que je ne serai pas envoyé au front... Si j'y vais, je risque de rater la naissance de notre enfant...

Et puis, il pourrait y être grièvement blessé ou mourir...

De l'angoisse et une forte pression montent en lui.

Je n'ai pas du tout envie d'y aller, songe-t-il. Ça me fait peur...

— Ne t'inquiète pas pour le bébé et moi, lui dit Charlotte. Tout va bien se passer pour nous. En plus, tu ne sais pas si tu vas devoir y aller.

Au fond d'elle, Charlotte espère que tel ne sera pas le cas. Elle a très peur pour son mari, mais elle ne le lui montre pas afin d'éviter qu'il ne stresse encore plus.

— Quoi qu'il se passe, je t'aime et je t'aimerais toujours. Si tu dois y aller, je penserai à toi, chaque jour.

François essaye de se montrer rassurant.

— En même temps, ce serait un moyen de quitter mon travail et de surmonter mes peurs...

Tout à coup, quelqu'un frappe à la porte. Le stress l'envahit.

Charlotte se fige.

Ils se regardent : personne ne vient jamais les voir à cette heure.

Ça ne peut être que les soldats ! pense François.

Il se lève et ouvre la porte en tremblant.

Il découvre trois soldats musclés devant lui.

— François Carlier ? Il vous est ordonné de venir demain, à la première heure, sur la place du village ! Vous devez servir le royaume ! Vous ferez vos adieux à votre femme, car vous n'allez pas la revoir avant un bon moment. Préparez-vous mentalement à vous battre !

Chapitre 3

Entraide

François se trouve dans le camp militaire à plusieurs heures de son village et de chez lui. Une multitude de tentes a été installée sur une prairie. À côté, se trouve le terrain où lui et les personnes recrutées s'entraînent. À présent, l'herbe a disparu. Il n'y a plus que de la boue. Une centaine de personnes, qui viennent d'un peu partout dans le pays, sont regroupées là. L'ambiance est froide. Tout le monde a peur...

François est en train de préparer le repas du soir.

Malheureux, loin de sa femme, il s'inquiète de sa santé.

Ah, Charlotte ! Elle me manque tellement !

Ses pensées s'égarent, et il se remémore son arrivée ici.

Il n'a pas eu le choix. Au petit matin, il s'est rendu au centre du village où étaient réunis d'autres jeunes hommes. Ensuite, des soldats leur ont expliqué qu'ils devaient défendre leur pays. Les au-revoir avec Charlotte ont été très tristes et emplis de larmes.

— Ne t'en fais pas pour moi, lui a-t-elle dit, tout va bien se passer.

— Oui, je sais. Tu es forte, lui a-t-il souri avant de la rassurer : Je te jure de revenir vivant et de voir grandir notre enfant à tes côtés.

Puis, les villageois et lui sont partis, marchant tous en rang. Alors, François a réalisé que Moah était là, dans la même colonne d'appelés. François en était gêné, craignant que Moah ne se moque encore de lui. Mais ce dernier est resté sérieux et n'a pas prêté attention à lui...

François revient à l'instant présent.

Il jette un œil vers son collègue menuisier. Celui-ci est en train de l'aider à préparer le repas de l'ensemble du camp. Depuis qu'il est arrivé au camp, Moah ne s'intéresse pas à lui. Il a une attitude plus sérieuse, se concentrant sur l'entraînement. Il a pris conscience de la gravité de la situation. Le temps n'est plus aux moqueries, son but est de repartir en vie. Pour François, ce sérieux cache une peur de mourir...

Ici, les journées sont répétitives. Ils se lèvent tôt, le matin, ils mangent, s'entraînent puis, à midi, ils déjeunent et s'entraînent à nouveau jusqu'au soir où ils font leurs corvées avant de souper et d'aller dormir.

Non loin de François, un villageois est en train de laver ses vêtements. C'est Pedro.

Pedro est un grand brun musclé aux yeux bleus. Avant d'être enrôlé, il était bûcheron.

Il cesse sa corvée du soir et s'approche de François. Tous deux discutent souvent ensemble. François parle de son épouse et de son bébé à venir, et Pedro, de la guerre. Il en parle toujours avec excitation.

— Quel ennui ! râle-t-il. Je n'aime pas quand les journées se ressemblent !

— Oui, je te comprends, lui dit François. Ça ne doit pas être facile pour toi... Moi, j'aime ça. Ça ne me dérange pas.

François vit bien cette routine. Même si ces journées sont très dures et qu'il est fatigué, il les trouve rassurantes. Quand aux ordres qu'il reçoit, cela ne lui pose aucun problème. Il aime bien que tout soit carré.

Bon, bien sûr, les entraînements ne se passent pas tout le temps très bien étant donné sa maladresse.

Il a parfois du mal à tenir son arme, ou bien il trébuche. Son chef de bataillon se fâche alors, et lui dit que, si cela continue, sa maladresse lui coûtera la vie sur le champ de bataille ainsi que celle de ses camarades !

La première fois, quand François a laissé échapper son épée, Pedro est venu l'aider. Il était désolé pour lui. Il a ramassé son arme et lui a expliqué comment bien la tenir pour ne pas la faire tomber.

— Pourquoi m'aides-tu ? lui a demandé François.

— Parce qu'entre camarade, il faut se soutenir, lui a répondu l'ancien bûcheron. Et puis, tu dois te sentir mal. Peut-être même honteux, alors que c'est normal de faire des erreurs...

C'est ainsi qu'ils ont fait connaissance.

Pedro éclate de rire, et lui donne, avec sympathie, une tape dans le dos.

— Moi, je tourne en rond ! Si ça continue, c'est contre tout le camp que je vais me battre !

François ne peut s'empêcher de rire avec lui.

— Arrêtez de vous amuser, tous les deux ! intervient Moah. La guerre ce n'est pas un jeu. Vous devriez vous y préparer sérieusement !

Soudain, il laisse tomber ce qu'il est en train de faire.

— Regardez ! se récrie-t-il en montrant le ciel à l'horizon.

Un grand nuage gris arrive vers leur camp poussé par un vent qui commence à souffler de plus en plus fort. Aussitôt, des ordres et des cris fusent dans tout le campement.

* * *

Le vent souffle avec violence. Des branches d'arbres, arrachées de la forêt voisine et emportées jusque là, tombent sur le camp. Dans le campement, tout s'envole : les tentes, les affaires des uns et des autres. Tout vole dans tous les sens.

Les soldats courent pour rattraper les tentes et leurs effets personnels. François, Pedro et Moah font de même, aidant au passage les personnes blessées par les projectiles.

Soudain, une énorme branche tombe sur Moah.

François se précipite vers lui. Il soulève la grosse branche. Son ancien collègue, avec le peu de force qu'il a, pousse pour se sortir de là.

François lâche un cri.

Son poignet n'a pas supporté le poids de l'énorme branche et s'est retourné. Toutefois, il tient bon, et Moah parvient à se libérer. Ignorant la douleur, François le porte pour le mettre à l'abri.

En même temps, il cherche Pedro du regard. Il le voit alors, en plein milieu du camp, allongé par terre. Il ne bouge plus...

Malgré la souffrance qu'il ressent, il fonce vers lui.

Tout va bien, Pedro a reçu un coup sur la tête, mais il n'est qu'évanoui.

Aidé par Moah, François décide de le porter en lieu sûr, même si sa douleur est insupportable.

Un peu plus loin, juste après le camp, ils trouvent la grotte où tout le monde s'est réfugié. À cet instant, la tempête cesse d'un coup. Le vent chasse le gros nuage gris, et il ne reste plus, au-dessus du camp dévasté, qu'un ciel aussi bleu que de l'eau claire, comme si rien ne s'était passé...

Chapitre 4

Inquiétude

Devant la bravoure de François pendant la tempête, son chef de bataillon lui a remis une médaille.

— Soldat, je vous félicite pour votre courage ! lui a-t-il dit en épinglant la récompense sur son uniforme.

Ce faisant, il lui a glissé à l'oreille, sur le ton de la confiance :

— Je dois vous avouer que j'étais désespéré. À cause de votre maladresse, je me disais que vous seriez sûr de mourir dès le premier combat.

Puis ses camarades d'entraînement le trouvant, eux aussi, fort courageux sont venus le féliciter. François se sent plus apaisé et confiant. Il a réussi à vaincre sa peur. Et puis, désormais, les gens l'aiment bien... D'ailleurs, étonné par son comportement pendant la tempête, Moah s'est montré admiratif de lui. Et, bien sûr, il l'a remercié de l'avoir sauvé...

— Si tu es si courageux, pourquoi, à la menuiserie, tu nous laisses nous moquer de toi ? lui a-t-il demandé avec gentillesse.

— Je n'étais pas peureux, lui a répondu François. Simplement, je ne voulais pas avoir de problèmes...

De son côté, Pedro l'a remercié et lui a promis de le protéger quoi qu'il arrive. François en a été heureux : il avait enfin un meilleur ami qui était là pour lui ! C'est de là, qu'est née leur amitié.

À présent, l'entraînement est terminé. Il est temps d'aller à la guerre. Sous un ciel nuageux et sous la pluie, François et son bataillon marchent vers le front.

Tout le monde est calme. Même s'ils ressentent un peu de crainte, les soldats sont concentrés pour gagner cette guerre. Ils sont prêts. Prêts à se battre, prêts à tuer...

François, lui, pense à Charlotte. Il a peur de ne pas les revoir, elle et leur enfant. Il s'inquiète aussi : et si la naissance du bébé se passait mal ?

Son poignet, pourtant guéri, est toujours douloureux.

Marchant derrière lui, Moah fixe son ancien collègue d'atelier.

Il va mourir vite, pense-t-il. Sauver quelqu'un pendant une tempête, c'est facile. Se battre, sur le front, c'est autre chose...

Lui aussi un peu stressé par peur de mourir, Moah reste toutefois confiant.

Moi, je sais me battre ! se dit-il en serrant son arme entre ses poings.

A côté de François, Pedro se sent bien. Très excité, il ne cesse de bouger et de parler. Malgré cette bonne humeur, il est inquiet pour François. La veille, ils se sont créés une stratégie. François a proposé de se replier s'il y avait trop de morts. Le matin même, avant le départ, ils se sont pris dans les bras et se sont souhaités bonne chance.

Oui, de la chance, on en aura besoin, songe Pedro. S'il y a trop de morts, on ne pourra pas se replier. Sinon, ce sera pris pour de la désertion. Pour nous replier, on devra attendre les ordres du chef..

* * *

C'est le moment de se battre. Les soldats se tiennent prêts à se lancer à l'assaut des troupes de Baltryar. Tout le monde est calme... En face d'eux, se tient une grande armée prête à se battre.

François est perdu dans ses pensées.

Pedro le remarque.

— Ça ne va pas, mon ami ? s'enquiert-il.

François pose sur lui un regard préoccupé.

— Je ne vais pas te mentir, ça ne va pas très fort. J'ai peur de mourir, et je ne sais même pas si ma femme va bien...

— Oui, je comprends. Je ne le montre pas, mais, moi aussi, j'ai peur. Mais il faut se battre pour les personnes que l'on aime ! Et comme tu es mon meilleur ami, je te protégerai. Tu reverras ta Charlotte et ton enfant, je te le jure !

Avec un sourire de reconnaissance, François hoche la tête et reporte son attention sur leurs ennemis...

Puis le signal est donné :

— AAAALLEEEZ ! À L'ASSAUT ! hurle le chef de leur bataillon.

Les deux armées poussent des rugissements et encouragent les leurs à massacrer leur adversaire !

Tout le monde court à l'attaque.

Après seulement quelques minutes de combat, il y a déjà beaucoup de morts et de sang. Le spectacle est horrible. Pris de

tremblements, tétanisé, François ne bouge pas. Une crise d'angoisse le prend à la gorge...

Puis, il se rappelle Charlotte et les propos de Pedro...

Il décide alors de se battre jusqu'à la fin.

Mais, très vite, il y a de nombreux morts du côté de l'armée du roi de Carotie. Le chef du bataillon fait sonner la retraite pour soigner les blessés.

Chapitre 5

La fuite

C'est la nuit.

L'armée de Carotie attend le matin pour repartir à l'assaut. De leur côté, les soldats du roi de Baltryar ont reculé, également.

Le camp de François est plongé dans l'ombre. L'ambiance est froide, pesante. Des hurlements de loups résonnent dans le lointain. Des chouettes hululent. Quelques oiseaux de nuits se posent près des tentes et gazouillent, comme s'ils essayaient d'amener de la bonne humeur dans le camp... En vain...

L'air est chargé des odeurs de transpiration et de feu de bois. Les soldats dorment. D'autres font le guet, ils tournent autour du camp et surveillent l'ennemi pour que leurs camarades puissent se reposer.

François ne dort pas.

Assis sur la souche d'un arbre, près de sa tente, il écrit à Charlotte.

Angoissé, repensant à la bataille de la veille, il se tourne vers le milieu du camp où Moah et Pedro sont en train de remettre du bois dans le feu.

Alors que, lui, avait été tétanisé, Moah, de son côté, n'a pas eu plus peur que ça. Tout comme Pedro qui a hâte de retourner au combat. L'ancien bûcheron veut absolument gagner la guerre.

J'aimerais être aussi courageux que lui, se dit François. Mais c'est plus dangereux qu'il ne le pense. Et moi, je veux rentrer chez moi. Charlotte a besoin de moi à ses côtés, pas ici...

Il revient à sa lettre.

« J'en ai assez, écrit-il. Je n'arriverai pas à tenir. Ce qu'il se passe, ici, est horrible. Je vais te rejoindre, mon amour.

Demain, après la bataille, je partirai pendant la nuit. Car je ne veux pas faire de toi, une veuve, et de notre enfant à venir, un fils ou une fille sans père.

Je me réfugierai dans le premier village que je trouverai, puis je te rejoindrai.

Tu me manques tellement, Charlotte... »

* * *

Le soir suivant, l'ambiance dans le camp de Carotie est encore plus sombre que la veille, plus triste. Tout le monde est découragé. François et les autres soldats ont voulu récupérer une position importante qui pourrait déterminer l'issue de la guerre. Une colline qui permet de mieux apercevoir les ennemis et de les stopper. Malheureusement, celle-ci était déjà occupée par l'armée adverse et ils ont été incapables de l'emporter.

Ils ont dû faire demi-tour et retourner au camp de base.

Il y a eu énormément de morts de leur côté...

Son tour de garde terminé, François se dirige vers sa tente où dorment Pedro et Moah. En silence, il récupère son sac et ses maigres affaires... Puis, il sort sans faire de bruit.

Il vérifie les alentours. Il n'y a personne. Quelques soldats encore réveillés sont autour du feu de camp, et les guetteurs ne font pas attention à lui. Il rejoint l'extrémité du camp, évite les sentinelles et se met à marcher au cœur des bois sombres accompagné par les cris de chouettes.

Tout à coup, il entend un bruit de pas sur les feuilles mortes.

Il s'immobilise, se retourne et aperçoit Pedro et Moah un peu plus loin. Il hésite à se sauver, puis décide de les attendre pour leur expliquer la situation.

Ses amis le rejoignent.

— Que fais-tu là avec toutes tes affaires ? lui demandent-ils.

Les larmes aux yeux, François leur explique :

— J'ai beaucoup trop peur ici, je pars rejoindre, ma femme...

— C'est normal d'avoir peur, tente de le rassurer Pedro. Tout le monde a très peur ici. Mais nous ne devons pas abandonner, nous devons nous battre pour venger nos camarades morts devants nos yeux.

— Si quelqu'un te retrouve, ajoute Moah, tu seras tué sur le champ pour désertion.

Leur ami serre les poings.

— Je ne me ferai pas prendre !

— D'accord, reprend Moah. Avec un peu de chance, tu ne te feras pas prendre et tu retrouveras ta femme. Mais, une fois que tu seras arrivé au village, tout le monde t'interrogera et tu finiras par avouer que tu as déserté.

— Je sais très bien tenir ma langue. Ou alors, je leur dirai que je me suis perdu pendant l'une de nos manœuvres. Vous pouvez me suivre si vous le souhaitez !

Pedro et Moah hésitent, ils se regardent. Doutent.

— Je ne sais pas trop..., répond Pedro. Ce n'est pas une bonne idée, je pense, et je ne veux pas m'attirer d'ennuis...

— Et mourir là-bas, ce n'est pas nous attirer des ennuis, peut-être ? s'énerve François.

— Peut-être que tu as raison, ajoute Moah, mais je suis persuadé qu'on se fera prendre. Le pays n'est pas bien grand. J'hésite, François. Et puis, que deviendra notre village si on ne gagne pas la guerre ?

— Sans oublier, nos camarades. Demain, ils seront sur le champ de bataille. On ne peut pas les laisser...

François s'agace. Ils ont raison, mais, lui, il veut retrouver sa femme.

— Rejoignez-moi ! Il n'y a que la mort qui nous attend là-bas !

Moah et Pedro hésitent à le suivre. Ce qui le saoule.

Pourquoi ils ne bougent pas ? Ils vont mourir s'ils ne viennent pas...

— Alors qu'est-ce que vous décidez ?

Épilogue

Empli de tristesse, François arrive au village. Un faible sourire éclaire tout de même son visage : il est content, car il va revoir sa femme. Mais à quel prix...

Dans le village, l'ambiance est froide. C'est désert...

Il regarde autour de lui.

Pourquoi il n'y a personne ? Où sont-ils tous passés ?

Il avance vers sa maison et aperçoit finalement quelqu'un : une femme en train de cultiver son jardinet. Elle cesse de travailler et le fixe, surprise de le voir. Aussitôt, elle court vers le bout de la rue en criant :

— Charlotte ! Charlotte ! François est revenu !

L'instant suivant, Charlotte apparaît. Elle accourt et se jette dans les bras de son mari, en pleurant.

— Je suis si contente de te voir, mon amour ! Que s'est-il passé ? La guerre est-elle finie ?

François se laisse aller dans ses bras et pleure. Devant son silence et ses larmes, Charlotte le serre tout contre elle, sans rien dire.

— Nous avons gagné la guerre, mais avec beaucoup de difficulté et de sacrifices..., finit-il par lui répondre.

— Pourquoi es-tu si triste ? Tu as survécu...

— Mon meilleur ami, Pedro... Pendant la dernière bataille, cette bataille qui nous a fait gagner cette terrible guerre, il s'est interposé pour me sauver. Il est mort... Sans lui, je ne serais pas là aujourd'hui...

— Oh... Je suis désolée pour ton ami, mon amour...

Moah apparaît à son tour. Il avance vers François et Charlotte. Derrière lui, d'autres jeunes hommes du village, partis à la guerre, arrivent à leur tour. Le village revient à la vie. Les membres de leurs familles sortent de chez eux, heureux et soulagés de les revoir vivants. L'ambiance est remplie de bonne humeur.

Moah prend François par les épaules :

— A nouveau, je m'excuse pour tout ce que je t'ai fait subir dans notre menuiserie...

Il se tourne vers Charlotte :

— Il m'a sauvé la vie pendant l'un des combats et à d'autres reprises, c'est un homme courageux et très fort.

— Je n'en ai jamais douté, lui dit Charlotte.

Il se gratte la tête, gêné.

— Je vous souhaite beaucoup de bonheur..., lui dit-il.

Ils sont interrompus par la femme qui a prévenu Charlotte. Elle revient avec un bébé, en train de crier aux larmes. Elle le tend vers François en disant :

— C'est ton enfant, François. C'est un garçon. Il te réclame...

Heureux de voir son fils pour la première fois, François le prend dans ses bras. Au contact de son père, l'enfant cesse aussitôt de pleurer.

— Bonjour Pedro, lui dit François. Je suis ton père... Je te donnerai la plus belle des enfances, et tu vivras une vie heureuse. Jamais tu n'iras à la guerre.

* * *

Désormais, François et Charlotte vont très bien. Ils ont heureux, dans un pays en paix. Ils ont revendu leur ferme pour une maisonnette plus grande. Ils ont ouvert leur propre menuiserie où François travaille avec Moah. Ce dernier est devenu le tonton du petit Pedro qui grandit vite.

Désormais amis, François et Moah se rendent au travail côte à côte. Ils mangent ensemble, et parlent souvent de la guerre et de leur ami, Pedro... Tout ça leur a laissé des séquelles, et ils pensent qu'il ne faut rien oublier de cette horreur.

François espère que son fils ne vivra pas ce qu'il a vécu, que ce sera un garçon gentil et adorable, qu'il aidera les gens dans le besoin.

Le menuisier sera toujours reconnaissant envers Pedro de lui avoir sauvé la vie.

Tu m'as permis de vivre, et de ne pas paraître pour un lâche, pense-t-il, souvent étonné de sa décision de retourner sur le champ de bataille, avant de se dire : Oui, mais à quel prix... Si tu ne t'étais pas interposé, c'est moi qui ne serais plus là, et c'est toi qui serais rentré dans ton village...

Comme souvent, François se demande s'il n'y avait pas une autre solution... En tous les cas, il espère que son pays tournera la page... Que plus jamais on n'appellera des gens pour aller se battre. Certes, cela se termine bien, mais cette guerre leur aura laissé des séquelles.

FIN

LE FEU DU DÉSESPOIR

par

Aubin T., Matteo G. et Melyne L.

Brésil, Un salon de coiffure situé non loin des favelas...

Carlos est en train de jouer de ses ciseaux, de gauche à droite, avec dextérité.

— Tu ne me les coupes pas trop court, *meu amigo* Carlos ? lui demande Juan, son client.

Celui-ci est un camarade d'enfance du coiffeur. Ils ont grandi dans la même favela et faisaient du football ensemble. Mais, avec les années, Carlos s'est éloigné de lui et de leurs fréquentations.

— T'inquiète pas, *amigo*. C'est comme si c'était fait.

Grand, musclé avec les cheveux courts et bruns, Carlos est un homme de 39 ans, gentil et rigolo.

Son salon de coiffure est assez petit avec un comptoir et trois chaises pour que les clients puissent patienter. L'ambiance y est très rassurante et conviviale. De la musique, jouée par un Brésilien passionné, met de l'ambiance et fait danser les clients.

— Alors, comment vont la famille et le salon ? veut savoir Juan.

Carlos a une femme et deux enfants de 8 et 10 ans. Sa mère et son père vivent également avec eux.

— Écoute, ça va très bien, répond-il en riant. Tu connais ma mère ? Toujours en train de râler. Mon père continue de jouer aux échecs. Ma femme s'occupe des enfants quand ils rentrent de l'école, mais mon plus petit parle beaucoup dans sa classe. C'est tout moi ! Et, ici, je ne suis pas mécontent, ça tourne assez bien...

Son vieil ami hoche la tête.

— C'est bien pour toi, *meu amigo*.

— Et toi, toujours aussi bavard ? lui demande Carlos avec un grand sourire.

— Oui, tu me connais bien !

— Tu m'as surtout eu comme exemple !

Ils rigolent tous les deux de bon cœur.

— Attention ! s'exclame tout à coup Carlos.

Dans le miroir, il vient de voir, entrer dans son salon, un homme avec une arme à feu à la main. Jeune, de grande taille et chauve, il porte un bandeau sur la tête. Son visage affiche un air menaçant. Des tatouages

semblent recouvrir l'ensemble de son corps. Le coiffeur devine ce qu'ils signifient. Ils représentent l'histoire de sa vie et sont le symbole de son gang : *La Morte*. Ce gang est connu pour du trafic de drogue et pour séquestrer les gens contre une rançon.

Juan sursaute en le voyant. Il transpire, et son visage exprime une vive inquiétude. Carlos, lui, ne bouge plus.

Le membre du gang les menace de son pistolet.

— Je veux l'argent pour la drogue que tu as livré et que tu as gardé ! dit-il à Juan.

— *Desculpe*, je... Je n'ai pas ton argent, je ne l'ai plus... Je l'ai utilisé pour rembourser mes dettes. Je... je te le rends, le mois prochain...

L'homme armé ne veut rien savoir.

— Je t'ai dit de me donner mon argent, sinon, je prendrai ta famille en otage !

— Non ! Ne t'en prends pas à ma famille, je t'en supplie !

Carlos essaye de calmer les choses.

— Attends. Il est possible de trouver un arrangement, non ? Juan t'a dit qu'il te redonnerait cet argent le mois prochain...

— Toi, tu te mêles de tes affaires ! lui ordonne l'autre. Ou je m'occupe aussi de ta famille !

Carlos insiste :

— Il te rendra ton argent ! Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

L'autre se tourne vers Juan :

— Je te laisse, 24 heures. Pas une heure de plus !

— Laisse-le, lui dit le coiffeur. Maintenant, sors de mon salon !

Le membre du gang part en trombe. Juste avant de s'en aller, il jure auprès de Carlos :

— Tu as voulu jouer les héros, maintenant, tu vas payer !

- 2 -

Le lendemain matin, Carlos quitte sa maison pour rejoindre son salon de coiffure. Il est heureux à l'idée de travailler aujourd'hui... Son humeur s'assombrit très vite. Il pense à son ami d'enfance.

Pourquoi Juan s'est-il mis à vendre de la drogue ? s'interroge-t-il.

Il repense à la raison pour laquelle Juan a gardé l'argent pour lui.

C'est certainement à cause de cette histoire de dettes... Il n'aurait jamais dû toucher à ça ! Ces histoires de gang, ce n'est jamais bon...

À cet instant, il ressent de l'inquiétude.

Moi-même, j'aurais dû faire attention...

Il serre les poings.

Oui, mais je ne pouvais pas laisser Juan être menacé de la sorte !

Tout en continuant de marcher, il pense à cette drogue et à ces gangs qui pullulent dans la ville. Il se dit que c'est comme ça... Ils vivent dans des quartiers pauvres, et les gens sont obligés de faire ça pour survivre...

Son regard se tourne vers les favelas. Les maisons de fortunes, faites de bric et de broc, sont si petites, cassées de partout. Insalubres. Les gens, qui vivent là, ont très peu d'habits. Ils n'ont pas d'électricité. Ils ont, certes, de l'eau, mais celle-ci est mélangée à de la boue quand elles sortent des pompes.

Triste à l'idée de tous ces habitants vivants dans cette pauvreté, Carlos pense aussi aux enfants qui grandissent là...

Il arrive dans le quartier où se trouve son salon. Là, il sent une odeur de brûlé. Il découvre alors que son salon de coiffure n'est plus que cendres et sièges calcinés...

Ému, empli de colère, il se prend la tête dans les mains.

Il ne peut pas y croire ! Comment est-ce possible ? Il ne pensait pas qu'une telle chose pouvait arriver.

— J'aide les gens, dit-il, dégoûté, et voilà que l'on incendie mon salon de coiffure...

Il y avait mis tout son argent et tellement de temps...

Découragé, Carlos rentre chez lui. Sur le chemin, il repense aux propos du membre de la morte : « Tu as voulu jouer les héros, maintenant, tu vas payer ! »

Dégoûté, il met des coups de pied dans tout ce qu'il trouve sur son chemin. C'est l'un des membres de *La Morte*, il en est sûr !

À cause de lui, je ne pourrai plus aider les gens dans le besoin !

Quand il rentre chez lui, il voit sa mère et sa femme en train de parler et de rigoler. Son père, lui, fait une partie d'échecs sur la petite table du salon. Tous se tournent vers Carlos, surpris. Ils se posent des questions et comprennent, à son air, qu'il est arrivé quelque chose de grave.

— Mon salon a été brûlé par un gang..., leur dit le coiffeur.

Choqué, son père ne bouge plus. Les larmes aux yeux, sa femme ne réussit à dire que « Je suis désolée... ». Sa mère vient le réconforter. Carlos s'abandonne dans ses bras...

Il avait créé son salon pour les gens pauvres, car il déteste voir quelqu'un dans le besoin. Ainsi, bien coiffés, les gens seraient plus présentables pour trouver un travail, car les employeurs n'acceptent pas les personnes sans hygiène...

— À présent, dit-il, je ne peux plus rien faire pour eux...

— Carlos, lui dit son père. Ne t'inquiète pas, on va t'aider à tout reconstruire. Et on va retrouver la personne qui a fait ça...

Carlos le remercie, mais il est toujours triste.

— Retrouver le coupable, papa ? Tu sais très bien que les autorités ne feront rien. Il n'y a même pas de preuves...

— Je suis d'accord avec ton père, *meu amor*, on va tous t'aider à reconstruire ton salon..., intervient sa femme.

Le soir venu, Carlos se couche.

Toute la journée, il est resté, assis sur son lit, tout seul, à penser.

Il a remis sa vie en question, car, en plus de ne plus pouvoir aider les gens, sa vie est détruite : il a perdu sa seule source d'argent.... Il s'est demandé s'il repartait de zéro ou s'il abandonnait tout...

À nouveau, il se repose les mêmes questions : Tout reconstruire, est-ce bien utile ? Est-ce même encore possible ?

Lorsqu'il ferme les yeux pour dormir, il décide :

J'abandonne tout !

- 3 -

C'est dommage..., pense Carlos dans son sommeil, j'aidais les gens dans la pauvreté grâce à mon salon. En leur coupant les cheveux, ils avaient une meilleure hygiène ; une plus belle apparence aussi. Ils pouvaient faire meilleure impression, et comme ça, ils pouvaient aussi se sentir heureux...

Il ouvre les yeux.

Il est debout au milieu de son salon de coiffure. Son salon de coiffure qui est intact !

Ses fauteuils sont là, ses tondeuses sont alignées devant le miroir. Il y a même des clients ! Beaucoup de clients. Ils sont en train d'attendre

pour se faire couper les cheveux. Ils regardent leur téléphone. Certains parlent ensemble, d'autres lisent des B.D.

Qu'est-ce qu'ils font tous là ? Et pourquoi je suis dans mon salon de coiffure ? Je ne comprends pas. J'étais dans mon lit, et je me retrouve ici... C'est impossible... Il a été détruit... Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il se donne des claques pour essayer de se réveiller.

Il doit rêver, ça ne peut pas être autrement !

Il entend un bruit de tondeuse comme si quelqu'un coupait les cheveux d'un client. Sauf qu'il n'y a personne dans le fauteuil face au miroir, et qu'il n'y a pas de coiffeur de présent...

Il sent également une odeur de brûlé...

Je... Je dois être somnambule. J'ai dû marcher jusqu'à mon salon qui a été incendié, et, maintenant, je suis devant, tout en rêvant en même temps...

C'est complètement fou, mais c'est la seule explication !

Des paroles viennent jusqu'à lui :

« Merci d'être là, vous êtes le seul coiffeur aux alentours. »

« Carlos, vous êtes le meilleur ! »

Ce sont les propos que lui tenaient ses clients...

« Vous nous apportez une vie plus belle, Carlos... », « Tu es notre héros ! », « Tout le monde t'aime, merci pour la coiffure ! » entend-il encore.

Le coiffeur est dans l'incohérence totale. C'est impossible que ce soit la réalité ! Puis, il comprend : il est revenu dans le passé !

Il fonce vers la porte d'entrée. Il sort et court dans la direction opposée de son salon. Énervé, il crie en fuyant ainsi :

— Non ! Plus jamais je ne veux revenir dans ce maudit endroit !

Il tombe alors nez-à-nez avec un vieil homme. Petit, le dos courbé, celui-ci se tient à l'aide d'une canne pour ne pas tomber. Il a l'air désespéré.

Carlos oublie l'étrange situation dans laquelle il est plongé pour demander :

— Que se passe-t-il ? Vous avez un problème, monsieur ?

— Oui, je ne sais pas où vivre... J'ai été expulsé de chez moi...

— Pourquoi avez-vous été expulsé de chez vous ? Qui vous a mis dehors ?

— C'est le propriétaire... Je n'avais plus les moyens de payer, alors il m'a expulsé...

Carlos dit au vieil homme qu'il est désolé et triste pour lui.

Puis, peiné, il lui propose de le ramener à sa maison.

— Oui, je voudrais bien venir chez vous, accepte le vieil homme, mais ils finiront par me retrouver...

— Mais de qui parlez-vous ?

— Je préfère ne pas vous le dire... De toute façon, ça ne servira à rien.

— Ce n'est pas grave, le rassure Carlos. Personne ne saura que vous êtes avec moi. Ma famille et moi, nous allons vous cacher !

Ceci dit, il l'amène jusqu'à sa maison, mais il ne la trouve pas.

Il la cherche jusqu'à en devenir fou !

Carlos comprend alors qu'il n'a pas d'autre choix que de ramener le vieil homme dans son salon de coiffure. Une fois devant, il est incapable de l'approcher, car il en a de mauvais souvenirs... Il a perdu toute sa vie dedans...

Mais si le coiffeur ne dit rien, le vieil homme a compris.

Il secoue la tête, pas très surpris.

— Je vous l'avais dit, mon garçon... ça ne servait à rien...

— Je... Je suis désolé..., lui dit Carlos, très triste et peiné. Je... Je ne peux pas...

Il veut vraiment l'aider, mais il ne peut pas entrer dans son salon de coiffure.

Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Pourquoi n'ai-je plus aucun courage ?

Le vieil homme devient alors transparent et disparaît.

— Mais ? Mais ? Vous êtes passé où ? s'écrie le coiffeur.

- 4 -

Confus, Carlos cherche le vieil homme, mais ne le trouve pas !

Il s'inquiète pour lui, car des personnes malveillantes lui en veulent.

— Qu'ai-je fait ? se désole-t-il. Je suis nul de ne pas l'avoir aidé !

Son visage exprime une profonde désolation.

Il se tourne vers son établissement de coiffure.

— Mais comment aurais-je pu l'amener là, en sécurité ? J'ai été incapable de sauver mon salon de l'incendie...

Il se fige.

Un homme cagoulé, avec un bidon d'essence et un briquet, est en train d'y mettre le feu !

Le bruit des flammes envahissent le quartier. La fumée du feu vient vers Carlos et l'entoure. Il a du mal à respirer et tousse. Il voit de moins en moins. Il bouge les mains dans tous les sens pour écarter la fumée et réussit à s'éloigner.

À cet instant, Madame Catrinia, la voisine, sort de chez elle et crie à l'aide. Sa maison est en train de brûler !

Carlos cligne des yeux et réalise que son salon est intact : c'est l'habitation de sa voisine qui a été incendiée !

La petite dame, brune de cheveux, vêtue de son seul pyjama, se tourne vers lui :

— Carlos, aide-moi, s'il te plaît ! Je n'ai pas envie de perdre ma maison !

Surpris, il met du temps à réagir.

— Je t'en supplie ! Aide-moi ou il sera trop tard !

— Oui ! Je... Je... J'arrive ! Je vais chercher de l'eau !

Mais, il ne bouge pas...

— Attendez..., dit-il. Le... le seul point d'eau le plus proche est dans mon salon de coiffure...

Il baisse les bras.

— Je suis désolé, dit-il à Madame Catrinia. Je ne peux pas vous aider...

Il se sent tellement mal, mais retourner dans son salon est impossible. C'est comme si son esprit l'empêchait d'entrer dedans ; comme si ses pieds n'avaient pas le courage de marcher vers lui. Quant à son courage, justement, il part en courant.

Alors, peu à peu, la maison de sa voisine disparaît dans les flammes, devant un Carlos impuissant tandis que sa voisine est avalée par le nuage de fumée.

- 5 -

Le vieil homme, que Carlos n'a pas aidé et qu'il cherchait, apparaît et va jusqu'aux flammes. Inquiet, un peu perdu, il veut visiblement sauver Madame Catrinia. Il se baisse au plus près du sol, pour ne pas respirer la

fumée, et se met à sa recherche. Il la trouve et l'écarte de l'incendie et du nuage toxique.

Carlos ne les voit pas, trop préoccupé par l'aide qu'il n'a pas apportée. Il culpabilise, se sentant mal à l'idée de ne pas secourir quelqu'un. Il a toujours aidé les gens, sauf que, là, c'est impossible. Il ne se sent pas le courage de retourner dans son salon.

Sa perte lui fait mal. Il était sa raison pour se lever le matin...

Il contemple son salon de coiffure.

Je n'ai même pas eu la chance de lui dire au revoir...

Il se sent mal. Tellement mal que les larmes coulent sur ses joues.

Désespéré, il ne sait que faire.

Il se remémore alors sa journée, quand il a découvert l'incendie criminel.

Après que sa mère l'ait consolé, il s'est isolé. Il n'a parlé à personne. Ni à sa femme, ni à ses parents... Dévasté, il n'a même pas pris la peine de parler à ses enfants quand ils sont rentrés de l'école...

Il culpabilise. En vérité, il n'en a pas eu la force.

Je dois me reprendre, décide-t-il. Je ne peux pas bloquer sur ça. Je dois avancer. Pour toutes les personnes dans le besoin. Pour ma famille. Pour moi-même...

Pour y parvenir, il sait ce qu'il doit faire : il faut qu'il revoie une dernière fois son salon ! Carlos prend donc sur lui, et s'en approche.

La main tremblante, il ouvre la porte.

Aussitôt, il sent le produit qu'il a utilisé, la veille, à la fermeture, pour tout nettoyer. Ça sent également le matériel neuf – l'odeur du cuir –, le shampoing et sa propre odeur. C'est comme si personne, à part lui, n'y était jamais entré. Comme lors de son ouverture...

Alors, Carlos se remémore tous les bons moments qu'il y a passé : le jour de l'ouverture ; ces instants où il faisait plaisir à ses clients ; quand ses enfants ont prononcé, en ces lieux, leurs premiers mots, quand il les coiffait, quand ils trottaient dans tous les sens le jour où ils ont appris à marcher.

Quand je me suis marié, et que c'est moi qui me suis occupé de la coiffure de mon épouse...

Il fait un pas en arrière.

Il refuse d'y entrer.

Impossible ! Il y a tellement à perdre ! Et si tout recommençait ? Et s'il reconstruisait tout et qu'on y remettait le feu ?

Je ne le supporterai pas....

Il tourne le dos à son salon de coiffure.

Je ne mettrai plus un pied dans ce fichu endroit !

- 6 -

Madame Catrinia et le vieil homme marchent vers lui.

— Tu ne peux pas tourner le dos ainsi à toute une aventure, lui disent-ils d'une même voix.

— Sinon, tu le regretteras, ajoute le vieillard d'un ton calme plein de tristesse.

— Tu as réussi à le construire une fois, pourquoi ne réussirais-tu pas une seconde fois ? lui renvoie doucement la dame.

— Je n'ai pas envie de le reconstruire, il sera peut-être, à nouveau, brûlé ! leur renvoie Carlos. Et, alors, encore une fois, j'aurai fait tout ça pour rien !

— Si tu n'essayes pas, comme peux-tu en être aussi sûr ? réplique Madame Catrinia. En plus, tu n'auras plus de travail...

— Les gens ont besoin de toi pour être coiffé, rétorque le vieil homme.

Carlos soupire.

— Vous avez raison... Des personnes ont besoin de moi. Ma famille aussi. Et, moi, j'ai besoin de mon salon de coiffure. Merci pour m'avoir convaincu à continuer d'aider les gens. Je suis désolé de vous avoir laissé tomber, tous les deux...

— Ce n'est pas grave, mon garçon, lui répondent-ils d'une même voix. Ce n'est pas tout d'aider les gens, il faut aussi savoir accepter d'être aidé...

- Épilogue -

Carlos se réveille de son rêve, couvert de sueur.

Il se lève rempli de convictions : il va tout reconstruire ! Il veut le dire à sa famille, mais ne trouve personne dans la maison.

Ma femme a emmené les enfants à l'école, comprend-il. Mes parents ont dû l'accompagner...

Il décide de se rendre sans attendre à son salon. Il sait qu'il faudra tout enlever. Les décombres, le mobilier incendié...

Avant toute chose, je dois constater les dégâts et lister tout ce qui est intact. Ce sera très dur, je suis à bout de force. Mais j'y arriverai ! Ça prendra le temps que ça prendra, mais, oui, j'y parviendrai !

Quelques instants plus tard, il arrive devant son salon de coiffure et voit toute sa famille devant : ses enfants qui déblayent les décombres ; sa mère et son père qui dressent la liste des objets qui n'ont pas brûlé ; son épouse qui range ces objets de côté en veillant à ne pas les abîmer...

Carlos n'en revient pas.

— Wow... Merci..., murmure-t-il, les larmes aux yeux.

Sa femme vient le voir pour lui dire que tout le monde est là pour lui. Effectivement, sa famille n'est pas seule : ses amis, ses clients sont là aussi qui trient les objets récupérables et qui jettent tous les déchets calcinés.

Juan est même là ! Carlos en est ému.

Son ami d'enfance s'approche et l'enlace.

— Ta femme a raison, tu n'es pas seul pour traverser cette épreuve, on est tous avec toi...

— Mais pourquoi vous m'aidez ? Et s'il venait à être détruit encore une fois ?

— Tu m'as aidé, lui répond Juan. C'est à mon tour d'être là pour toi...

— Oui, approuvent ses clients, tu nous as tous aidés à un moment donné ou à un autre de notre vie. C'est notre façon de te remercier !

— Et s'il venait à être détruit une nouvelle fois, eh bien, nous serons encore là pour t'aider, lui dit son épouse.

— Nous aussi, nous serons là, *Papai* ! lui disent ses enfants en se jetant à son cou.

— *Obrigado a todos, eu te agradeço muito* ! pleure de joie Carlos en embrassant tout le monde.

En pensée, il remercie le vieil homme de son rêve et Madame Catrinia qui, tous deux, sont là parmi les gens à le regarder avec fierté.

FIN

LE GARÇON PERDU DANS LA FORÊT

par

Léna W. et Zélie K.

avec la participation de Nathan L.

La dispute

Assis sur sa chaise, Niro est concentré face à l'écran posé sur son bureau. Casque sur la tête et micro pour parler à ses amis, tenant fermement sa manette entre les mains, il s'apprête à appuyer sur la touche *tir*. À l'écran, son personnage tient un fusil et vient d'entrer dans un bâtiment abandonné.

Une veste en cuir passée sur son pyjama *Hallo Kitty*, des chaussettes et des claquettes aux pieds, Niro est un lycéen de 16 ans, grand et musclé, aux cheveux bruns et aux yeux verts.

Sa chambre trois murs blancs et un qui est vert. Son lit est placé juste en dessous de la fenêtre. Sur son bureau, devant lequel l'adolescent joue : un setup complet – ordinateur, clavier et souris posés au milieu de déchets tels que des cannettes vides et des papiers de gâteaux.

Niro est en train de jouer à *Aguma*, un jeu de guerre où le dernier qui survit gagne la partie. Il joue en équipe avec Mamadou, son meilleur ami, et d'autres joueurs. Malheureusement, leur équipe est en train de perdre.

— Oh ! Dommage, ils nous ont eus ! Bien joué, mec ! dit Niro à Mamadou.

Il est content de jouer avec Mamadou.

Mamadou a 16 ans, lui aussi. Il a les cheveux noirs comme sa peau. Niro et lui habitent dans la même ville et fréquentent le même lycée. Tous les deux se connaissent depuis l'école primaire.

— Ouaip ! Dommage ! lui renvoie son ami, dans ses écouteurs. Tu veux relancer une partie ?

— Ouais. Cette fois-ci, il faut qu'on gagne !

La partie reprend. Tout le monde se concentre sur l'action en cours et sur les joueurs adverses. Très vite, tout en jouant, ils se racontent leur journée de cours.

— Sinon, t'as compris quelque chose, toi, au cours du prof de maths ? demande Niro.

— Je n'ai rien compris. J'en suis sûr, personne ne saisit son cours, dit avec sarcasme Mamadou.

Ils se concentrent sur leur partie.

Au final, ils finissent « Top 2 ».

Niro est dégoûté. Mamadou, lui, est satisfait. Quant à leurs autres amis, ils sont très déçus, comme Niro : ils pensaient trop atteindre le « Top 1 ». Ils décident donc de recommencer leur partie jusqu'à ce qu'ils gagnent.

Au même moment, Annie, la mère de Niro, entre dans sa chambre. Blonde aux yeux bleus, elle porte une robe *Hallo Kitty*.

— Tu ne peux pas arrêter de jouer, là ? râle-t-elle.

Ses yeux verts regardent, mécontents, l'écran sur lequel son fils joue.

— Tu es encore sur ce jeu ? Et tu ne te lasses jamais ?

Son père – Romain, un grand brun aux yeux marron – la suit.

— Éteints-moi cette console ! ordonne-t-il. Tu joues trop !

Dans ses yeux bleus, Niro peut lire de la colère.

Empli de tristesse, l'adolescent n'a pas envie de se prendre la tête avec ses parents. Malheureusement, il ne peut s'empêcher de s'énerver. Il a juste allumé sa console il y a 30 minutes ! Il ne peut jamais jouer longtemps !

— Je n'ai même pas le temps de faire une cinquième partie avec mes amis ! renvoie-t-il à ses parents. Laissez-moi encore du temps... En plus, j'ai fait mes devoirs avant de jouer !

— Va dehors, un peu ! réplique sa mère en montrant le ciel à travers la fenêtre. Va jouer au foot, va explorer la campagne, je n'en sais rien, moi. Mais va dehors ! Tu ne sors jamais. Tu restes toujours enfermé devant ton jeu. Tu vas finir par être addict. Et puis, jouer dehors ça permet de prendre l'air !

Pendant ce temps, appuyé contre la porte de la chambre, le visage énervé, Romain observe la scène.

— Ta mère a raison. Et pour te motiver, j'ai une idée !

Il débranche les câbles et récupère la console qu'il emporte avec lui.

Niro n'en croit pas ses yeux.

— Vous ne pouvez pas me faire ça..., leur dit-il d'une petite voix.

— Ah bon ? Et pourquoi ? Tu restes tout le temps dans ta chambre. Peut-être que, sans ça, tu en sortiras...

— Allez, sors un peu, Niro, insiste sa mère d'une voix plus douce.

Puis ils lui tournent le dos. Sa console avec eux, ils passent le seuil de sa chambre sans même se retourner et descendent les escaliers sans un mot. Niro est, à la fois, triste et déçu de leur réaction.

Une grosse colère prend vite le dessus.

— Très bien ! Ils veulent que je passe du temps dehors ? Eh bien, je vais y passer toute ma vie !

Le visage fermé montrant qu'il est sûr de lui, Niro prend des vêtements et les enfourne dans son sac à dos.

- 2 -

La fugue

Niro referme son sac à dos, fait une corde avec ses draps et descend, par la fenêtre de sa chambre, jusqu'à son jardin. De là, il s'enfuit vers la forêt située à côté de chez lui...

Il court jusqu'à ne plus apercevoir sa maison.

Dès qu'il ne la voit plus, il se met à marcher.

Il repense à ce que lui a dit sa mère : « Va dehors un peu ! Va jouer au foot, va explorer la campagne. Tu restes toujours enfermé devant ton jeu. » Aller dehors ? La campagne, la forêt, il trouve ça carrément inutile !

C'est nul ! Il n'y a rien à faire dehors. Il fait froid et j'ai mal aux jambes !

En plus, ils lui ont confisqué sa console de jeu. Ce qui est carrément méchant et injuste !

Niro pense à Mamadou et à leurs amis. Il est triste à l'idée de ne plus pouvoir parler avec eux.

Ils n'ont pas dû comprendre pourquoi j'ai quitté le jeu, comme ça, tout d'un coup..., se dit-il.

Il en a des remords. Il pourrait se rendre chez Mamadou, mais il ne préfère pas. Il ne veut pas le déranger avec ses problèmes...

Il s'approche petit à petit de la forêt en râlant dans ses moustaches. Il rentre dedans et décide de lever la tête de ses pieds.

Il découvre autour de lui des arbres, tous plus grands les uns que les autres. Il aperçoit de gros rochers entre lesquels passe une sorte de chemin qui a dû être créé par les promeneurs. Il décide de le suivre pour éviter les ronces et les autres endroits inaccessibles de la forêt.

Très vite, il commence à être fatigué.

Alors, il se pose au bord d'une rivière.

J'ai besoin de me reposer.

Il étouffe un bâillement.

Et de dormir... J'ai trop marché... Si j'étais resté dans ma chambre, je ne serais pas aussi épuisé ! Bon ! Qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

Son estomac gargouille à cet instant. Il a faim... et soif.

Il fouille dans son sac et se rend compte qu'il n'a rien pris à manger. Ni même de quoi boire. Dans son jeu de guerre, il n'aurait pas rien oublié, tandis que, là, dans la vraie vie, il n'y a pas pensé...

Je n'aurais pas dû fuguer, se dit-il en se trouvant bête.

- 3 -

La rencontre

Niro explore un peu plus la forêt. Son ventre continue de gargouiller. Il a faim et soif, mais il refuse de rentrer chez lui. Sinon, c'est sûr et certain, il va encore s'embrouiller avec ses parents !

Il regarde autour de lui.

Il découvre de grands arbres au feuillage vert. Le sol est couvert d'herbes et de fleurs... Il écoute le bruit des feuilles qui tombent des branches, celui des brindilles qui se cassent sur le passage d'un animal, le glougloutement d'une rivière. Il hume l'odeur de l'humidité qui remonte du sol, celui des fleurs et de la verdure. Tout cela sent le frais...

Surpris, l'adolescent se rend compte qu'il trouve la nature magnifique ; qu'il s'y sent bien, à l'aise.

Ça n'a pas l'air si horrible que ça, la nature...

Déstabilisé à l'idée de se découvrir aussi bien dehors que dans sa chambre, il reprend sa marche dans la forêt. Il entend alors un bruit.

Il regarde dans la direction de différents buissons. L'un d'entre eux bouge...

Soudain, une licorne sort de ce buisson.

Effrayé, Niro recule.

Les licornes ne sont pas censées exister !

L'apparition ne bouge pas et le regarde avec curiosité et grand intérêt.

Niro l'observe à son tour.

Elle a la peau blanche, des ailes d'un jaune mélangé à du rose et une corne arc-en-ciel.

Dans les yeux de l'animal fabuleux, se reflètent ces deux questions : Cet humain, va-t-il l'accepter ? Va-t-il devenir ami avec elle ?

- 4 -

Confiance

Niro se dit qu'il est devenu fou.

Ça doit être à cause de la fatigue et de la faim. J'ai des hallucinations, c'est sûr...

La licorne le regarde, comme si elle attendait qu'il se remette de ses émotions. Voyant qu'il n'y parvient pas, elle lui dit :

— Ne t'inquiète pas, humain. Je ne te veux aucun mal...

Niro met ses mains sur ses oreilles et parle bruyamment :

— Non, ce n'est pas possible. Je ne peux pas l'entendre me parler ! Il n'y a pas de licorne devant moi. Je suis devenu complètement fou !

L'animal fabuleux souffle par ses naseaux et se rapproche de lui.

Pour ne plus le voir, l'adolescent ferme les yeux et s'en détourne.

— Ça ne sert à rien, lui dit la licorne. Quand tu rouvriras tes paupières, je serai toujours là...

Alors, il rouvre les yeux et se met à courir pour s'éloigner le plus loin possible de cet animal qui n'est pas censé exister !

Mais il se rend compte que l'apparition le suit.

Il accélère, courant de plus en plus vite pour ne plus voir et ne plus entendre cette créature.

La licorne galope vers lui et cherche à se mettre devant lui, mais il réussit à la dépasser et continue de s'enfuir. Ce faisant, Niro s'enfonce de dans la forêt.

Finalement, il réussit à la semer. Mais il est épuisé, et ses efforts ont accentué sa faim et sa soif. Son estomac gargouille de plus belle. Sa gorge est desséchée. Regrettant d'être venu dans cette forêt, il essaye de trouver de l'eau et de la nourriture. Soudain, la licorne arrive par le ciel, grâce à ses ailes, et se positionne devant lui.

— Ne t'inquiète pas, lui dit-elle d'une voix rassurante, je ne suis pas méchante. Je vais t'aider.

Elle dépose alors au sol, une feuille d'arbre avec, positionnés dessus, des fruits de la forêt. Puis elle pousse de son museau la nourriture

vers le garçon. Elle lui montre ensuite, de la tête, un endroit où, dans un trou au creux de la roche, se trouve un peu d'eau.

— Tu peux la boire, lui dit-elle. Elle est propre...

Étonné, Niro se dit que cette licorne est bien réelle et qu'il peut, peut-être, lui faire confiance...

- 5 -

Le dilemme

Après avoir mangé et bu, Niro se sent beaucoup mieux et rassuré. Il aurait pu mourir de faim et de soif dans cette forêt !

Il remercie la licorne avant de lui dire :

— Tu sais, au début, j'ai cru halluciner à cause de la faim. Et, je dois te l'avouer, j'ai eu peur de toi. C'est que, tu vois, les animaux comme toi ne sont pas censés exister... Je croyais que les licornes, ça existait seulement dans les livres et dans les films...

L'animal fabuleux ne semble pas étonné.

— Je m'attendais à ce que tu dises cela. Mais si, j'existe bel et bien. Les miens et moi, nous nous cachons des humains pour notre sécurité...

— Je... je ne sais pas quoi dire... Je n'ai pas cru en toi, et j'en suis désolé... Après, je pense que tu aurais réagi comme moi si tu avais été à ma place.

— Oui, je le pense aussi, lui dit la licorne avec sincérité.

Niro est rassuré. Il se dit qu'il a eu une réaction normale...

Puis elle se présente avec assurance et fierté :

— Je m'appelle Bella et j'ai toujours vécu ici ! Et toi ? Qui es-tu ?

— Eh bien, je m'appelle Niro. J'ai 16 ans et j'ai fugué de chez moi, car je me suis disputé avec mes parents...

Et il lui raconte tout ce qu'il s'est passé.

— Je ne veux plus jamais revoir mon père et ma mère ! termine-t-il, en colère.

Bella se montre surprise par son histoire et décide qu'elle va lui ouvrir les yeux sur ce qu'il a fait.

— Moi, explique-t-elle, je me dispute parfois avec mes parents, mais, là, ils sont emprisonnés et je donnerais tout pour les revoir...

— Oh... Emprisonnés ? Comment ça ?

— C'était ce matin, lui explique-t-elle. Quand je me suis réveillée, je n'ai pas vu mes parents. Alors, je suis partie dans la forêt où j'ai demandé aux animaux s'ils ne les avaient pas vus. Ils avaient peur et n'osaient pas parler. Je ne comprenais pas, jusqu'au moment où j'ai croisé le dragon, il m'a dit qu'il avait capturé mes parents, car ils avaient une dette envers lui : ils ne lui avaient pas rendu les cristaux qu'ils lui avaient empruntés...

Niro l'écoute avec attention, jusqu'au moment où elle conclut :

— Je ne peux pas les libérer toute seule. J'ai besoin d'un humain. C'est pour cette raison que je me suis montrée à toi. Il faut que tu m'aides...

Il refuse catégoriquement.

— Tu veux que je les libère d'un dragon ? Ça ne va pas la tête ! C'est trop dangereux ! Il ne va faire qu'une bouchée de moi, voyons !

La licorne fronce les yeux.

Ayant peur pour ses parents, elle commence à s'énerver :

— Et dire que je suis venue te voir ! Avec tout ce que cela représente comme danger de se montrer à un humain !

Le garçon baisse la tête.

Elle a vraiment besoin d'aide, et elle a pris des risques, c'est clair...

Il commence à remettre en question sa décision, et se dit que si ses parents étaient à la place de ceux de la licorne, il aimerait qu'on l'aide à les secourir...

— C'est bon, décide-t-il. Je vais t'aider à libérer tes parents !

Rassurée, Bella vient frotter son museau contre sa joue.

— Allez, en route ! déclare Niro en grimpant sur son dos.

Et c'est seulement en plein vol qu'il se questionne :

— Mais au fait, comment fera-t-on pour le vaincre ? Et pourquoi as-tu besoin d'un humain ?

- 6 -

Dans la grotte du dragon

La licorne a atterri non loin du repaire souterrain du dragon...

À présent, Niro et l'animal fabuleux empruntent un chemin de pierre qui mène à une grotte dont l'entrée, faite de cristaux, illumine le chemin. Une forte odeur de pluie monte de cet endroit.

Malgré le danger, l'adolescent est émerveillé par l'endroit.

Bella ne comprend pas sa réaction : c'est tout de même le repaire du terrible dragon qui a enlevé ses parents !

Ils pénètrent dans la caverne tout en restant sur leur garde...

Au loin, au fond du passage qui descend sous terre, Niro entend des rugissements... Il commence à stresser à l'idée d'affronter la créature légendaire qui vit en ces lieux...

Il regarde l'épée qu'il tient dans sa main droite.

Cette lame s'appelle Frida.

Bella l'a fait apparaître avec sa corne.

Cette épée provient de la montagne même du trésor du dragon.

— Tu en auras besoin pour gagner le combat qui t'attend, a dit la licorne à Niro en la lui donnant. Elle seule est capable de tuer un dragon, mais, pour cela, elle doit être utilisée par un humain...

Ainsi armé, marchant vers le repaire de la terrible créature, Niro a l'impression d'être dans un de ses jeux vidéo.

Sentant à nouveau cette odeur de pluie et entendant, une fois de plus, le rugissement, il commence à avoir peur.

Et si je ne parvenais pas à la planter dans le dragon ? s'inquiète-t-il.

À côté de lui, la licorne est contente, car elle va pouvoir sauver ses parents. Mais elle est aussi stressée à l'idée de faire face à l'immense reptile volant.

Elle descend dans les profondeurs de la terre, suivie par Niro.

Au bout d'un long moment, le garçon aperçoit une caverne, éclairée par des cristaux, d'où il entend, à nouveau, les énormes rugissements. Le dragon est là qui dort profondément. Les rugissements ne sont autres que ses ronflements.

L'adolescent déglutit.

Qu'est-ce que ça doit être quand il est en colère..., se dit-il en tremblant de la tête aux pieds.

L'incroyable lézard volant est grand comme baleine. Ses écailles rouges, aux motifs verts, bougent légèrement. Sur le crâne, il a des cornes, aussi longues qu'un bras.

L'odeur de la pluie imprègne les lieux. Tout au bout de la grotte, les parents de Bella, qui ressemblent traits pour traits à leur fille, sont bloqués dans une cage de roche fondue. Ils ont l'air épuisé.

Quand elles voient Bella, les deux licornes adultes sont choquées, terrifiées à l'idée que leur fille combatte le dragon. Une lueur d'espoir chasse leur peur dès qu'elles posent le regard sur l'humain, armé de l'épée, qui l'accompagne.

À cet instant, le dragon ouvre les yeux. Il a entendu les pas des deux intrus. Sa tête se tourne vers eux et fixe Niro. Alors, il se lève en faisant trembler le sol.

- 7 -

La libération

La voix du dragon tonne :

— Qui es-tu ? Et que fais-tu dans ma caverne en compagnie de cette misérable licorne ?

Ses yeux, envahis de véritables flammes, fixent Niro avec rage.

Terrifié, l'adolescent ne bouge plus.

— Parle ! ordonne le dragon.

Déterminée à ce que cette effrayante créature meure, Bella pousse Niro du museau pour qu'il agisse.

— Vite ! Tu dois sauver mes parents !

Niro se reprend et dresse son épée.

— Je... je suis venu libérer les parents de mon amie. Et... euh... je suis armé !

En voyant Frida, le dragon n'est pas content.

— Que fais-tu avec cette lame, ici ? Comment oses-tu me menacer ?

— Ne l'écoute pas ! Il faut le combattre et le tuer, insiste la licorne. Sinon, il va nous dévorer.

Niro inspire, expire et, dans un souffle, déclare :

— Non, j'ai une autre solution !

Il s'avance et dit au dragon :

— Écoute, je ne veux pas te tuer. Et tu ne dois pas manger les parents de mon amie. Vous êtes tous des animaux fabuleux, et je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Si je te tue, toi, je le regretterai toute ma vie.

Le dragon a un sourire carnassier.

Il se tourne vers ses prisonniers.

— Très bien, tu ne me tueras pas. Mais, alors, comment vas-tu t’y prendre pour les libérer ?

Il s’approche du garçon, l’air menaçant.

Niro déglutit. Puis il prend son courage à deux mains.

L’épée toujours à la main, il s’avance vers l’immense reptile volant, le dépasse et s’approche de la cage de roche fondue où sont retenues les deux licornes. D’un coup de lame, il brise les barreaux de pierre.

Les parents de Bella sont très émus. Leur fille aussi. Ils ont tous eu très peur. Mais, à présent, ils sont très heureux de se retrouver. Pour fêter ça, ils se font un câlin.

— Merci infiniment, humain, de nous avoir sauvé la vie, dit la mère de Bella à Niro. Nous te revaudrons ça.

Le père se tourne vers le dragon :

— Et moi, je te remercie pour ton indulgence. Sache que nous te rembourserons notre dette.

Le dragon acquiesce, puis, abandonnant la confrontation, il quitte les lieux sans rien dire. Niro, lui, se sent heureux d’avoir pu aider une famille et de voir le bonheur dans leurs yeux.

- Épilogue -

La licorne dépose Niro chez lui où ils se promettent de se revoir.

L’adolescent rentre aussitôt dans sa maison et fait un câlin à ses parents.

— Vous m’avez manqué. Plus jamais je ne fuguerai ! Par contre, je sortirai beaucoup plus ! Cela fait beaucoup de bien !

Ses parents sourient, heureux de savoir que leur fils ne restera plus autant enfermé dans sa chambre. Il leur promet même de passer plus de temps avec eux !

Alors, Niro continue sa vie avec sa mère et son père, sans plus jamais fuguer. Et tous les dimanches, il met de côté sa console et ses jeux vidéo et sort dehors. Il ne va pas n’importe où. Il va dans la forêt, à la recherche de Bella pour la revoir et pour consolider leurs liens d’amitié.

Et voilà comment s’est créé l’amitié entre Niro et Bella.

FIN

LA PERSÉVÉRANCE DE LÉO

par

Ilyes B. et Kelyan P.

Chapitre 1

La farce du siècle

Léo et son cousin jouent à la console. Habillé d'un survêtement gris, d'une casquette et de claquettes, Léo est un adolescent de 16 ans. Son cousin s'appelle Ichem, mais son surnom est Mowgli. Il est surnommé comme ça, car *Le livre de la jungle* est son film préféré.

Mowgli est grand et fin. Il a de courts cheveux bruns et des yeux marron. Léo et lui aiment tous les deux jouer ensemble.

La chambre de Léo est une grande pièce dont les murs sont décorés de néons bleus et jaunes. On dirait qu'il dort dans un antre de super-héros. Sur les murs, sont fixées plusieurs affiches de ses programmes télé préférés. Un beau meuble, très spacieux, en face du lit de Léo, sert à poser la console, la télévision sur laquelle il s'amuse aux jeux vidéo et ses nombreuses figurines. À droite du lit, se trouve une grande armoire remplie d'habits.

Léo et Mowgli sont en train de jouer à *Force Nite*. *Force Nite* est un jeu vidéo où il faut éliminer ses adversaires – d'autres joueurs connectés au même univers – le plus rapidement possible.

Léo ressent un mélange de joie, de bonheur et de gaieté. Il regarde son cousin. Ses yeux brillent d'une étrange impatience. Il ne peut s'empêcher de lâcher un éclat de rire.

Mowgli fronce les sourcils.

— Eh ! Pourquoi tu rigoles ? Pourquoi tes yeux brillent comme ça ! Il s'interrompt. Sa manette ne fonctionne plus. En colère, il la mord !

— Mais ? Elle n'est plus connectée ? découvre-t-il.

Dans le jeu, son personnage arrête de bouger. Un autre joueur en profite pour l'éliminer. Léo se retient de ne pas éclater de rire. Pendant ce temps, Ichem essaye de comprendre pourquoi sa manette ne fonctionne plus tout en s'énervant. Puis il comprend.

Il se tourne vers Léo :

— C'est toi qui as déconnecté ma manette ! Encore une de tes farces ! Tu vas voir ce que tu vas voir !

Il s'empare de la console, et fait mine de vouloir la jeter.

Léo devient tout blanc. Effrayé, il ne bouge plus.

— Euh... S'il te plaît, calme-toi. Tu ne vas pas casser ma console ?
— Et alors ? fulmine Ichem. Qu'est-ce que ça peut faire ?
— Ça ne sert à rien, pour une si petite farce ! Surtout que ma console, elle vaut chère...

Ichem repose la console qu'il a dans les bras, et lève les mains.

— Tes farces sont débiles ! boude-t-il. Elles ne servent juste qu'à énerver les gens !

Léo baisse la tête. Les paroles de son cousin le rendent triste ; lui, il ne voyait pas les choses de cette façon : il était très fier de sa blague...

Alors, il lui reconnecte sa manette et, pour s'excuser, il lance *EA-Football*, le jeu préféré d'Ichem. Ce dernier est très content, mais il reste très énervé, car Léo lui a fait une blague pas drôle.

Léo écarte sa tristesse. Au moins, a-t-il réussi à s'excuser.

Il faut dire qu'il avait du mal à le faire auprès des bonnes personnes. Depuis son harcèlement à l'école primaire, il ne s'excusait plus du tout. Il avait peur, car, quand on le harcelait, il s'excusait tout le temps – croyant que le problème venait de lui. Et ses harceleurs continuaient de lui faire du mal. Depuis, ils ont été arrêtés. Mais, quand il faisait une bêtise, il n'osait pas s'excuser, car il croyait que le harcèlement recommencerait. Ses parents l'ont aidé : quand il fait une bêtise, il s'excuse et ils lui pardonnent.

— Je te pardonne, Léo, lui dit Ichem, bien conscient des épreuves passées de son cousin. Ne t'en fais pas, ce n'est qu'une blague.

Il tend les bras à son cousin et lui fait un câlin.

Et quand Léo lui lance *EA-Football*, Mowgli ajoute :

— Vraiment, merci Léo ! Grâce à toi, j'ai retrouvé le sourire !

Léo est heureux d'avoir redonné de la joie à Ichem. Tout à coup, ce dernier lui demande :

— Tu n'aurais rien reçu de spécial, dernièrement ?

— Non, pourquoi ? Je ne comprends pas...

— Non, non. Oublie, je n'ai rien dit.

— Eh ! Attends ! Tu ne me fais peur, là. Tu parles de quoi ?

— De rien, je t'ai dis. Ce n'est pas important.

— Pourquoi tu me poses la question, alors ?

— Tu es chiant, là, Léo !

— Pourquoi ? Je suis juste curieux, Ichem...

— Stop ! c'est bon ! Oublie ce que j'ai t'ai demandé. D'accord ?

* * *

La partie d'*EA-Football* se passe bien. Les deux garçons jouent dans la joie et la bonne humeur. Ils font match nul : 3 à 3. Mais Léo gagne aux pénaltys. Il n'en revient pas :

— Ichem, tu es censé être le plus fort et je t'ai battu, c'est fou !

Son cousin hausse les épaules.

— Arrête de te faire des idées, je t'ai juste laissé gagner.

À cet instant, Léo reçoit un message sur l'écran intégré à sa chaise extra-confort de gamer. Il clique sur « ouvrir », le lit et devient fou de joie.

— Ichem ! Ichem ! C'est du délire !

— Quoi, Léo ? Je sais que tu as gagné la partie...

— Non, Ichem, ce n'est pas ça. Je suis pris pour la *Force Nite* Super Cup.

— Vraiment ?

— Oui ! Écoute-ça !

Très surpris, ne revenant toujours pas du message qu'il a reçu, il lit :

« Bonjour Léo,

Nous avons bien reçu ta vidéo. Ton talent sur *Force Nite* est très remarquable, c'est pour cela que ton inscription à la FNSC est acceptée.

Rendez-vous ce 10 octobre 2025. 10 heures au LDLC Aréna pour les inscriptions officielles. D'ici-là, entraîne-toi bien !

Tu as du talent, mais, attention, il y aura les meilleurs joueurs du monde en compétition.

Mickaël Jonesone,
Directeur de la FNSC. »

Fou de joie, Léo lève les bras en signe de victoire :

— Trop cool ! Yesss !!!

Il se calme tout à coup :

— Mais ? Je ne me souviens pas de leur avoir envoyé une vidéo. Surtout pas avec le niveau que j'ai...

Ichem lui révèle avec un grand sourire :

— C'est moi. Je t'ai pris en vidéo en train de jouer à *Force Nite*, et je la leur ai envoyée, car tu es trop fort !

Mowgli est donc à l'origine de tout. Suite à l'envoi de la vidéo, les organisateurs ont automatiquement inscrit son cousin à la compétition. Au lieu d'être content de cette initiative, Léo est gêné.

— Je ne suis pas assez fort, Ichem..., dit-il. Je ne gagnerai jamais.

Toute joie l'a quitté. Il ne reste que des doutes en lui.

— Tu es fou, Léo ? Tu as le même niveau que plein de joueurs pro !

— Oui, tu as raison. Je vais y aller et je vais gagner !

Chapitre 2

L'entraînement

*Quelques jours plus tard,
LDLC Aréna, 10 heures,*

Dans une salle géante remplie d'ordinateurs, Léo est installé, au milieu de tous les participants, face à la scène où les organisateurs de la FNSC s'apprêtent à donner un discours. Tout le monde s'est inscrit, Léo y compris.

L'adolescent devrait être content, pourtant, il ne l'est pas.

J'aurais aimé que mon père m'accompagne..., pense-t-il.

Il le lui avait pourtant promis.

En apprenant que Léo était inscrit à ce tournoi, son père lui a dit :

« Je suis content pour toi, mon fils. »

Et quand Léo lui a demandé s'il viendrait avec lui, il était d'accord.

Et puis, le jour même, son père lui a annoncé :

« — Mon fils, je suis désolé. J'ai un imprévu. Je ne pourrai pas venir avec toi.

— Papa, tu ne peux pas me faire ça ! l'a supplié Léo. Tu m'avais dit que tu viendrais... »

Malheureusement, son père a secoué la tête et il est parti à son travail remplacer son collègue malade... Âgé de 38 ans, Frédéric, son père est routier dans toute l'Europe.

C'est toujours la même chose avec lui ! se désole Léo. *Il n'est jamais là...*

Il ressent un manque de lien paternel.

Fanny, sa mère, quant à elle, est cuisinière dans un restaurant à Monaco. En apprenant sa participation au tournoi de *Force Nite*, elle s'est montrée très, très, très fière de lui.

Quand il lui a demandé si elle viendrait, elle lui a répondu :

« Je suis désolée, mon fils, je ne peux pas venir. Le Prince de Monaco vient manger au restaurant, et je dois être là. »

Il en a été fort attristé, car il aurait voulu que sa mère le voie participer à la FNSC.

Ce n'est pas tout...

Timide, Léo jette un œil aux autres participants. Tous ont au moins la vingtaine d'années.

Au milieu de tous ces jeunes adultes, il se sent un peu petit... Pourtant, ils sont tous silencieux, stressés par la compétition à venir.

Les organisateurs arrivent sur scène. Ces deux hommes sont des frères jumeaux. Assez petits, ils ont de courts cheveux bruns et sont d'origine américaine.

Tout en se passant la parole, ils saluent les compétiteurs :

— Bonjour à toutes et à tous ! Bienvenu dans votre séance d'entraînement sur *Force Nite* durant laquelle vous pourrez vous adapter à l'équipement ! Vous allez devoir être très fort pour vous qualifier, alors profitez bien de ce temps pour vous améliorer !

Les participants sont super impatients. Ils veulent vite essayer l'équipement. Léo est, lui aussi, très excité par cette nouvelle.

* * *

Après le discours et la séance d'entraînement, Léo s'apprête à rentrer chez lui.

Très confiant, il n'a plus peur. L'adaptation à l'équipement s'est très bien passée et les joueurs pros, présents spécialement pour l'occasion, lui ont dit qu'il avait ses chances. Il a hâte que la compétition commence !

Un homme vient alors à sa rencontre. Âgé de 36 ans, il est assez grand. Habillé d'un survêtement, il a les cheveux marron et de jolis yeux bleus.

— Salut Léo, lui dit-il. Je me présente, je suis...

— Vous... vous êtes Bugha !

Léo le connaît très bien. Il est fan de lui ! C'est son idole !

Bugha est un ancien joueur pro de la FNSC. D'après les rumeurs, il paraît qu'il aurait cessé les compétitions, car il voulait passer plus de temps avec sa famille. L'adolescent est totalement d'accord avec cette décision, car cela prend du temps de s'entraîner et de participer aux tournois.

Cela le renvoie à l'attitude de son père et de sa mère.

Comment peut-il passer du temps avec eux s'ils ne sont jamais là...

Sa famille a de la chance d'avoir quelqu'un comme lui, se dit Léo en dévisageant Bugha.

— Vous... vous allez participer ? lui demande-t-il.

— Non, lui répond l'ancien joueur, j'ai été invité pour assister en VIP à cette journée d'officialisation des inscriptions. Je serai présent aussi pour regarder les matchs. Toujours en VIP ! Cela faisait longtemps que je n'avais pas assisté à la FNSC !

Ses yeux bleus se fixent sur l'adolescent.

— Écoute, j'ai flashé sur toi. Tu n'as que 16 ans si je ne me trompe pas, et tous les autres participants ont au moins la vingtaine. C'est quoi ton expérience sur *Force Nite* ?

Léo est très impressionné.

— Je joue depuis trois ans, répond-il, tout content. Je commence seulement à me lancer dans les compétitions. C'est un ami qui m'a inscrit...

— Waouh ! Je ne pensais pas que c'était ta première compétition quand je t'ai vu t'adapter à l'équipement ! Bon, dis-moi, est-ce que ça te dirait que je te transmette quelques techniques ?

— Vous... voulez m'entraîner ?

— Exactement !

Léo se croit en plein rêve.

Il commence à ne plus être triste à cause de l'absence de ses parents. Le grand Bugha va l'entraîner !

— Alors, allons-y ! déclare-t-il. Nous n'avons pas de temps à perdre !

Bugha sourit. Il adore sa détermination.

Chapitre 3

Mot de passe

Les jours suivants, Léo retrouve Bugha dans la salle de *Webedia*.

Webedia est un grand bâtiment consacré aux jeux vidéo avec plusieurs zones d'immersion. Bugha travaille désormais là. Pour lui, c'est le lieu idéal : il faut à Léo un entraînement complet pour obtenir plus de chances de gagner.

Bugha prépare l'adolescent à la modification des constructions. De son point de vue, stratégiquement, elles sont la clef pour gagner. Elles servent à se protéger et les modifier, pendant le jeu, permet de les adapter à la situation. Par exemple, un mur peut être transformé en fenêtre pour voir l'adversaire ou, à l'inverse, une fenêtre peut devenir un mur pour être à l'abri d'un tir ennemi.

Il lui fait travailler sa précision afin de bien tirer sur ses adversaires et le conseille sur ses choix d'équipement. Pour lui, il faut trois types de fusil : un de précision, un d'assaut et un à pompe.

Bugha lui donne aussi quelques techniques de rapidité.

Tout se passe bien jusqu'au jour où, au début d'un nouvel entraînement, Bugha ne réussit plus à allumer le PC sur lequel il entraîne Léo.

Après avoir insérer son mot de passe habituel, l'écran indique : « Mot de passe incorrect. »

— Comment ça « mot de passe incorrect » ? s'étonne l'ancien champion de *Force Nite*.

Il réfléchit.

— J'ai dû oublier une majuscule...

Il saisit à nouveau son code, mais le résultat est le même.

Ses yeux se froncent.

— Pourquoi, ça ne marche pas ? s'agace-t-il en essayant des milliers de combinaisons différentes.

À côté de lui, une main devant la bouche, Léo se retient de rire.

L'ancien joueur tourne un regard soupçonneux vers lui.

— Léo..., gronde-t-il.

— Euh... Oui ? fait genre de ne rien savoir Léo.

— Tu ne saurais pas ce qu'il se passe, par hasard ?

Alors, l'adolescent lui explique qu'il est allé dans ses paramètres pour changer le mot de passe histoire de lui faire une farce.

Le visage de son entraîneur rougit de colère.

— Tu te fiches de moi ? Je te préviens, si tu me refais un coup pareil, je ne t'aiderai plus !

— Je suis désolé pour la farce, lui dit Léo d'une petite voix triste. Je voulais juste rigoler pour nous mettre dans une bonne ambiance. Je ne pensais pas que tu le prendrais mal...

— Ah ? OK., acquiesce Bugha en recouvrant le sourire. Je te pardonne. C'est juste que je suis anxieux pour toi. Je veux que tu remportes la compétition, tu sais...

— Oui, je sais. Et je vais rester concentré, maintenant. Promis.

À la fin de leur journée à *Webedia*, Bugha adresse au garçon un grand sourire de satisfaction.

— C'est bien Léo. Depuis que je t'entraîne, tu n'as fais que t'améliorer.

L'adolescent est soulagé.

— Merci Bugha. J'ai bien fait d'avoir accepté ta proposition.

— Ce n'est tout : je pense que tu es prêt !

— Yes ! s'exclame Léo en levant le poing, enthousiaste à l'idée d'être paré à remporter la *Force Nite Super Cup*.

Chapitre 4

Excès de confiance

La salle géante où Léo et les autres participants de la *Force Nite* Super Cup passent les qualifications est toujours aussi magnifique. Très grande, emplie de lumière, elle est recouverte de dorures. Tous les trophées *Force Nite* des années précédentes sont exposés en son centre.

Dans cette ambiance très immersive, la foule se déchaine à chaque victoire des joueurs. Présent dans le public, Ichem ne fait que crier pour encourager son cousin.

— Allez Léo ! Allez ! hurle-t-il. Tu es le meilleur ! Tu vas gagner, c'est toi le plus fort !

Stressé par l'enjeu, Léo ne cesse de trembler. Il fait des fautes d'inattention, rate ses modifications de constructions pour échapper aux autres joueurs et son avatar manque, plusieurs fois, d'être tué.

Heureusement, Bugha est là, derrière lui, qui l'encourage et le conseille.

Finalement, Léo élimine le dernier joueur, gagnant le cash prize, une bourse d'argent qui lui permettra de s'acheter du matériel qu'il pourra utiliser lors des prochains affrontements, et finissant dans le top 1 grâce à une victoire royale.

Bugha saute de joie en voyant son poulain obtenir d'aussi belles performances ! Léo lève les bras en signe de victoire. Qu'est-ce qu'il est heureux d'avoir gagné !

Pendant ce temps, les joueurs éliminés se montrent jaloux de sa victoire, car il est plus jeune qu'eux.

Enthousiaste, Léo les nargue.

Bugha lui donne une tape amicale dans le dos.

— Je suis fier de toi, mon petit ! Tu n'es pas trop stressé pour la suite ?

Fier de lui, oubliant son état d'esprit au début des qualifications, l'adolescent bombe le torse :

— Non, car je sais que je vais gagner ! Je suis le meilleur !

Son entraîneur fronce les sourcils.

— Arrête d'être trop confiant. Si tu sais garder la tête froide, ça va le faire. Mais si tu te crois le meilleur, tu n'y arriveras jamais. Être trop

confiant, c'est sous-estimer ses adversaires. Moi-même, j'ai été trop confiant et j'ai perdu, alors que l'année d'avant, je l'avais emporté haut la main !

Léo acquiesce.

— Oui, tu as raison. Si je veux gagner, il me faut être confiant, mais pas trop. Je ne dois pas négliger l'envie de victoire des autres. Ni leur force.

Ichem s'approche de lui.

— Tu es trop, trop fort, le félicite-t-il en lui tendant la paume de main. Comment tu as trouvé ce niveau ? C'est incroyable !

Le jeune vainqueur lui tape dans la main en lui répondant :

— Merci ! C'est grâce à mon catch, Bugha !

D'un air malicieux, Mowgli lui propose :

— Si tu veux, je t'entraîne, mais tu me donnes 7 millions si tu gagnes !

Il ne laisse pas son cousin le temps de lui répondre. Il éclate de rire et lui dit :

— Je plaisante ! Mais, j'aimerais bien jouer avec toi pour t'entraîner...

— Ce n'est pas la peine, lui renvoie Léo.

— S'il te plaît, Léo... Je suis fort, pourtant, non ?

— Non ! Désolé, mais j'ai déjà un coéquipier pour m'entraîner.

— Pff ! Tu fais le malin, juste parce que tu es qualifié à ta *Force Nite Super Cup* !

— Non, c'est juste que tu n'as pas le niveau, et tu le sais très bien !

— Oui, mais je suis quand même fort, non ?

— Non ! Et arrête de forcer !

Triste, Ichem se détourne de son cousin et s'en va.

— T'es pas gentil, Léo. Et injuste. C'est moi qui ai tout fait pour que tu sois ici et tu me rejettes...

Se rendant compte de la dureté de ses propos, Léo tend la main vers lui pour le retenir.

— Non, Ichem, ne pars pas !

Mais, vexé, son cousin s'en va, sans un mot.

* * *

Lors des parties suivantes, Léo affronte différents joueurs, tous plus âgés que lui. Il joue stratégique en posant des pièges, ce qui lui permet

de l'emporter. Quand ses adversaires se font avoir, ils sont légèrement tristes, mais ce n'est pas très grave pour eux de perdre : il n'y a que les meilleurs qui accèdent à la finale, et être éliminé par les meilleurs, c'est valorisant...

Bugha, lui, est toujours aux côtés de Léo. Il lui indique des informations capitales : quand la tempête arrive et qu'il faut s'en protéger, quand un adversaire est sur le point de surgir. C'est alors à Léo de réagir correctement.

Et il s'en sort très bien, il enchaîne les victoires !

Néanmoins, il est triste : il aurait aimé que son père et sa mère soient présents. Certes, ils sont fiers de lui, mais ils sont trop pris par leur boulot pour venir à ses différentes parties de qualifications. Il en est très malheureux, mais il ne le leur montre pas.

Pour autant, l'ambiance de la compétition le rend très dynamique et la joie prend le dessus sur sa tristesse. Il ne se laisse pas aller et va, à chaque fois, chercher la victoire.

Malheureusement, Ichem ne vient plus le soutenir.

Il lui manque et Léo s'en veut de l'avoir blessé.

Il n'aurait pas dû lui parler comme il lui a parlé, ni lui tenir ces propos, car il aime son cousin. En plus, s'il est ici, c'est grâce à lui.

Je vais lui envoyer un message pour m'excuser, décide-t-il.

Il prend son téléphone et lui écrit : « Salut Ichem, c'est Léo... Je suis vraiment désolé. Je n'aurais jamais dû te dire que tu ne servais à rien. Tu es très important pour moi. Je te présente mes excuses... »

Chapitre 5

La panique

Léo est en finale !

Dans les gradins, la foule est déchaînée : « Allez, Léo ! hurle-t-elle. Ça va le faire, tu es le meilleur ! » Les perdants, qu'il a éliminés, sont là aussi pour supporter le lycéen de 16 ans qu'ils ont surnommé Le Killer.

Léo s'est excusé auprès de ses adversaires. Avec l'adrénaline, il s'est lâché et les a nargués. Il n'aurait pas dû... Il a bien fait. Ce ne sont pas de mauvais perdants. Ils le soutiennent et comptent bien l'aider à remporter la finale.

C'est magnifique, cet esprit de jeu !

Les autres finalistes, quant à eux, le regardent avec méfiance et avec crainte. Pour son âge, l'adolescent est très fort. Il l'a prouvé en éliminant 22 adversaires sur 100 ! En grandissant, il aura encore plus d'expérience... Une légende de *Force Nite* est en train de naître, et ils le savent.

Bugha est fier de lui, mais Léo est triste...

Se méprenant sur les raisons de cet état d'esprit, son entraîneur lui met la main sur l'épaule et lui dit :

— Ne stresse pas, mon champion, le plus dur est passé. À présent, la confiance est en toi. La partie sera très simple : tu n'auras qu'à récupérer des équipements légendaires et poser des pièges qui infligeront des dégâts à tes adversaires. Tu maîtrises. Et puis, regarde autour de toi, tous ces gens sont là pour t'encourager. Ils croient en toi ! Bien sûr, n'oublie pas de rester vigilant. Rien n'est encore gagné, tu le sais.

Léo devrait en être flatté, mais il ne regarde par ses supporters. Ça n'a pas d'intérêt, car il est seul : il a zéro nouvelle de sa famille qui n'est même pas présente parmi le public. Comme toujours, son père et sa mère n'ont pas pu se rendre disponibles. Quant à Ichem, il n'a pas répondu à ses excuses et Léo est certain d'avoir perdu son amitié...

Il peut réussir à remporter cette finale, il le sait. Mais à quoi bon si Ichem ne la partage pas avec lui ? S'ils ne sont plus amis...

— Merci Bugha d'être fier de moi, répond-il avec tristesse.

Les organisateurs donnent le top départ de la finale.

La partie commence !

Les joueurs se retrouvent, chacun, dans une ville – *Tilted Tower, Salty Spring, Plesant Parc*. Ils stressent. Ils savent que leur plus difficile adversaire sera le Killer !

Mais, pas du tout motivé, trop préoccupé par l'absence de sa famille et de son cousin, Léo n'est pas du tout à son niveau.

J'ai fait une bêtise..., ne cesse-t-il de se dire.

* * *

Léo joue mal. Il tire à côté et loupe toutes ses modifications pour se défendre. Ses pièges sont mal placés et ne servent à rien. Il manque, même, à plusieurs reprises, d'être éliminé par ses adversaires !

Dans le public, c'est la consternation : leur joueur favori – la révélation de ce tournoi ! – ne durera pas longtemps ; il ne peut que perdre !

— Léo, qu'est-ce qu'il se passe, bon sang ? s'inquiète Bugha dans son oreillette. Tes édits et ta précision sont beaucoup plus faibles que d'habitude !

Devant l'absence de réponse de son champion, il comprend que quelque chose ne va pas.

— S'il te plaît, concentre-toi. Mets tes problèmes de côté sinon tu vas passer à côté de la victoire. Tous tes efforts pour arriver jusqu'ici n'auront servi à rien. Focus-toi sur ton jeu !

Il conclut :

— Le travail paye, mon petit ! Et c'est aujourd'hui le grand jour pour tout ramasser ! Tu ne dois pas te rater.

— D'accord, dit Léo à son catch. Tu as raison. Je ne suis pas arrivé jusqu'en finale pour rien. Je vais leur montrer mon potentiel !

Chapitre 6

La finale

Léo s'est mis dans sa bulle et s'est focalisé sur son jeu. Il enchaîne les éliminations de ses adversaires qui ont, tous, très peur de tomber sur lui. Tout fonctionne très bien. La fluidité de jeu du garçon et sa précision font des ravages. Aucune de ses balles ne rate sa cible.

Dans le public, ses supporters sont sous le choc : ils n'ont jamais vu un tel niveau ! Soudain, c'est la stupeur...

Sur l'écran, l'avatar de Léo ne bouge plus.

Léo fixe avec consternation sa manette.

Elle ne veut plus fonctionner !

Il jette un œil au jeu : il est en plein *fight*, et son personnage est à découvert. S'il ne bouge pas, ce sera la défaite assurée ! Il appuie sur les touches de sa manette, la secoue dans tous les sens, mais rien ne se passe.

— Pourquoi ça arrive maintenant et à moi ? gémit-il, catastrophé. Pourquoi ça n'arrive pas à un autre ? Ce n'est pas juste...

Tout est perdu...

Soudain, Ichem arrive vers Léo, très déterminé, avec une manette à la main. Il la lui donne.

— Tiens, prends-la. J'avais prévu cette manette, car je pensais jouer avec toi, après la compétition.

Heureux de voir son cousin, Léo ne bouge pas.

— Merci Ichem d'être venu. Je me sentais tellement seul...

— Alors, ne perds pas de temps et reprends le jeu. Tu vas réussir, tu as passé le plus dur !

Son cousin lui adresse un grand sourire et ajoute :

— Ah ! regarde là-bas. Il n'y a pas que moi qui suis venu. Il y a tes parents. Tu n'as pas dû les voir, car ils sont en VIP. Les organisateurs les ont placés là quand ils ont appris que c'est ton père et ta mère. Je leur ai dit de venir, car c'était très important pour toi que tu aies une présence familiale.

Léo manque de s'effondrer de joie, et fait signe de la main à ses parents qui lui rendent son geste.

— Je suis très fière de toi ! lui crie sa mère.

— Allez, ne perds pas de temps, fiston ! ajoute son père. Et extermine tes adversaires !

Épilogue

Grâce à l'intervention de son cousin, et pour la grande fierté de ses parents et de son entraîneur, Léo remporte la *Force Nite* Super Cup. Il devient super connu et écrit même un livre de techniques pour réussir à gagner à ce jeu. Ainsi qu'un autre ouvrage pour réussir à sortir des écrans, car il y a plein de choses à faire à l'extérieur de chez soi : par exemple, des balades en pleine nature, des sorties avec les amis. Ces livres sont offerts gratuitement dans tous les magasins. Léo ne voulait pas faire de bénéfices sur leurs ventes, et, au moins, ainsi, ils seront à la portée de tout le monde.

Avec sa récompense, Léo s'achète plein de nouveaux équipements, plus puissants, et fait plusieurs dons à des associations. Pour lui, l'entraide est importante, et il y a tellement de gens dans le besoin...

Bugha devient son manager. Quant à ses parents, ils sont beaucoup plus présents et plus proches de leur fils, car il a été trop souvent sans eux pendant son enfance.

De son côté, Ichem s'est lancé dans *Force Nite*. Léo l'entraîne et leur amitié devient encore plus forte. Tous deux sont fidèles l'un envers l'autre.

Léo, inconnu qui jouait juste pour le plaisir, est devenu un joueur pro en moins d'un an...

FIN

LES OPPOSÉS S'ATTIRENT TOUJOURS

par

Célia V. et Eva B.

avec la participation d'Enzo S.

- 1 -

Athènes, Grèce,

Brigitte est toute joyeuse. Elle regarde le coucher de soleil en écoutant de la musique. Émerveillée par ce moment, elle sourit. Alors, elle se lève et danse. Femme de 32 ans aux longs cheveux et aux grandes oreilles, Brigitte porte, aujourd'hui, un t-shirt d'une marque sportive avec un pantalon classique et des chaussures de sport.

Non loin d'elle, des arbres bougent un peu, de gauche à droite, avec le vent. Ils semblent danser avec Brigitte...

Soudain, deux personnes cagoulées lui mettent un sac sur la tête !

Plongée dans le noir, devenue, aveugle, Brigitte panique. Elle tremble, elle pleure. Elle a du mal à respirer.

— S'il vous plaît, tente-t-elle de crier à travers le sac, laissez-moi partir ! Je ne vous ai rien fait. Au secours ! Aidez-moi !

Mais ses ravisseurs cagoulés ne disent rien.

Ils l'entraînent vers une camionnette et l'emmènent vers un entrepôt vide où...

Brigitte se réveille en sursaut, transpirant de tout son corps.

Elle se lève et fonce vers la salle de bain pour se laver et pour oublier ce cauchemar.

Elle n'est pas surprise. Elle le fait toutes les nuits.

Et si tout ça, un jour, se réalisait vraiment ? pense-t-elle, un instant. *Et si je me faisais vraiment enlever ?*

À cette idée, Brigitte se sent essoufflée. Son cœur bat de plus en plus vite. Une nouvelle crise d'angoisse la prend.

Il faut que j'essaye de me calmer...

Elle respire lentement et, petit à petit, se détend.

- 2 -

Sa douche prise, Brigitte s'habille. Puis, elle prépare son café et son sac avec ses clefs de voiture et de maison.

Devant sa tasse fumante de café, elle pense à sa journée de travail :

J'espère que ça va aller. Je suis toujours très fatiguée à cause de ce sale rêve...

Oui, ça ira, elle le sait. Elle en a l'habitude. Ce cauchemar dure depuis plusieurs mois déjà.

Tout comme elle sait à quoi ressemblera sa journée.

Elle arrivera à son entreprise, ouvrira les volets, allumera les ordinateurs, préparera tout ; elle dira bonjour à ses employés quand ils arriveront, et, en fin de journée, elle les saluera quand elle partira après leur avoir donné les consignes pour s'occuper de la fermeture.

Après le boulot, elle fera son sport, puis elle rentrera chez elle. Alors, elle ira se doucher. Ensuite, elle se posera sur son canapé pour regarder la télévision tout en mangeant.

Ma journée passera très vite, songe-t-elle avant de ressasser : Tant mieux, je suis très fatiguée. Tous ces cauchemars n'aident pas...

Puis, elle ira dormir...

... et refera ce cauchemar.

Elle avale son café, prend ses clés et son sac de travail, et quitte son logement.

J'en ai marre ! dit-elle, avec lassitude, en fermant la porte d'entrée. Je ne réussis plus à bien dormir ! J'aimerais tellement avoir des nuits paisibles. Sans crises d'angoisse. Sans cauchemars. Et puis, ma vie est toujours la même ! Il n'y a rien qui change ! Qu'est-ce que j'aimerais rejoindre mes amis ! Qu'est-ce que j'aimerais avoir un amoureux. Et, peut-être avoir une grande famille avec un mari tendre et agréable...

- 3 -

Brigitte rentre à 18 h 30 après une heure trente de gymnastique qui a eu un effet relax sur elle. Elle est très fatiguée, mais elle se sent bien. Pendant son sport, elle a pu se détendre.

Sa journée de travail s'est bien passée.

La routine, se dit-elle en sentant l'eau chaude de la douche couler sur sa peau. Toujours la routine...

Elle en a ras-le-bol de toujours faire la même chose !

Je ne vis jamais rien, se désespère-t-elle en quittant la douche.

Elle se sèche puis se rend dans la cuisine pour préparer son repas.

Elle repense alors à ses amies, Anne-Sophie qui est banquière et Libera qui travaille dans un café. Qu'est-ce qu'elles lui manquent !

Elle ouvre son ordinateur et regarde le prix des billets d'avion dans l'idée, un jour, de les rejoindre. Elles habitent en France, à Paris, en face de la Tour Eiffel...

— Oh ! Purée, la Visio ! s'écrie Brigitte.

Elle se connecte et se dépêche de rejoindre la discussion avec ses amies. Tous les mercredis soirs, c'est Visio avec eux.

Anne-Sophie et Libera sont là qui l'attendent. Heureuses de se retrouver, elle parle, chacune leur tour de leur journée.

Brigitte est heureuse de les voir, mais elle reste très malheureuse au fond d'elle, car ses amies habitent tous loin d'elle.

— Pourquoi as-tu l'air si triste ? remarque Anne-Sophie.

— Vous me manquez tellement, lui dit-elle, les larmes aux yeux.

— À nous aussi, tu nous manques tellement. On voudrait te voir pour passer une journée ensemble...

— Et si vous veniez passer un week-end chez moi ? leur propose alors Libera. Vous en pensez-quoi ?

— Oh oui ! Avec plaisir ! accepte Brigitte, super heureuse.

Elle va enfin revoir ses amis !

Un sourire apparaît sur son visage et sur celui d'Anne-Sophie.

Joyeuses, les trois amies commencent à préparer le planning de leurs journées.

- 4 -

Le week-end est enfin arrivé ! Brigitte l'attendait avec impatience.

L'avion a décollé. Il vole au-dessus de l'Europe, direction la France ! Brigitte est, à la fois, très contente et stressée d'aller voir ses amies. Elle angoisse. Et si elles ne voulaient plus d'elle ?

Cela fait tellement longtemps qu'elles ne se sont pas vues en vrai !

Peut-être que je ne leur plairai plus ? se dit-elle. *Mais, non ! Qu'est-ce que j'imagine !*

Elle s'oblige à se calmer en écoutant de la musique.

Dans l'avion, l'ambiance est calme et apaisante.

Brigitte tourne son regard vers le hublot. Elle contemple les nuages, l'aile de l'avion, la mer tout en bas avec un petit bout de terre...

Comme c'est beau, se dit-elle. *J'ai beaucoup de chance de voir ça...*

Emportée par sa musique, Brigitte commence à fredonner.

Son voisin, assis à sa gauche, lui dit alors :

— Oh ! J'aime trop la chanson que vous écoutez ! Elle est super !
Je la mets quand je m'ennuie ou pour me détendre...

Elle lui sourit :

— Oui, elle est incroyable. Elle m'apaise beaucoup, moi aussi. Elle me fait penser à mes amies.

Brigitte prend le temps de regarder son voisin de siège. Focalisée sur ses pensées, elle n'avait pas fait attention à lui. C'est un beau brun, avec des lunettes, qui a l'air grand. Il a les yeux bruns et un début de barbe. Il porte un jogging et un sweat.

Il était en train de lire un livre avant de lui adresser la parole.

— J'aime beaucoup lire, moi aussi, lui dit-elle.

Il lui sourit en retour.

— La lecture, ça me porte dans mes pensées, explique-t-il. Et c'est agréable, c'est comme si j'étais dans un petit cocon.

Ils commencent à parler de livres et de musique, puis de leur vie.

Valentin vit au sud d'Athènes. Il monte sur Paris pour le travail. Il bosse comme acteur. Quand il apprend que Brigitte est cheffe d'une entreprise très connue en Grèce, il est impressionné. Il a une vie différente d'elle, mais il trouve son organisation incroyable.

— On a beaucoup de points communs, lui dit-elle. J'aime beaucoup regarder des films, également. Et quel métier incroyable que celui d'acteur !

Ce Valentin lui plaît beaucoup. Il lui plaît physiquement et, pour l'instant, elle aime sa mentalité. Il a l'air d'un garçon gentil, aimable et à l'écoute.

On dirait un gentleman qui prend soin des autres..., pense Brigitte en rougissant.

- 5 -

Paris, France,

Pendant son week-end parisien, Brigitte est allée voir la tour Eiffel avec Libera et Anne-Sophie. Ensemble, elles ont été au cinéma et elles ont

bu un café en terrasse. Puis elles sont allées sur les Champs Elysées. Brigitte a mangé des tomates avec de la Burrata, un fromage italien. Elle s'est régälée d'un ragoût préparé par Anne-Sophie, grande fan de cuisine.

Toutes les trois se sont raconté des potins sur leurs autres amis d'enfance et des secrets. Elles se sont connues au collège puis elles ne se sont plus quittées jusqu'à ce que Brigitte parte en Grèce. En effet, là-bas, les professionnels sont de meilleurs experts dans la technologie. Et c'était important pour l'entreprise qu'elle souhaitait monter. Malheureusement, à Athènes, elle ne s'est jamais faite d'amis : elle a toujours trouvé les habitants hautains...

Entourée de ses amies, Brigitte se sent moins seule. Pourtant, elle a la tête ailleurs. Elle ne cesse de penser à l'homme charmant qu'elle a rencontré dans l'avion.

J'espère le revoir à mon retour... Je pourrais lui proposer un restaurant une fois que nous serons à Athènes...

Elle se prend à rêver qu'elle le croise sur les Champs Elysées. Quand il la verrait, il sourirait puis il avancerait vers elle. Elle, elle le rejoindrait avec un grand sourire, et ils iraient boire un café en terrasse sous un beau soleil.

Ses amis se rendent compte qu'elle a les pensées ailleurs.

— Brigitte, je ne te sens pas avec nous... Qu'est-ce qu'il se passe ? lui demande Libera.

— C'est vrai ça, ajoute Anne-Sophie. Qu'est-ce que tu ne nous dis pas ?

— Je... J'ai rencontré un homme dans l'avion et je... Il me plaît vachement !

— Oh, mais c'est super ! Pourquoi tu ne nous l'as pas dit avant ?

— Ben, parce que c'est juste une rencontre dans un avion... Il y a très peu de chance que je le rencontre à nouveau...

— Qui sait ? Tu vas peut-être le revoir dans l'avion qui te ramènera à Athènes, lui dit Libera.

Anne-Sophie approuve avec un clin d'œil :

— Le destin fait toujours bien les choses.

— Oui, c'est vrai, acquiesce Brigitte, le sourire rêveur. J'espère que le destin sera à la hauteur, cette fois.

Puis, vient la fin du week-end et Brigitte doit reprendre l'avion pour rentrer en Grèce.

La jeune trentenaire est triste. Elle espère revoir ses amies, bientôt. Avec la distance et leur travail, ce n'est pas souvent qu'elles peuvent vivre un tel week-end ensemble... Pour autant, elles se promettent de se revoir dès qu'elles le pourront et de ne jamais s'oublier.

Quand elle monte dans l'avion, Brigitte oublie, un instant, ses amis : elle espère revoir Valentin. Alors, elle le voit : il est là, à deux ou trois rangées d'elle.

- 6 -

Athènes, centre-ville,

Brigitte rejoint *La Caverne* un bar situé non loin du bel appartement où elle vit. Il s'agit d'un grand bar avec un karaoké et où joue une troupe de musiciens. De nombreux serveurs servent les clients.

Pour éviter de stresser, la jeune femme écoute le groupe de musique jouer.

Après qu'ils aient à nouveau échangé dans l'avion, Valentin lui a proposé ce rendez-vous pour faire plus ample connaissance. Brigitte en a été ravie. Elle voulait tellement le revoir en dehors de l'avion !

Elle s'est installée dans le fond de la salle pour être tranquille. Elle s'est vêtue, pour l'occasion, d'une belle robe noire avec des escarpins et un sac assortis. Sortir ainsi pour rencontrer quelqu'un qu'elle ne connaît pas vraiment, c'est nouveau pour Brigitte. De plus, d'habitude, à cette heure-là, elle est posée dans son lit et regarde des séries avec un bon café.

Un changement qu'elle vit bien. Elle en avait assez de sa routine.

En jetant un œil à l'heure, elle voit que Valentin est en retard de 10 minutes. Elle stresse.

Et s'il ne venait pas ? Et s'il avait changé d'avis et qu'il ne voulait plus me voir ? Non, je me fais des idées. Il a dû avoir un problème. Sa voiture est peut-être en panne...

Enfin, il arrive.

15 minutes de retard..., remarque-t-elle.

Cela lui déplaît un peu. Elle déteste les personnes en retard. Ces gens-là sont bizarres pour elle. Elle-même ne l'est jamais. Elle ne supporte pas ça ! Ça la fait beaucoup stresser.

Valentin est vêtu de jeans noirs, d'une veste de costume et d'une chemise blanche. Dès qu'il la voit, son regard pétille et il lui sourit.

Brigitte le trouve très beau. Elle en a des papillons dans le ventre.

Elle sourit à son tour.

Ils se saluent puis commandent un verre.

— Je suis désolé, dit ensuite Valentin, j'ai été retenu au boulot. Ensuite, j'ai dû aller me préparer.

— Oh ! D'accord. J'ai eu un peu peur, je t'avoue. J'ai cru que tu n'allais pas venir.

— Ne pas venir ? Oh non ! Pour rien au monde je n'aurais manqué notre rendez-vous !

Alors, le temps file et ils discutent de leur famille, de leur travail, de tout et de rien. Ils vont chanter au karaoké puis danser au rythme des chansons du groupe de musiciens. La soirée s'enchaîne avec des rires et de la complicité. Que demander de plus ?

- 7 -

Après leur rendez-vous, Brigitte et Valentin se sont revus régulièrement, faisant souvent des sorties : au cinéma, au restaurant ou dans des parcs. Pendant ces moments-là, ils discutent beaucoup.

Brigitte est contente de leurs rendez-vous. À chacun d'entre eux, elle veut revoir Valentin, et, à chaque fois, elle n'est pas déçue. Il se montre toujours très gentil et très galant : il lui tient la porte, lui porte son sac...

Désormais, grâce à ces rendez-vous réguliers, Brigitte passe de super bonnes journées. Au travail, elle est joyeuse et épanouie. Elle aime ce travail, mais elle a hâte que la journée se termine. Comme ça, elle peut vite rentrer chez elle pour s'apprêter et partir retrouver Valentin.

Elle est fatiguée, car son entreprise lui demande de s'investir beaucoup et elle a peu de moments de repos dans sa journée. Et, quand elle rentre chez elle, Brigitte ne veut pas aller dormir. Elle veut continuer de voir Valentin, de lui parler.

Elle a trouvé l'homme parfait !

Bien sûr, il a cette horripilante habitude d'être en retard. Il lui donne rendez-vous à 20 heures et il arrive à 20 heures 15. Et elle doit l'attendre désespérément pendant 15 minutes ! Une horreur !

Toutefois, elle ne s'attarde plus sur ce qui est, à ses yeux, un défaut. Valentin est galant. Il est gentil et lui remonte le moral quand elle ne va pas bien. Il est très drôle, mais il est sérieux quand il le faut.

- 8 -

Au travail, dans son bureau, Brigitte est rêveuse. Heureuse, épanouie, elle sait qu'elle va retrouver Valentin, chez elle, en rentrant.

En plus, songe-t-elle, depuis qu'il est avec moi, je ne cauchemarde plus. Il me fait beaucoup de bien dans ma tête. Même s'il a ses défauts...

Elle baille.

Certes, elle ne cauchemarde plus et son sommeil aurait dû s'améliorer, mais, voilà, elle continue de mal dormir, car Valentin prend toute la place dans le lit et toute la couverture... Ce qui n'est pas bien grave, car elle l'aime.

Ils continuaient à se voir jusqu'au jour où Valentin l'a emmenée à *La Caverne*.

Nous nous sommes posés, se souvient-elle. Nous avons parlé de choses et d'autres, comme à notre habitude. Et là, il m'a demandé : « Et si on habitait ensemble ? Faire une heure de route, tous les jours, ça m'embête. Et comme ça, on pourra toujours être ensemble... »

Valentin souriait, mais le stress se lisait sur son visage. Il avait peur de sa réponse. Elle, elle était super heureuse. Elle n'en revenait pas : elle-même voulait le lui demander, mais elle n'osait pas. Elle en a eu des frissons. Super contente, elle lui a répondu spontanément : « Oui, avec plaisir ! Je voulais te poser cette question, je t'aime tellement ! »

Il s'est levé, fou de joie et lui a annoncé : « Je prépare mes affaires, je vends ma maison et je viens chez toi ! »

« Avec plaisir » n'a-t-elle su que redire avant d'ajouter « mon chat »...

Valentin a rougi avant d'hésiter et de lui dire qu'il avait juste une crainte : celle de ne pas être à la hauteur de Brigitte...

— Mais si, tu seras à la hauteur, l'a-t-elle rassuré. Ne t'inquiète pas...

Alors, il s'est avancé vers elle, lui a mis la main sur la joue et il l'a embrassée. Elle se souviendra de ce baiser toute sa vie.

Cessant de rêver, elle se concentre sur son travail, avec une seule hâte : rentrer chez elle pour voir Valentin.

- 9 -

Brigitte refait le même cauchemar, mais, cette fois, un détail change... Pendant qu'elle est enlevée, elle appelle Valentin pour qu'il vienne la protéger.

Sauf que Valentin, toujours en retard, n'arrive pas. Alors, elle est emportée par les hommes, habillés en noir et cagoulés.

Au moment où la camionnette démarre, Valentin apparaît. Il court pour la rattraper. Mais il ne réussit pas. Il est trop tard...

Brigitte se réveille en sursaut.

Déstabilisée par le retour de ce cauchemar et la présence de Valentin dedans – ou, plutôt, son absence, car, comme toujours, il était en retard –, elle se rend dans la salle de bain.

Là, elle prend une bonne douche.

C'est alors que, dans le sac noir de son amoureux, elle découvre des habits noirs. Les mêmes que ceux portés par ses ravisseurs dans son mauvais rêve... Il y a même une cagoule...

D'abord intriguée par la présence de tels vêtements dans le sac de son amoureux, Brigitte est prise, ensuite, d'un moment de panique.

Et si mon rêve allait se réaliser ? pense-t-elle. Et si Valentin voulait m'enlever ?

Elle et lui vivent désormais ensemble. Tous les vêtements de son compagnon sont désormais dans sa garde-robe.

Choquée, elle se demande si ce sont bel et bien les habits de Valentin.

Ce... ce n'est pas possible. Nous avons une vie parfaite à deux...

Une vie tellement paisible où Valentin est tellement attentionné quand elle rentre de ses longues journées de travail. Le repas est prêt et il l'attend pour manger. Il la masse quand elle a mal au dos. Quand il n'est pas là, il lui laisse de petits mots.

Je me sens tellement bien à ses côtés... Même s'il est, quand même, très différent de moi...

Ce dont elle s'est vite rendu compte.

Il est toujours aussi souvent en retard quand ils se donnent rendez-vous à la sortie de son travail, il ne range pas ses affaires. Il ne fait pas tout de suite la vaisselle. Il mange dans le canapé.

Ce qui a le don de l'énervé.

Il ne me ressemble pas du tout, songe-t-elle en fixant le sac.

Elle décide d'aller le voir pour savoir ce qu'il fait avec ces vêtements noirs de kidnappeurs.

Valentin dort toujours. Il n'a pas du tout réagi au cauchemar qu'elle a fait, ce qui l'attriste.

Il n'en a rien à faire de moi...

Elle regarde autour de leur lit. Le bazar règne dans leur chambre à cause de lui : il laisse toujours tout traîner !

Agacée, Brigitte le secoue.

Encore dans les vapes, Valentin ouvre les yeux. Il s'énervé : il dormait bien et voilà qu'elle le réveille !

Elle lui montre les habits noirs et la cagoule.

— Pourquoi tu as ces vêtements-là avec toi ? Ce sont les mêmes vêtements que dans mon cauchemar !

— Ce sont mes vêtements de travail, ma chérie, voyons...

— Tes vêtements de travail ?

— Oui, c'est mon casting de ravisseur. Je vais jouer le rôle principal ! (Et il ajoute en rigolant :) Ce n'est pas pour t'enlever, tu sais !

Brigitte est dégoûtée. Elle a parlé de ses cauchemars et il sait à quel point ils lui ont rendu la vie impossible. Et lui, que fait-il ? Il en rigole.

Pendant ce temps, Valentin continue de rire à sa blague.

— Ton travail, c'est d'enlever des gens, donc de m'enlever ? s'agace-t-elle.

— Euh... Mais non...

— Alors pourquoi tu te moques de moi, comme ça ?

- 10 -

Brigitte et Valentin se sont disputés pendant plusieurs jours. Encore et encore. Sans arrêt. Brigitte s'est demandé si elle devait ou pas le quitter. À présent, elle se sent tranquille et apaisée : ils ne vivent plus ensemble. La jeune cheffe d'entreprise lui a demandé de partir, et son mode de vie est redevenu comme avant.

Elle a, de nouveau, ses petites routines... Et donc, elle s'ennuie. Car elle est toute seule, et le temps passe lentement...

Aussitôt rentrée du travail, Brigitte s'est assise dans son fauteuil pour regarder des photos de Valentin sur son téléphone. À présent, elle fixe son écran de portable.

Elle hésite à appeler Valentin pour qu'il revienne...

Une dizaine de minutes passent.

Je lui téléphone ? Oui ou non ?

Elle soupire. Les retards de Valentin lui manquent...

Elle a un sourire triste.

Ça lui faisait une personnalité..., se dit-elle.

Ses amis, son personnel, eux, sont toujours à l'heure. Elle-même, l'est tout le temps.

Ses retards changeaient mes habitudes..., réalise-t-elle, tout en regardant autour d'elle : *Son bazar me manque... Je ne peux même plus ranger mon appartement sans penser à son départ. Mais ranger quoi ? En vrai, sans ses affaires, il n'y a plus rien à ranger.*

Son bazar commençait à lui plaire, réalise-t-elle.

Lui et moi, on n'est pas du tout pareils, et ça a dû être difficile aussi pour lui. Il faut dire que je suis difficile à vivre... Je me réveille tôt, rien ne doit jamais trainer... Je ne suis pas souvent là, car je travaille tout le temps et, en plus, je fais du sport... Lui, il n'aime pas le sport, et il y a des journées où il ne travaille pas. Il a dû se sentir seul...

Elle se décide à l'appeler.

Il lui manque beaucoup, et, pour elle, elle est la fautive.

Il faut que je m'excuse...

— Salut, Valentin..., lui dit-elle dès qu'il prend son appel.

Elle hésite, ne sait pas par quoi commencer...

— Salut, lui dit-il avant de demander d'une voix inquiète : ça va ?

— Oui, euh... et... euh... toi ?

— Oui. Pourquoi m'appelles-tu ?

Elle panique.

Il va raccrocher, et ne voudra plus jamais me parler !

— Tu me manques, lui dit-elle, avant de se lancer : Excuse-moi de t'avoir rejeté...

— Oh, non ! Ne t'excuse pas, c'est à moi de te présenter mes excuses ! J'aurais dû faire plus attention à toi, et ne pas me moquer de tes peurs. J'aurais dû aussi être plus attentif à ce qui est important pour toi...

— Je sais que je ne suis pas facile à vivre... En plus, je t'ai rejeté, car tu es différent de moi... J'aurais dû être plus tolérante comme tu l'as été avec moi...

— Je sais que tu es maniaque sur certains points, ajoute-t-il. J'aurais dû faire des efforts.

— Valentin, je te promets de m'améliorer au quotidien.

— Moi aussi, je te le promets. Je ferai de mon mieux pour te comprendre.

Brigitte sourit :

— Ça te dirait de revenir vivre chez moi ?

— Oh oui ! Avec plaisir !

— Oh, c'est génial ! rigole-t-elle, heureuse. Tes vêtements qui traînent partout me manquaient, aussi !

— Sache que si tes cauchemars reviennent, mon amour, je te prendrai dans mes bras.

FIN

MON PIGEON ET MOI

par

Arthur Z., Camélia G., Fiorenzo W. et Louis B.

Chapitre 1

Rachid

Il est 18 heures, Rachida rentre chez elle, dans son lotissement du centre de Roubaix, fatiguée et pressée de revoir Rachid. Rachid est toujours là qui l'attend. Après une journée de travail, sa vie est toujours plus joyeuse grâce à lui qui lui donne le sourire.

Rachida est une jeune femme travaillant au zoo de Lille. Elle a de beaux cheveux bruns, lisses, qui volent au vent. Derrière ses lunettes, se cachent deux yeux bleus comme l'océan.

À l'entrée, un couloir donne sur un escalier menant à l'étage, ainsi que vers le salon et la cuisine. Là-haut, se trouve sa chambre, où Rachid l'attend, et une salle de bain. L'intérieur est très moderne. Lors de son emménagement, Rachida a fait de petits travaux comme les peintures.

La jeune femme s'empresse d'enlever sa veste du zoo et l'accroche au porte-manteau. Elle se rend dans le salon, s'assoit sur le canapé et enlève ses bottines. Elle met ses chaussons roses fluorescents en forme de pigeon. Rachida porte un leggings et un t-shirt large sur lesquels est écrit « Zoo de Lille » ; en-dessous, le visage d'un lion rugit. Puis, elle retourne ranger ses bottines dans l'armoire du couloir. Comme Rachid lui a manqué, elle monte vite le voir pour lui raconter sa journée.

À force de voir des animaux au zoo, je n'ai qu'une envie : le revoir ! J'espère qu'il n'est pas sorti, encore une fois, de sa cage. Sinon, il va manger tous ses biscuits !

Rachida se hâte.

Elle va lui raconter ce moment où un singe s'est échappé de son enclos. Il faut aussi qu'elle lui dise qu'elle a été promue. Elle s'occupera, désormais, des animations. Mais cela la met mal à l'aise. Elle a tellement du mal à parler aux gens, et cela va totalement changer son mode de travail !

Les bruits des chaussons de Rachida dans l'escalier, qui ne peut s'empêcher de grincer, puis sur le parquet de l'étage, sont de plus en plus forts à mesure qu'elle se rapproche de sa chambre.

Elle atteint enfin la porte et tourne la poignée. Entrant à la volée dans sa chambre, elle crie, de joie, « Rachiiiiid ! » et se jette vers la cage !

Un lit à une place occupe le coin, à droite, de la pièce. Il est recouvert de deux couettes car Rachida a souvent froid – le chauffage ne

fonctionnant jamais quand il faut. À côté, se trouve une petite table de nuit. Sur le côté gauche, s'aligne un bureau. Un grand tapis touffu recouvre le sol.

Quand il la voit, Rachid est tout excité : le pigeon vole partout dans sa cage, il roucoule à tout va ; tellement fort que ça résonne dans toute la chambre.

Grande et spacieuse, sa cage est suspendue au plafond.

Rachida ressent de la peine en sachant Rachid ainsi prisonnier, mais, en son absence, elle est obligée. Elle l'enferme pour éviter que son pigeon ne fasse des bêtises et, surtout, pour qu'il n'aille pas manger tous ses biscuits. Il en est tellement *addict* qu'il arrive à ressentir l'endroit où ils sont cachés et parvient à ouvrir les portes des meubles avec son bec.

Bien sûr, dès qu'ils sont ensemble, elle le laisse sortir.

Elle se dirige vers la cage et l'ouvre. Puis elle va s'asseoir sur son lit.

Aussitôt, le pigeon se pose sur ses genoux, et Rachida lui raconte sa journée. Calme, l'oiseau des villes reste avec elle. Rachida lui explique comment elle a sauvé les visiteurs du singe qui s'est évadé. Puis elle lui parle de sa promotion.

Elle soupire :

— À part, toi, mon Rachid, les gens me mettent mal à l'aise. Je ne leur fais pas confiance. Je préfère les animaux aux humains...

Pendant qu'elle parle, le pigeon la fixe et suit le mouvement de ses lèvres. Pour Rachida, il comprend tout ce qu'elle lui dit.

Ce n'est pas étonnant, pense-t-elle, car je sais de qui il s'agit...

Comme pour faire écho à ses pensées, le pigeon roucoule fièrement.

* * *

Rachida dîne, toute seule, avec son pigeon, dans le canapé de son salon. Elle a enlevé ses vêtements de travail et porte un pantalon large ainsi qu'une chemise à carreaux. Elle mange un délicieux tacos qu'elle a commandé. Rachid, lui, déguste ses délicieux biscuits avec du pain, roucoulant pour manifester son plaisir.

La jeune femme lui tend de petits morceaux de son tacos. Le pigeon les observe et semble les sentir.

— Tu n'as pas à hésiter, Rachid. C'est un tacos 3 viandes, sauce algérienne. Tu as toujours aimé ça !

Son oiseau de compagnie n'hésite plus. Il aime tellement le tacos qu'il s'étoufferait presque en les engloutissant !

— Quel gourmand ! Tu n'as pas changé ! rigole Rachida.

Elle reporte son attention sur l'écran de télévision.

Elle est en train de regarder *Les Marseillais*. Elle aimerait y être candidate, car elle estime qu'on gagne beaucoup d'argent en faisant juste des épreuves simples et en dormant dans une très belle villa.

Elle prend sa télécommande et monte le son.

Les bruits autour d'elle la dérangent fortement : les voitures qui klaxonnent dans la rue, le métro – dont la ligne passe à proximité de son lotissement – qui fait trembler les murs et les voisins qui crient toujours.

Malheureuse, elle soupire. Quand cela cessera-t-il ?

Elle se sent prisonnière de son logement et de cet endroit. Pour la jeune femme, elle mériterait une vie meilleure !

Son pigeon se pose sur ses genoux et lui fait des câlins en se frottant la tête contre elle. Rachida retrouve aussitôt le sourire.

Rachid est le seul membre de sa famille qui s'intéresse à elle et qui l'aime. Malgré l'amour qu'elle a pour Balthazar – son frère – et sa sœur, Fatoumata-Zara, ceux-ci ne viennent jamais la voir. Aïcha, sa mère, ne l'aime pas du tout. Il y avait bien son père, que Rachida aimait très fort et qui l'aimait aussi fort en retour, mais il est mort...

Son sourire se fait tristesse. Des larmes coulent sur ses joues.

Son père est mort d'une crise cardiaque. Ce qui a affecté sérieusement Rachida et la rend encore très triste. Le pigeon venait souvent sur la tombe de son père. Très vite, elle s'est liée d'amitié avec lui et ils sont devenus inséparables.

Le jour où elle l'a vu se poser sur le rebord de sa fenêtre, elle a senti venir de lui, le même sentiment d'amour que son père lui procurait. Un sentiment qui a comblé le manque qu'elle a ressenti lors de sa perte.

Alors, elle a compris.

L'âme de son père était dans le pigeon.

Elle a donc décidé de le nommer Rachid, comme son père décédé.

Chapitre 2

Affronte tes peurs

Rachida est pensive. Ce matin, avant de partir au travail pour sa première journée au zoo en tant que responsable des animations, elle était très mal à l'aise. Mais Rachid l'a rassurée.

Son pigeon s'est posé sur son épaule et il lui a dit à l'oreille :

« Ne t'inquiète pas, ça va bien se passer. Et n'oublie pas, si tu as peur de quelque chose, affronte cette chose et tu n'auras plus peur. »

Après lui avoir roucoulé ses encouragements, Rachid a frotté sa tête contre elle puis il a regagné la chambre. Elle l'a remis dans sa cage, non sans un pincement au cœur. Après lui avoir dit « À ce soir, mon Rachidounet. Je t'aime. », elle s'est lancée vers son travail, pleine de stress et d'appréhension. Certes, elle allait affronter sa peur, mais est-ce que cela suffirait pour que son nouveau travail se passe bien ?

À présent, la voici rentrée chez elle, et elle est soulagée.

L'animation terminée, Rachida s'est découverte heureuse d'avoir passé du temps avec tous ces gens. Elle est même pressée de recommencer ! Les enfants étaient gentils et attentionnés. Ça lui rappelait sa rencontre avec son pigeon. Les adultes se sont montrés gentils eux aussi. Ce qui lui a fait du bien au cœur...

Papa avait raison, se dit-elle. Il faut affronter ses peurs pour pouvoir les combattre. Si on ne le fait pas, on risque de ne jamais avancer. De ne jamais oser...

Elle couve, d'un regard empli de gratitude, son pigeon qui est en train de manger les restes du tacos de la veille.

— Petit glouton, rit-elle. Tu ne changes pas... Tu pourrais au moins prendre le temps de me regarder...

Il cesse de manger et frotte sa tête contre elle.

Rachida décide d'appeler sa mère pour lui parler de cette super journée ! Aussitôt, Rachid s'agite. La jeune femme comprend qu'il s'énerve.

C'est parce qu'il a peur de maman..., se dit-elle. Et qu'il n'aime pas la façon dont elle se comporte avec moi.

— Ne t'inquiète pas, mon chéri, tout va bien se passer. Je dois affronter ma peur, après tout, n'est-ce pas ?

Rachid ne l'écoute pas et part, à l'étage, rejoindre sa cage.

Mais Rachida veut absolument raconter sa journée à sa mère. Elle aimerait tant pouvoir recoller les morceaux avec elle !

La jeune femme lance l'appel.

Aïcha Kandicha décroche et hurle aussitôt de colère :

— TU SAIS QUE JE N'AIME PAS QUE TU M'APPELLES ! POURQUOI ME TÉLÉPHONES-TU ?

— Car, moi, je t'aime. Malgré tout, tu restes ma mère...

Aïcha ne l'écoute pas. À la place, elle lui renvoie d'un ton sec :

— Moi, je ne t'aime pas, et tu sais pourquoi !

La voix de Rachida se fait tremblante :

— Oui, je sais... Tu ne m'aimes pas parce que je ressemble à papa et que je te rappelle comment il est mort...

— Voilà ! Tu vois, quand tu veux, tu comprends vite !

Alors, Rachida raccroche après avoir dit « Si un jour tu as envie de revenir vers moi, malgré tout l'amour que je te porte, dis-toi que ce sera peut-être trop tard ! »

Triste et énervée, elle s'installe dans son canapé et allume la télévision. Elle va regarder *Les Marseillais* pour se calmer.

Elle lâche un sanglot. L'absence, dans sa vie, de sa mère crée un gros manque qu'elle ne parvient pas à combler...

Tout à coup, le courant se coupe plongeant la pièce dans le noir complet ! Rachida entend alors des bruits chez elle, puis elle sent une présence.

La jeune femme panique, veut se retourner, mais quelqu'un, dont elle ignore l'identité, l'assomme et elle perd connaissance.

À son réveil, le courant est revenu. La première chose à laquelle, Rachida pense, c'est son père ! Mais il n'est plus là...

Elle cherche, partout, des traces de son pigeon. Mais rien.

En pleurs, elle fixe la porte ouverte.

— On m'a cambriolée, sanglote-t-elle, et Rachid s'est enfui. Il a pris peur et il s'est sauvé !

* * *

Rachida s'écroule dans son lit, toute triste...

Elle sort son téléphone, et réfléchit. Qui appeler ? Qui pourrait l'aider à retrouver Rachid ?

Elle décide de téléphoner à la police.

— Il reviendra votre pigeon, ne vous inquiétez pas, madame..., lui dit l'agent qui prend son appel.

— Mais il ne quitte jamais la maison sans moi...

— Dans ce cas, vous pourriez acheter un autre pigeon ?

— Non ! Je ne vais pas faire ça ! Hors de question de remplacer Rachidounet, il est unique !

— Bah ! Allons, madame. Ce n'est qu'un pigeon. Bon, j'ai plus urgent à régler ! Au-revoir !

— Attendez ! Et l'entrée par effraction ? lui renvoie-t-elle. Vous allez faire quoi pour ça ?

Mais l'agent a raccroché.

Furieuse, elle jette, au sol, son téléphone qui, heureusement, survit au choc. Elle se lève et décide :

— Je vais m'en occuper moi-même ! Je retrouverai Rachid et je comprendrai ce qu'il s'est passé !

Elle réfléchit.

Si on est entré par effraction chez moi, c'était pour prendre Rachid ! Car j'ai des objets coûteux, mais ils n'ont pas été touchés...

Elle commence à chercher des indices partout : dans sa chambre, dans la cage de Rachid, près de la porte. Elle ouvre la fenêtre et regarde dehors. Elle aperçoit des traces de roues boueuses devant chez elle.

Elle sort de son appartement et descend pour mieux les observer. Pour elle, ces traces sont celles de ceux qui sont entrés chez elle.

On est venu jusque chez moi, et on l'a enlevé..., devine-t-elle.

Elle essaye de retenir ses larmes, mais pas moyen, et la voici en pleurs dans la rue.

Rachida se ressaisit.

Leur voiture a vite démarré, c'est pour cette raison qu'il y a ces traces, se dit-elle.

Elle se rend alors compte qu'il y a des morceaux de biscuits sur une ligne droite. Les biscuits que mange son pigeon... Ils se succèdent comme pour former une piste.

Rachid a vraiment été enlevé, mais il est malin. Il m'a laissé un moyen de le retrouver !

Elle sourit. Les ravisseurs de son pigeon ont fait une erreur ! Ils n'ont pas pris en compte que son Rachidounet est très intelligent...

Elle devrait en être soulagée, mais la tristesse et la culpabilité lui remontent l'estomac.

Rachid n'a rien pu faire ! Et moi, je n'ai pas pu le protéger !

Elle prend son vélo et suit la piste de biscuits qui finit par l'amener à l'intérieur d'une usine abandonnée loin de la ville.

Rachida entre à l'intérieur, continue de suivre la piste et se retrouve face à un mur. Devant, une camionnette est garée...

Chapitre 3

La mystérieuse porte

Emplie de peur, Rachida se cache derrière un mur à moitié effondré qui devait délimiter une pièce dans cette usine. Elle s'imagine que des gens masqués vont sortir du véhicule.

Elle entend alors un bruit !

Son cœur s'emballe. Mais rien ne se passe.

Elle ose un œil vers la camionnette... Rien.

Puis elle comprend : ce sont juste des rats qui trottaient au fond du hangar. Tout redevient silencieux. Excepté le cri des oiseaux, dehors, qui résonne, et le vent qui souffle et hurle en s'engouffrant dans les lieux par une fenêtre brisée. L'ambiance y est oppressante...

Malgré tout, Rachida sort de sa cachette. Elle s'approche de la camionnette, car c'est le seul indice à sa disposition pour comprendre où elle se trouve et pourquoi son pigeon a été emmené ici.

Arrivée devant le véhicule, elle réussit à l'ouvrir, car ses portières ne sont pas fermées. À l'avant, elle ne trouve rien à part des objets de pacotille. Toutefois, une télécommande, posée sur le tableau de bord, attire son attention. Peut-être est-ce une sorte de clef qui sert à démarrer le véhicule ?

Elle ne s'y intéresse pas plus, mais la garde quand même avec elle.

Elle passe à l'arrière et y découvre des cages vides. Dedans, des plumes de pigeon !

Rachid était là, dans l'une de ces cages, ne pouvant rien faire, avec ces gens dont elle ignore l'identité...

Si je retrouve la personne qui m'a pris mon Rachidounet, se jure-t-elle. Je le tue !

Elle sort de la camionnette, en s'interrogeant :

Pourquoi en veulent-ils à Rachid ? Et comment savaient-ils que j'avais un pigeon ? Est-ce qu'ils m'en veulent et qu'ils l'ont pris en otage ? Pour me tuer ?

Elle pense aux cages à l'arrière de la camionnette.

Est-ce qu'ils feraient un élevage d'animaux ?

Elle appuie alors sur ce qu'elle pense être la clé de démarrage.

Tout à coup, au niveau du sol, une porte s'ouvre...

* * *

Une fois l'étrange porte ouverte, Rachida n'hésite pas. Elle descend des marches métalliques qui s'enfoncent sous terre, prête à tout pour sauver son pigeon !

Elle se retrouve dans un long couloir qui tourne à droite, puis à gauche. Elle l'emprunte et avance au hasard.

Les couloirs, qu'elle traverse, sont éclairés par de petites lumières qui n'éclairent pas beaucoup ou qui grésillent de temps à autre. Ce qui rend les lieux assez sombres.

Tout est très calme. Il flotte une odeur de médicament et de produit chimique. Au fur et à mesure qu'elle avance, la jeune femme ressent de la peur. Pas pour elle, non. Elle stresse pour Rachid.

Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? ne cesse-t-elle de se dire. *Que se passe-t-il ici ?*

Elle trouve beaucoup de portes, mais la plupart sont fermées. Il faut les ouvrir avec un badge.

Entendant des bruits de pas, elle tente d'ouvrir la porte à sa droite. Celle-ci n'est pas sécurisée. Et, pour cause, c'est un placard.

Rachida entre vite dedans et referme la porte. Mais elle la laisse entrebâillée. Elle voit alors un scientifique qui sort d'une salle qui était fermée. Comme il lui tourne le dos, elle se faufile derrière lui et entre dans la pièce avant que l'accès ne se referme.

Dans la salle, il n'y a personne. Sur une table se trouve un badge...

Chapitre 4

La découverte du laboratoire

Grâce au badge, Rachida passe de salles en salles. Celles-ci se présentent ainsi : de longues et hautes tables, deux robinets dans les coins, des meubles avec tout le matériel chirurgical possible, des plantes ou encore des médicaments dont personne ne connaît l'existence.

Rachida n'en revient pas.

Je suis dans un laboratoire secret, comprend-elle.

Ces salles sont vides de présence humaine, jusqu'au moment où elle entend, provenant d'une autre pièce, des cris...

Des cris qui ne sont autres que des cris d'animaux !

— Rachid ! s'exclame-t-elle.

Elle se précipite vers la nouvelle pièce, ouvre la porte et découvre une salle remplie de cages. Dans ces cages, des animaux de la ville : des pigeons, des pies, des moineaux ainsi que des chats et de petits chiens. Quand les pigeons et les autres animaux voient Rachida, ils n'arrêtent pas de roucouler et d'aboyer, de miauler et de siffler des appels au secours. Ils se jettent même contre les cages qui craquent, mais ne se brisent pas.

La jeune femme a le cœur qui se serre. Elle comprend vite que les animaux retenus dans ce laboratoire subissent des expériences, et, attristée par leur sort, elle ressent ce qu'eux-mêmes ressentent.

Mais ils ne sont pas son objectif : elle est là pour Rachid !

Elle le cherche parmi les pigeons, mais comprend que ça va être plus difficile que prévu : il en y a une multitude. Toutefois, elle connaît Rachid plus que quiconque et ne se décourage pas. Elle avance, avance, avance au milieu des cages, mais pas de Rachid.

Il est certainement retenu ailleurs... Je dois poursuivre mon exploration !

Elle s'arrête et regarde les animaux emprisonnés, se sentant mal à l'aise de les laisser et de ne rien faire pour eux.

Quand je trouverai Rachid, eux, resteront là... Privés de liberté, à continuer de souffrir...

Alors, c'est l'évidence : elle doit sauver les animaux présents ici !

— Écoutez, leur dit-elle. Je trouve mon Rachidounet et, après, je reviens vous libérer ! Je vous en fais la promesse !

* * *

Dans la pièce suivante, Rachida découvre des vêtements de scientifiques accrochés à des porte-manteaux métalliques fixés au mur. Il s'agit de tenues blanches avec blouse et pantalon, masque, gants, charlotte et chaussures bleues claires.

Je ne me suis pas trompée, se dit-elle, on fait des expériences sur les animaux, ici ! Des expériences interdites en plus...

Elle ressent un profond malaise ainsi que de l'appréhension.

Ici, tout est secret. Que se passera-t-il si on la découvre ?

Mais plus que son propre sort, elle n'aime pas que l'on fasse mal à un être vivant. La colère monte en elle.

Si l'on faisait des expériences sur les êtres humains sans leur consentement, ça ferait polémique, s'agace-t-elle, alors que sur les animaux, tout le monde s'en fout !

Voilà pourquoi elle préfère parler aux animaux plutôt qu'aux gens. Les animaux sont plus compréhensifs que toutes ces personnes qui vous jugent ou cherchent des excuses quand elles vous font du mal... Même les animaux dits dangereux et qui font le plus peur savent être gentils, même s'il ne faut pas les embêter...

Elle repense à la première journée de son nouveau poste au zoo. Aux enfants et à leurs parents.

Certes, se dit-elle, il y a des humains très mauvais, mais il y en a des gentils également...

Elle décide de mettre l'une des tenues pour passer inaperçue et pour pouvoir, ainsi, retrouver Rachid. Elle s'habille, donc, d'une blouse et d'un pantalon, enfle des gants et plaque l'un des masques sur son visage.

Chapitre 5

À la recherche de la salle des expériences

Rachida marche dans le laboratoire sans savoir où aller.

Elle finit par tomber sur un scientifique, visage découvert, qui met des dépouilles d'animaux dans un sac poubelle.

Elle hésite puis décide de s'approcher et de lui parler.

— Bonjour monsieur. Savez-vous où se trouve la salle des expériences ?

Si Rachid n'est pas dans les cages, se dit-elle, c'est qu'on doit être en train de tester je-ne-sais-quoi sur lui !

L'homme est dans l'incompréhension. Il la regarde de travers.

— Pourquoi portez-vous votre masque ici ? lui demande-t-il. Et qui êtes-vous ?

— Euh... Je suis nouvelle dans ce laboratoire. On vient de m'embaucher. Et... euh... Je préfère garder mon masque, on ne sait jamais... Voilà. Bon, où est la salle des expériences ?

— Ce n'est pas à moi de vous dire où aller ! grogne l'autre de mauvaise humeur en posant son sac et en se mettant à nettoyer les tables où étaient posées les dépouilles. Si vous ne savez pas vous orienter ici, alors c'est que vous n'avez aucune mémoire, ma foi, et qu'on a tort de vous recruter !

Rachida préfère ne pas insister.

— Vous... vous avez raison, balbutie-t-elle en feignant la honte. Je vais faire un effort pour me rappeler ce que l'on m'a dit...

À cet instant, ses yeux se posent sur le sac poubelle.

Et si le corps de Rachid était dedans ?

Paniquée, profitant que l'homme lui tourne le dos, elle fouille dedans. Très vite, elle se rend compte qu'elle a peur pour rien : Rachid n'y est pas. Soulagée, elle se redresse et se retrouve face à l'homme qui la fusille du regard.

— Eh ! lui dit-il d'un ton grave. Que cherchez-vous dans ce sac poubelle répugnant ? Vous êtes vraiment bizarre, vous...

— Excusez-moi, mais je suis trop curieuse. Ça m'intriguait... Euh... Je veux dire que votre sac était mal fermé. Imaginez si tout était tombé...

— OK, merci bien. Vous avez raison. Bon, à présent, laissez-moi faire mon travail ! Vous me dérangez !

Désespérée, Rachida sort de la pièce, tête baissée. Se faisant, elle se cogne contre le mur du couloir. En levant sa tête douloureuse, elle tombe sur un plan du laboratoire qui indique où se situe la salle des expériences...

* * *

Quand elle entre dans la salle des expériences, Rachida tombe sur un caméléon mal en point. Apeurée, la jeune femme se dit qu'il doit se passer, ici, la même chose pour Rachid.

Elle se dépêche de le chercher !

Très vite, elle le découvre sur une machine qui est programmée pour, dans une dizaine de minutes, injecter des produits à son pigeon.

Cette machine est très grande. Elle dispose d'une plaque de métal sur laquelle est posée la cage de l'animal prisonnier. Une cage entourée de seringues prêtes à agir... En bas, se trouve un tableau de commandes.

En voyant Rachida, ne la reconnaissant pas à cause du masque qu'elle porte, le pigeon commence à devenir fou et se tape la tête contre la cage. Il roucoule le plus fort possible. Comme un appel à l'aide que l'on pourrait entendre en dehors de ce laboratoire de malheur !

Rachida se débarrasse tout de suite son masque.

— Rachiiiiid ! s'écrie-t-elle d'une voix si aiguë qu'elle en briserait les vitres de la pièce.

Son pigeon met quelques secondes avant de réaliser qui se dresse devant lui. Aussitôt, il se calme. Rachida le sort de la cage et colle sa joue contre lui, heureuse comme jamais.

— Tu m'as fait trop peur, pleure-t-elle de joie. Il ne t'est rien arrivé, hein ? Allez mon Rachidounet, on rentre à la maison.

Son pigeon dans les bras, elle se détourne de cette terrifiante machine, prête à se sauver, mais...

... au même moment, une femme vêtue, elle aussi, d'une blouse, d'un masque et de lunettes entre et s'arrête net.

Elle enlève son masque et ses lunettes.

Et là, Rachida découvre un visage familier.

Le visage de sa mère...

Sous le choc, la jeune femme n'arrive plus à bouger.

— Rends-moi ce piaf ! exige Aïcha Kandicha.
Rachida recouvre aussitôt son aplomb.
— Non ! Jamais !
Sa mère s'avance vers elle, et adoucit le ton.
— Donne-le-moi, et tout se passera bien.
— Tu... tu ne comprends pas. L'âme de papa est dans ce pigeon...
Aïcha Kandicha écarte cette explication d'un geste dédaigneux.
— Qu'est-ce que tu racontes, ma fille ? Ce genre de chose est impossible, voyons ! Allez, ne fais pas l'enfant. Ce que l'on fait ici est important... Et cela a justement un rapport avec ton père...

Chapitre 6

La grande découverte

Aïcha Kandicha est chercheuse, mais Rachida pensait qu'elle travaillait, en toute légalité, pour un laboratoire spécialisé dans la recherche de remèdes.

— Pour quelle raison as-tu abandonné ton travail pour faire... ça ? Toutes ces horreurs... Pourquoi tes expériences sont-elles si secrètes ? Et en quoi ont-elles un rapport avec papa ? Explique-toi, maman !

Dans ses bras, son Rachid tremble de toutes ses plumes.

— Je fais des expériences sur les pigeons pour trouver un remède contre le cancer du pancréas. Les pigeons, comme tous les autres animaux que tu as vus, ne servent à rien ! Ils ne manqueront à personne !

Interloquée, Rachida ouvre de grands yeux :

— Comment ça les pigeons ne servent à rien ?

— Oui, s'agace sa mère, ils ne servent à rien, à part salir ma voiture !

Tétanisé, Rachid ne réagit plus.

— Ton père est mort de ce cancer du pancréas, tu le sais..., continue Aïcha Kandicha. Il n'existe pas encore de remède et la recherche ne va pas assez vite ! Je ne voulais pas que toi, ton frère et ta sœur, vous l'attrapiez... Je ne supporterai pas une autre perte...

Elle s'adoucit. Son ton se fait désolé :

— Si j'étais méchante avec toi, tu le sais, c'est parce que tu as tout de ton père. La forme de son visage, ses yeux, son nez. Tu aimes les animaux, tout comme lui... Tu travailles sans relâche. Comme lui, là aussi... Alors, quand je te voyais...

Elle soupire.

— Comme tu lui ressembles, c'était très dur pour moi...

— Alors, pour ne plus souffrir, lui dit Rachida, tu me rejetais... Comme ça, tu ne le voyais pas...

Elle comprend alors que sa mère n'a pas fait son deuil.

— Maman, ce n'est pas une solution. Pendant que tu fais souffrir ces animaux, tu me rejettes, moi, ta propre fille. Pourquoi passer tout ton temps à tuer ces pauvres bêtes, au lieu de venir chez moi ? Tu perds du temps avec moi. Tu ne me vois plus grandir... Maman, tu me manques...

Décontenancée, sa mère en a les larmes aux yeux.

Rachida n'en a pas fini.

— Papa ne faisait pas que travailler, ajoute-t-elle, il allait se promener dans le parc où il nourrissait les oiseaux. Il leur parlait. Il aimait tous les animaux du monde. Même les chats ou les chiens errants.

Aïcha Kandicha craque et se met à pleurer.

— Maman, continue Rachida. Au nom de Papa, libère les autres animaux. Et laisse Rachid tranquille. Tu n'y crois peut-être pas, mais l'âme de Papa est dedans, et moi j'y crois. Il y a d'autres moyens pour trouver une solution contre le cancer. Les animaux sont des êtres vivants, il faut les protéger au maximum. D'ailleurs, les chercheurs font en sorte de ne pas en utiliser si c'est possible.

Rachid s'envole et se pose sur l'une des épaules d'Aïcha pour lui faire un câlin. Elle explose d'émotions : de la joie, de l'amour, de la tendresse, de la culpabilité...

Rachida a un large sourire attendri.

— Même s'ils font caca sur ta voiture, les pigeons restent mignons...

Épilogue

Rachida est retournée chez elle, en compagnie de Rachid. Sa mère l'a laissé partir et elle a été d'accord pour libérer tous les autres animaux. Elle a même sauvé la vie du caméléon mal en point...

Avant de s'en aller, Rachida lui a demandé une dernière chose : pouvoir tout remettre en ordre entre elles. Sa mère a accepté, puis s'est excusée pour son attitude de ces dernières années... Toutes deux se sont promis de se revoir. Pour manger au restaurant, se faire un bowling comme avant, discuter, se promener. Pour des soirées en famille avec Balthazar et Fatoumata-Zara.

— Il est temps de renouer vos liens, a dit Aïcha à Rachida.

Heureuse, Rachida est impatience de ces moments entre filles et en famille. Elle a retrouvé son pigeon et sa mère. Et, bientôt, ce sera le cas avec son frère et sa sœur.

Malgré tout, elle est triste. Il lui reste une chose à faire. Elle l'a su quand sa mère lui a parlé des raisons de son rejet...

La jeune femme fixe son pigeon. Ce dernier à la main, elle se dirige d'un pas assuré non pas vers sa cage, mais vers la fenêtre qu'elle ouvre...

Le pigeon lève la tête vers elle et la regarde pleurer.

La jeune femme a compris qu'elle-même n'avait pas fait son deuil, sinon elle n'aurait pas gardé Rachid avec elle. Elle a compris aussi que si elle a libéré tous les animaux du laboratoire secret, elle se devait de libérer également son pigeon.

Les oiseaux sont faits pour voler, pense-t-elle, et non pour rester dans une cage ou même dans un appartement toute une vie... En étant libre, il pourra même se faire une vraie famille avec plein de pigeonneaux...

Elle le pose sur le bord de la fenêtre.

— Mon Rachidounet, lui dit-elle, tu peux partir... Ne reste pas enfermé pour toujours, va découvrir du pays, d'autres pigeons et te faire une famille...

Après un long roucoulement, l'oiseau s'envole. Les larmes aux yeux, Rachida le contemple monter haut dans le ciel où il finit par disparaître au cœur des nuages.

Il était temps que je te laisse partir..., pense-t-elle.

Elle referme la fenêtre, essuie ses yeux et va s'asseoir sur son lit, très heureuse pour Rachid. Elle fixe la vitre, le sourire aux lèvres, avant de prendre son téléphone et d'appeler sa mère pour lui proposer de se voir dès ce soir.

Au fur et à mesure de leur échange, son sourire s'élargit.

Certes, elle est triste de ne plus voir Rachid, mais il sera très heureux dehors et se retrouvera une famille, comme elle, elle a retrouvé la sienne.

FIN

LA PEUR DE BIANKA

par

Clem M., Maélo K. et Sarah L.

Chapitre 1

La peur

*Corse, janvier 2024,
Fin de matinée,*

Méfiante, Bianka sort de cours. Autour d'elle, l'ambiance est bruyante. Les élèves parlent entre eux. Ils crient, ils rigolent...

Jeune fille de 16 ans, généreuse et empathique, Bianka est pourtant toute seule. Toutes ses amies de Seconde sont passées en Première, pas elle. Elle, elle a redoublé, et elle n'a pas su se faire de copines. Elle a toujours cette impression que les filles de sa classe sont méchantes et elle a peur. Ce qu'elle vit mal.

Bianka regarde les lycéens qui s'entendent bien entre eux.

Je suis la seule à vivre ça..., se dit-elle.

Et si elle a redoublé, c'est parce qu'elle ne réussit pas à suivre les cours.

Ce n'est pas la peine de venir si je ne peux pas les suivre..., songe-t-elle.

Donc, elle sèche régulièrement. Mais cette année, elle veut réussir à se faire des amis et à être plus présente au lycée.

Elle lève le nez vers le ciel. Elle le regarde, les yeux remplis de cette couleur bleue. Le soleil de cette journée d'hiver se reflète dans ses yeux.

La vie des autres personnes est belle, mais pas la mienne...

Soudain, un garçon l'interpelle :

— Eh ! Salut ! Tu es toute seule ? Tu n'as pas d'amis ?

Bianka se fige aussitôt.

Il s'approche d'elle. De son âge, il fait la même taille qu'elle. Il a les yeux bleus et il est habillé en *full black* : il porte un pull noir, un pantalon noir aussi et des chaussures également noires. Avec un grand et beau sourire, il lui dit :

— Je te trouve plutôt mignonne. On pourrait faire connaissance. Si tu veux, je t'invite boire un verre dans un bar...

Aussitôt, tout devient noir autour de Bianka. La jeune fille ne voit plus rien. C'est l'angoisse qui lui gâche ainsi la vue !

Elle secoue la tête. Sa vision revient. Alors, l'adolescente part en courant laissant, derrière elle, le garçon qui ne comprend pas sa réaction.

— Tu vas où ? Reviens ! On va juste parler pour faire connaissance !

* * *

Toujours angoissée à cause de ce qu'il vient de se passer, Bianka a décidé de sécher les cours de l'après-midi et de rentrer chez elle.

Toujours paniquée, la lycéenne marche vite. Elle ne voit rien de la ville autour d'elle. Tout est toujours sombre...

Bianka a peur des garçons. Elle est effrayée à l'idée que l'un d'eux puisse l'approcher.

J'aurais pu parler avec lui et me faire un ami de ce garçon, se dit-elle, pas fière d'elle.

Elle est déçue de sa réaction.

Non, se ravise-t-elle. *J'ai eu raison de m'enfuir ! Si je l'avais laissé s'approcher, il m'aurait embrassée !*

Elle a peur de revivre ce qu'elle a subi. Alors, ses souvenirs reviennent...

Son visage se décompose. Son cœur se met à battre très vite. Elle tremble.

Bianka écarte ses souvenirs. Bientôt, elle sera chez elle. Ce petit logement où elle vit avec sa mère.

La lycéenne soupire.

Quand elle rentrera, elle ne va pas pouvoir manger. Il n'y a déjà plus rien dans le réfrigérateur... En plus, sa mère ne sera pas là. Elle travaille sept jours sur sept. Tout ça pour un salaire de misère ! Sa mère est femme d'entretien pour de riches habitants de la ville.

Bianka est tellement malheureuse de ne jamais la voir !

Véronique, sa mère, travaille presque 24 h sur 24. D'ailleurs, elle en a assez. Même si elle n'aime pas ça, même si c'est illégal, elle n'a pas le choix. C'est ça ou être licenciée. Après ça se saura, et plus personne ne voudra l'embaucher.

C'est injuste !

Bianka soupire. Elle aimerait avoir une vie moins compliquée...

En plus, sa mère est toujours tellement triste ! Elle ne s'est pas remise du décès de son mari... Elle pleure toujours, et Bianka ne sait jamais

où se mettre quand elle la voit ainsi. Elle n'ose pas aller la voir pour la réconforter.

Le père de l'adolescente est tombé d'une falaise. Il se baladait et s'est approché trop près du précipice. Il est tombé et il est mort...

Bianka en a été très malheureuse aussi, car elle était proche de lui.

La lycéenne stoppe soudain.

Avant de rentrer, elle a quelque chose à faire !

Elle se dirige vers le centre-ville.

Elle va voler dans un magasin. Car, quand elle vole, ça lui fait du bien. En plus, ainsi, sa mère et elle auront quelque chose à manger ce soir...

Chapitre 2

Vol

Bianka entre dans le petit marché couvert situé au pied de l'immeuble où sa mère et elle vivent. Elle marche normalement, comme si elle venait faire ses courses.

Même si voler lui fait du bien, elle ne peut s'empêcher de stresser.

Et si on l'attrapait ?

Elle en a peur. Elle pourrait en subir les conséquences.

L'ambiance dans le marché couvert est paisible. Il y a du monde. Les gens se baladent. Ils parlent tranquillement entre eux, négocient, payent leurs achats.

Bianka se détend.

Personne ne fait attention à elle.

Elle vole deux sandwiches et une cannette qu'elle cache sous ses vêtements.

Alors qu'elle est en train de dérober un paquet de chips qu'elle met, le plus vite possible, dans les poches intérieures de son manteau, elle se fait *cramer* par un garçon de son âge. Un grand brun aux yeux bleus, mat de peau, avec une boucle d'oreille.

Il était en train de choisir de quoi manger et de se prendre à boire.

Néanmoins, il ne dit rien. Le visage sans émotions, il garde une attitude normale, comme s'il n'avait rien vu, et la regarde partir. Puis il reprend ses achats...

* * *

Le lendemain, Bianka est de retour en classe.

Elle est revenue, la boule au ventre, craignant de recroiser le garçon qu'il l'avait interpellée au matin. Par chance, tel n'a pas été le cas. Sinon, elle aurait fui et aurait été s'enfermer chez elle...

Elle a l'impression de l'entendre l'interpeler à nouveau : « Eh ! Salut ! Tu es toute seule ? Tu n'as pas d'amis ? Je te trouve plutôt mignonne. On pourrait faire connaissance ! »

Aussitôt, des bribes de ce qui lui est arrivé, il y a quelques années de cela, lui reviennent à l'esprit : son ex qui la pousse dans le lit ; lui qui la force ; elle qui essaye de se défendre...

La tête lui tourne. Son ventre devient douloureux. Bianka sent qu'elle va tomber de sa chaise.

Ça va bien aller, ça va bien aller, se dit-elle pour se ressaisir.

— Bon ! Pour les exposés, je fais les groupes : Bianka et Léandro vous serez ensemble.

L'adolescente revient au présent. Au cours de Français avec Monsieur Arnaud qui vient de s'adresser à toute la classe.

Voyant qu'elle ne réagit pas, Monsieur Arnaud lui demande :

— Qu'est-ce qui t'arrive, Bianka ? Tout va bien ?

— Oui, oui. Je n'ai rien, Monsieur...

— Tu es sûre ? Tu es toute blanche ?

— O-oui, o-oui, répète-t-elle en bégayant. Je... Je vais bien.

Monsieur Arnaud hoche la tête, et annonce les autres groupes.

Pendant ce temps, l'adolescente se tourne vers le dénommé Léandro. Les cheveux noirs et la peau mate, Léandro est un habillé en *full blanc* : veste blanche, pantalon blanc et chaussures blanches.

Ses yeux bleus, en colère, se détournent de Bianka. Pas contente elle aussi et ne le cachant pas plus que ce Léandro, l'adolescente se rabat sur sa table en se disant :

J'aurais préféré faire cet exposé avec une fille plutôt qu'avec un garçon !

— Allez, leur dit leur professeur, installez-vous par duo pour vous organiser !

Bianka ne bouge pas, toujours penchée sur sa table.

Très vite, elle entend une voix tremblante à côté d'elle :

— Salut, moi, c'est Léandro.

Elle se redresse.

Figée par la peur, elle lui dit doucement :

— Salut... Moi, c'est Bianka.

— OK. Donc, toi, c'est Bianka..., lui dit-il d'une voix gênée.

Toute trace de mécontentement les a quittés.

S'en suit un long silence entre eux.

Étonnée, la jeune fille réalise qu'il ne la connaissait pas jusqu'à aujourd'hui alors que quatre mois de classe sont déjà passés. Ce qui, pour une raison inconnue, l'attriste...

En même temps, moi, c'est pareil vis-à-vis de lui, se dit-elle. *Jusqu'à aujourd'hui, je n'avais jamais fait attention à lui...*

Intimidée, elle observe plus attentivement Léandro. Il ne ressemble pas, dans son attitude, aux autres garçons, comme celui de la veille habillé en *full black*. Il n'a pas l'air méchant et semble plutôt sympa...

Comme pour faire écho à ses pensées, il lui dit, un peu mal à l'aise :

— Tu as l'air sympathique...

Chapitre 3

La mort tragique

Bianka et Léandro se sont donné rendez-vous à la médiathèque pour travailler sur leur exposé. C'est l'adolescente qui a choisi le lieu. Elle y est déjà allée et sait qu'il y a toujours des gens dans cet endroit. Son camarade de classe a accepté de l'y retrouver. De ce qu'il lui a dit, il connaît ce lieu : il va y lire, des fois. Tous deux aiment les romans d'amour.

En découvrant ce point commun, ils ont été surpris mutuellement. Puis ils ont parlé des derniers livres qu'ils ont lus et de romans, en général.

À présent, Bianka attend Léandro.

Craintive, elle regarde autour d'elle. On est samedi, il y a peu de monde. Elle pensait y aller mercredi, une journée où il y a plus de personnes. Mais Léandro lui a proposé de ne pas attendre pour se mettre au travail et de commencer dès le week-end venu. Bianka n'a pas osé lui dire non de peur qu'il le prenne mal et pour ne pas montrer ses craintes.

La jeune fille reporte son attention sur son cellulaire, tout en restant sur ses gardes. Pas très sereine, elle a peur qu'on ne l'aborde comme la veille, au collègue avec le garçon habillé tout en noir.

Elle s'agite sur sa chaise.

À moins que ça ne se passe mal avec Léandro...

Même s'il s'y a un devoir à faire, l'adolescente a bien failli ne pas venir. Et s'il était comme son ancien copain ? Et s'il avait des gestes déplacés ? Ou pire...

Elle regarde l'heure. Léandro n'est toujours pas là.

Il ne viendra peut-être pas ? se dit-elle. *Pfff, les garçons sont tous les mêmes...*

Elle attend. Longtemps.

Il n'est toujours pas là...

Peut-être lui est-il arrivé quelque chose ? s'inquiète-t-elle.

Elle panique. Que faire ?

Elle se lève, fait le tour de la médiathèque, au cas où il serait arrivé avant elle et qu'ils ne se seraient pas vus... Rien.

Inquiète, elle se demande si elle ne devrait pas lui téléphoner.

Suis-je bête ! réalise-t-elle. *Je n'ai pas pris son numéro.*

Elle était trop timide pour le lui demander. Et, bien sûr, elle ne lui a pas donné le sien. Qui sait ce qu'il aurait fait avec. Il a beau avoir l'air sympa, elle ne le connaît pas, et se méfie...

Du coup, je ne sais pas s'il va bien..., se dit-elle.

Elle se fige, surprise de s'inquiéter comme ça pour un garçon. Un garçon qui, en plus, lui était encore inconnu il y a de cela quelques jours.

Bianka repart chez elle, à la fois paniquée pour Léandro et déçue. Ce qui l'énerve.

— En plus, on n'a même pas travaillé sur notre exposé ! râle-t-elle.

* * *

Le lundi, Bianka arrive au lycée. Elle appréhende de revoir Léandro.

Il s'est moqué de moi, j'en suis certaine...

À la sonnerie, elle se dirige vers sa classe. Dans les rangs, Léandro n'est pas là... Elle entend alors des camarades de classe expliquer que Léandro est absent, car son chien est mort.

Il doit être au plus bas pour ne pas venir..., pense-t-elle. Il devait beaucoup l'aimer... Au final, il a vraiment l'air sympa...

Elle est assez touchée que Léandro soit quelqu'un de sensible. Elle ne le pensait pas comme ça... Le sentiment douloureux de perte, l'adolescente sait ce que c'est... Elle se souvient de ce qu'elle a ressenti quand son père est mort. En repensant à ça, elle plonge en plein *flashback*. Elle revoit son père qui tombe de la falaise...

Des éclats de voix moqueurs et des rires la tirent de son passé. Ses camarades de classe sont en train de parler de Léandro :

— Tu as vu qu'il pleurait, hier ?

— Oui, apparemment, c'est son chien. Il est mort...

— C'est ridicule de pleurer pour ça !

— Oui, c'est juste qu'un simple chien !

Bianka les contemple, dégoûtée par leur réaction.

Quels sans cœur, se dit-elle en rentrant dans sa classe.

Elle s'installe à la place, la tête ailleurs.

Elle pense à la tristesse de Léandro. Elle aimerait bien sécher les cours et aller prendre de ses nouvelles, mais elle n'en fait rien. Sa peur des garçons prend le dessus sur ses bonnes intentions...

Chapitre 4

Chez Léandro

Il est 16 h 30, les cours sont terminés.

Le pas rapide, Bianka se rend chez Léandro...

Elle a changé d'avis. Elle l'apprécie, et elle ne peut s'empêcher de se faire du souci pour lui. Elle sait qu'elle n'aimerait pas être seule dans ce genre de situation qu'il traverse...

Elle a demandé à l'administration du lycée pour avoir son adresse prétextant qu'ils doivent travailler ensemble sur leur exposé – ce qui, en somme, est vrai...

Le quartier où habite le garçon de sa classe est nouveau. Les maisons viennent d'être construites. Des voitures sont garées entre toutes les habitations. Celle de Léandro est une grande maison blanche avec portail, parking, garage et jardin.

Bianka s'arrête et observe les lieux.

Il doit être riche, se dit-elle. Je ne sais même pas ce que je fais là...

Elle n'a pas l'habitude de voir ce genre de maison, et se sent honteuse.

On est si pauvres, ma mère et moi... Que dirait-il s'il savait que je vole ? Est-ce qu'il me laisserait entrer chez lui ?

Elle prend sa respiration et franchit le portail qui se referme dans son dos. Elle n'a pas fait tout ce chemin pour rien ! Et puis, Léandro ne va pas bien...

Elle remonte l'allée qui mène à la porte d'entrée.

Elle hésite avant de sonner. Et s'il lui faisait *des choses* ? La dernière fois qu'elle est allée chez un garçon...

Elle ne pense plus à ça, essayant d'oublier ces événements, puis elle sonne.

Quand Léandro lui ouvre, il se montre choqué de la voir. Sur son visage, Bianka lit qu'il se demande pour quelle raison elle est là et, même, qu'il trouve sa présence est bizarre.

— Bonjour, Léandro... Écoute, je suis désolée de te déranger. Je voulais te voir pour notre exposé, et puis, euh... pour savoir comment tu allais... J'ai... euh... appris pour ton chien...

Silencieux, Léandro hésite avant de la faire entrer.

— Mon chien est mort samedi matin, lui dit-il, sans même un salut. J'étais trop triste pour venir à notre rendez-vous...

* * *

Le garçon vit dans une maison plutôt luxueuse, très bien meublée et organisée. La décoration, aux couleurs ternes, est simple et moderne.

Les deux lycéens passent dans le salon où se trouvent deux canapés. Léandro s'installe en premier et Bianka le suit pour s'asseoir sur l'autre canapé.

La jeune fille jette un œil inquiet vers le garçon.

Il ne change pas de place et reste là où il est, à bonne distance d'elle. Avant, dans des situations pareilles, personne n'avait fait ça... Elle se sent soudainement et agréablement sereine. C'est le premier à ne pas se précipiter pour la rejoindre...

Elle remarque que Léandro stresse. Ça se voit qu'il n'est pas à l'aise. Il fuit son regard...

Ça alors, c'est inhabituel..., se dit-elle, intriguée, avant de comprendre : *Il a peur de moi, tout comme j'ai peur de lui !*

Ce qui l'attriste.

Personne ne m'apprécie, en fait, se dit-elle, tout à coup.

Elle se compose un sourire, et prend la parole en première.

— Du coup, comme je te l'ai dit, j'ai entendu dire que ton chien avait rejoint sa place au Paradis. Toutes mes condoléances. Je suis vraiment désolée...

Léandro soupire de tristesse, les yeux embués de larmes.

— Oui, malheureusement... Mais, t'inquiète, ce n'est pas de ta faute... Il était grave malade...

Bianka acquiesce en silence, puis lui dit :

— Je comprends ce que c'est que de perdre un être cher. J'ai perdu mon père... J'ai cru que je ne m'en remettrais pas. Puis, au fil du temps, j'ai fait sans lui. Même si c'est encore dur... Je te donne tout mon courage et j'espère que tu t'en remettras...

— Je... Je suis désolé pour ton père. Ça a dû être très horrible à vivre... Mon chien était tout pour moi, c'était mon seul ami...

Malgré toute la tristesse de leur discussion, Bianka se sent libérée d'avoir pu parler ainsi de son père. Elle ne s'était jamais confiée à ce point à quelqu'un.

Soulagée, elle commence, en même temps, à stresser : et s'il se servait de ses confidences pour la blesser ?

Puis, elle remarque l'attitude de Léandro. Leur échange semble aussi lui avoir fait du bien. Il est moins tendu et la regarde en toute franchise, à présent, avec toutefois un air timide. Elle se sent rassurée.

À nouveau souriante, Bianka tape dans les mains et déclare :

— Et si on se mettait sur notre exposé ?

Léandro accepte puis ils travaillent ensemble.

Au bout d'un moment, Léandro se montre préoccupé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiète Bianka. Il y a un problème ?

— C'est que... euh... je me demandais...

Le garçon hésite, puis il ose :

— Je t'ai vue, l'autre fois, au marché couvert... Pourquoi tu voles ?

Ça te sert à quoi ? Tu peux avoir des problèmes, tu sais, si tu te fais chopper...

Bianka se fige.

— De quoi tu te mêles ? Ça ne te regarde pas ! réplique-t-elle.

Elle prend ses affaires en vitesse, les range dans son sac et fuit de chez Léandro sans même lui dire au-revoir.

Chapitre 5

Ennemis

Bianka court dans la rue en direction de chez elle.

Elle n'en veut pas à Léandro. Sur le coup, elle a mal pris sa question. Mais, en vérité, elle a eu peur d'être jugée par le garçon. Car elle a honte d'elle-même. Honte de voler, car elle n'a pas d'argent. Honte de se sentir bien également quand elle vole.

Elle ne voulait pas que ça se sache ! Mais Léandro l'a vue !

Que va-t-il penser de moi ? se dit-elle en étouffant un sanglot.

Soudain, elle voit un groupe de personnes marcher dans sa direction. Elle reconnaît l'adolescent habillé tout en noir qui l'avait draguée quelques jours plus tôt. Il est accompagné de ses amis. L'autre garçon est habillé d'un t-shirt vert et d'un pantalon noir. Les deux filles portent, toutes deux, une jupe et un t-shirt bleu clair avec des chaussures blanches.

Tout en marchant, ils sont sur leur téléphone et discutent en même temps.

Bianka ralentit et se met à marcher, mais le garçon *full black* relève la tête de son écran et la voit totalement paniquée.

Aussitôt, il court vers elle.

Bianka se stoppe d'un coup.

Elle essaye de faire genre que tout va bien sauf que, lui, a décidé de ne pas la laisser tranquille.

— Tu as un problème ? lui demande-t-il.

— Ne t'inquiète pas, tout va bien. Je suis juste pressée. Je dois vite rentrer chez moi.

En vérité, elle se méfie de lui. Elle ne le sent pas. Elle a peur qu'il ne lui fasse du mal. L'autre fronce les sourcils. Son regard se fait ombrageux.

Il lui bloque le passage tandis que ses amis le rejoignent.

— Vraiment ? Tu es sûre que tu ne veux pas de mon aide ?

— Vraiment. Laisse-moi !

Elle essaie de partir et de le contourner, mais il lui attrape le bras, pour plus qu'elle ne bouge.

— Arrête, insiste-t-il. Tu ne te rappelles pas de moi ? Il y a deux jours ? Je t'ai proposé d'aller boire un verre. Allez, tu as un problème, je le vois bien ! Laisse-moi t'aider !

Ses amis rigolent et se moquent de Bianka.

L'une des filles prend même son téléphone pour la filmer.

Bianka se fige, paniquée, choquée, incapable de faire face à ça.

— Lâche-moi, réussit-elle à dire, mais d'une toute petite voix. Je dois rejoindre ma mère. Tout va bien...

L'adolescent *full black* se fait menaçant.

— Oh non ! réplique-t-il d'un ton supérieur. Cette fois, tu ne m'enverras pas promener !

Il lui prend l'autre bras pour l'empêcher de bouger et de partir.

Tétanisée, Bianka est incapable de réagir...

* * *

Léandro arrive au coin de la rue sans savoir ce qu'il se passe.

Il stoppe, surpris. Il s'est élancé à la poursuite de Bianka pour vite la rattraper et s'excuser pour sa question...

Apeuré, il reste figé sur place en découvrant le groupe devant Bianka. Puis, choqué, il se rend compte que l'un des garçons la tient par les bras. Il prend son courage à deux mains, s'avance vers le groupe et dit au mec de lâcher Bianka. L'adolescent habillé tout en noir ne la lâche pas.

— C'est qui ce garçon ? demande-t-il d'un air supérieur. Tu le connais ?

— Non... oui... C'est mon ami..., lui répond Bianka, intimidée.

— Oh ! Deux pour le prix d'un ! S'esclaffe-t-il avant de se délecter : C'est bien, ça !

Il se tourne vers ses amis et leur adresse un clin d'œil avant de lâcher l'adolescente. Alors, il lui dit ainsi qu'à Léandro :

— Allez, venez avec nous, chez moi. On va goûter. On va bien s'amuser, si vous voyez ce que j'veux dire !

Ses amis rigolent, comme s'ils s'amusaient déjà de la mauvaise blague qui attend leurs invités... Bianka et Léandro ont peur. Figés sur place, ils ne parlent pas. Ne répondent pas.

— Eh ! Mais, attendez ! s'exclame l'une des filles. Je le connais, ce garçon. C'est Léandro qui a peur des filles. C'est pour ça qu'il est prêt à se sauver et qu'il tremble comme une feuille !

— Ah ! C'est pour ça qu'il ne parle plus, s'amuse l'adolescent *full black*.

Ses amis rigolent. Léandro blanchit.

Il prend alors la main de Bianka et lui dit à l'oreille :

— À 3, on se sauve et on rentre chez moi... 1, 2, 3...

Et tous deux se mettent à courir !

Tout à coup, Bianka s'arrête.

— Non, déclare-t-elle, il ne faut pas qu'on se sauve. Partir comme ça, c'est se soumettre à eux...

— Tu as raison, mais il faut fuir quand même..., lui dit Léandro d'un air apeuré.

— Écoute, Léandro, si on ne fait que fuir, ils vont recommencer ! Ils continueront à nous embêter. En plus, ils vont nous suivre et savoir où tu habites...

L'air apeuré de Léandro disparaît.

— C'est vrai. J'ai peur que tout recommence, mais tu as raison : il faut que ça s'arrête là !

Ils font demi-tour pour affronter le garçon en noir et ses amis...

En retournant sur place, tous deux voient le groupe partir en rigolant. Alors, Bianka les interpelle :

— Eh ! Pourquoi vous vous marrez, les nuls ?

— Et toi, la fille ! ajoute Léandro. Tu dis que j'ai peur des filles, mais c'est toi qui pars. Et, moi, je suis revenu !

— Ouais, ajoute Bianka. Arrêtez de faire les malins ! Vous êtes cinq et vous n'avez même pas osé courir après nous !

Léandro n'en a pas fini. Il pointe la fille du doigt :

— C'est facile de faire la maligne alors que vous êtes cinq, mais si tu avais été toute seule, tu n'aurais pas dit ça !

— Toi, c'est pareil, dit Bianka au garçon habillé en noir. Quand la semaine dernière, tu m'as parlé, tu étais tout gentil, tout poli. Et là, avec tes amis, tu te transformes en monstre. En tyran. Tu n'as vraiment aucun cœur !

— Vous êtes tous des ordures ! conclut Léandro en avançant vers eux.

Le garçon *full black* se fige. La fille qui a parlé se tait. Les autres ne réagissent pas et semblent perdus... Aucun d'entre eux ne s'attendait à ce qu'ils reviennent les affronter...

Épilogue

Le lendemain, Léandro et Bianka restent, tous les deux, toute la journée au collège. Ils suivent les cours, déjeunent ensemble. Et reparlent du courage dont ils ont réussi à faire preuve la veille. Tous deux ont réussi à affronter leurs peurs. Ils ont même su se protéger l'un, l'autre.

Leur face-à-face s'est terminé sans qu'il y ait eu de bagarre. Ils se sont criés dessus, puis des adultes sont intervenus et ils ont été séparés.

Bianka et Léandro ont eu peur que cela dégénère, mais ils n'ont pas eu peur pour eux-mêmes : ils ont eu peur l'un pour l'autre...

Bianka a expliqué à Léandro tout ce qu'elle a vécu après la mort de son père. Sa mère qui se retrouve sans ressources, qui recherche un travail et qui en trouve un. Mais un métier qui n'est que très peu payé et pour lequel elle fait des heures interminables.

Alors, Bianka s'est mise à voler. Ainsi, sa mère et elle avaient quelque chose à manger, le soir. En plus, ça lui faisait du bien. Elle se sentait vivre.

Léandro a été choqué par ses conditions de vie.

Il lui a dit qu'il comprenait qu'elle vole pour sa mère et elle. Mais qu'il y avait d'autres moyens pour se sentir bien, pour se sentir vivre : lire, se promener, jouer, travailler au collège...

Surprise qu'il s'intéresse ainsi à elle, Bianka lui a souri.

— Et toi aussi, il faut que tu penses à toi pour aller bien, lui a-t-elle renvoyé.

Et pour la première fois depuis longtemps, elle a eu des sentiments pour un garçon. Pour ce garçon-là...

Se sentant en confiance, elle lui a parlé de sa douloureuse expérience avec son ex petit ami...

Léandro a été désolée pour elle.

— Aucune fille ne mérite ça, lui a-t-il dit. C'est intolérable !

— Et toi ? lui a-t-elle demandé. Que t'est-il arrivé ?

— Moi aussi, on m'a fait du mal. Pas de la même façon, bien sûr...

Assez pour que je perde, comme toi, confiance dans les autres. Toi, c'est dans les garçons. Et moi, ce sont les filles...

Alors, il lui a parlé de sa peur.

— L'amoureuse avec j'étais, je lui confiais tout. Mes rêves, mes craintes. Tout. Un jour, elle a été tout raconter à ses copines, et toute ma classe s'est retrouvée au courant. Tout le monde s'est moqué de moi... J'ai vécu un enfer pendant toute l'année...

— C'est inadmissible, a-t-elle réagi. Personne ne mérite ça. Ce comportement n'est pas normal... Je te promets de ne jamais faire ce qu'elles t'ont fait vivre.

— Et moi, je te promets de te respecter, et de ne jamais te faire subir ce que tu as subi.

Le jour de l'exposé, tous deux arrivent à le faire tranquillement et obtiennent la meilleure note de la classe.

Depuis, la peur est partie chez chacun d'eux. Ils sont les meilleurs amis du monde et se font plein d'amis au collège, des garçons comme des filles. Pour les exposés suivants et les travaux de groupe, ils se mélangent aux autres sans problème, mais toujours à deux. Puis, ils se mettent ensemble...

Pendant ce temps, la mère de Bianka continue d'être exploitée à son travail. Mais son employeur, s'étant rendu compte qu'elle travaillait moins bien car elle était fatiguée, a décidé de réduire ses heures de travail. Pour autant, elle commençait toujours tôt et finissait tard.

Alors, Bianka lui a tout raconté. Son mal être depuis le décès de son père, les attouchements qu'elle a subis de la part du premier garçon dont elle était amoureuse.

Sa mère en a été choquée. Elle a consolé sa fille et a décidé de porter plainte.

Ensuite, Bianka lui avoué qu'elle lui manquait et qu'elle avait besoin de sa présence plus souvent à la maison... Elle lui a dit aussi qu'elle s'inquiétait pour elle, car son boulot, en plus d'être injuste, était trop épuisant...

Sa mère a eu un sourire triste. Elle lui a expliqué que, de son côté, elle s'inquiétait toujours de ne pas être là pour sa fille. Alors, elle a pris une décision : elle ne travaillera plus que la semaine, et plus les week-ends. Et, si besoin, elle cherchera un autre travail !

Bianka et sa mère se sont rapprochées, tout comme la jeune fille avec Léandro, heureux et fiers d'avoir combattu leurs peurs mutuellement.

FIN

Le mot de la fin

Écrire une histoire, c'est avant tout imaginer un personnage. Ses traits de caractère, son quotidien, ce qu'il aime, ce qu'il déteste... Ainsi que ses rêves, ses problèmes, sa famille, ses camarades. Les valeurs qui lui sont chères...

Écrire une histoire, c'est donner vie à ce personnage !

Puis il faudra déterminer l'élément qui viendra changer son quotidien, qui fera basculer sa vie et qui l'embarquera dans une aventure.

Écrire une histoire, c'est ensuite réfléchir, c'est construire. C'est imaginer les événements qui attendent le personnage. C'est imaginer l'issue de son aventure. Et c'est saupoudrer le tout de suspense.

Commence alors l'école de la rigueur et de la ténacité, le cœur même de chaque aventure littéraire, le véritable travail : écrire. Dès lors, il faudra tenir bon pour amener le personnage créé jusqu'à la fin de l'histoire qu'il vit ! Dès lors, il faudra se corriger, réajuster, développer, compléter ce qui a été imaginé. Car écrire, c'est ré-écrire.

Et écrire une histoire à plusieurs, c'est un sacré voyage ! C'est en appeler à ses propres valeurs, c'est les partager avec les autres. C'est travailler au cœur même de ce qu'est le collectif. C'est avancer ensemble. C'est construire à plusieurs. C'est savoir se partager le travail, c'est regarder dans la même direction. C'est voyager avec les autres.

Écrire une histoire à plusieurs, c'est aussi se faire plaisir. C'est s'amuser ! S'amuser avec les mots, avec les ressorts narratifs. Mais, ne vous y trompez pas : écrire, c'est du sérieux !

Écrire une histoire à plusieurs, c'est s'investir, et puis, c'est apprécier les efforts réalisés. Ses propres efforts, et ceux des membres de son groupe. C'est se dire qu'on a réussi à aller, ensemble, jusqu'au bout d'un voyage empli de péripéties !

Écrire, c'est être fier du résultat final.

Et vous pouvez être fiers de vos nouvelles ! Vous avez assuré !

Et si *faire écrire* est un plaisir, *vous faire écrire* fut une très grande fierté !

Un très grand BRAVO à vous !

Michaël Moslonka
le 20 mai 2025

Livre imprimé le 1^{er} juin 2025 via The Book Edition

Collège Bracke-Desrousseaux de Vendin-le-Vieil

Tous droits réservés